



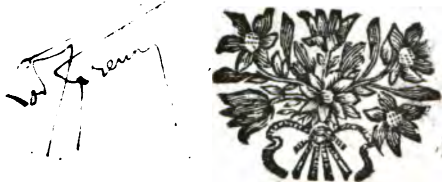
LE BACHELIER DE SALAMANQUE,

OU LES MEMOIRES DE D. CHERUBIN DE LA RONDA,

TIRÉS D'UN MANUSCRIT ESPAGNOL

Par M. LE SAGE.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE.

M. DCC. XXXVIII.



TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

a

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

Fin de la Table des Chapitres.

Pag. I.





LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES DE D. CHERUBIN DE LA RONDA.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la famille & de l'éducation de Don Cherubin.

JE dois le jour à Don Roberto de la Ronda, qui des environs de Malaga où il étoit né, alla s'établir dans la Province de Léon. Il y devint

Secretaire de Don Sebaſtien de Ceſpedez, Corregidor de Salamanque, qui le fit Alcade de Molodiro, gros Bourg voiſin de cette Ville.

Mon Pere, en vertu de ſa Charge, prit de ſa propre autorité le titre de Don, & par bonheur pour lui perſonne ne le chicanna là-deſſus. Comme il avoit toujours été homme de plaiſir & fort déſintereſſé, il amaſſa ſi peu de bien, que lorſqu'une mort prématurée le ravit à ſa famille, à peine laiſſa-t-il de quoi vivre à ſa Veuve & à trois enfans dont elle demeuroit chargée. J'étudiois alors avec Don Ceſar, mon frere aîné, à l'Univerſité de Salamanque; & je ne ſçais comment nous aurions pû faire pour continuer nos études ſans le ſecours du Corregidor, mais ce genereux Seigneur eut ſoin de nous. Il n'épargna rien pour nous bien entretenir. Il nous aimoit; & toutes les fois que nous allions lui faire notre cour, il nous diſoit qu'il

nous regardoit comme ses enfans. Peut-être l'étions-nous en effet ; ce que je ne crois pourtant pas, quoique ma Mere ait eu la réputation d'être un peu coquette.

Malheureusement pour nous, notre protecteur mourut avant que nous fussions hors du College ; de maniere que nous voyant réduits à vivre de notre patrimoine, qui ne pouvoit suffire à tous nos besoins, nous fumes obligés de nous abandonner à la Providence. D. Cesar se sentant de l'inclination pour les armes, prit parti dans un Regiment de Cavalerie que la Cour envoyoit à Milan. De mon côté, profitant de l'amitié qu'un vieux parent, Docteur de l'Université, avoit pour moi ; j'acceptai un logement qu'il m'offrit gratuitement chez lui avec sa table. Par ce moyen ma Mere n'ayant sur les bras que D. Francisca ma Sœur, qui n'avoit que sept ans, se vit en état de subsister doucement avec elle.

Je fis de si grands progrès au College, qu'on n'y parloit plus que de Don Cherubin de la Ronda. Je brillai sur-tout en Philosophie par le talent extraordinaire qu'on vit en moi pour la dispute. Enfin je travaillai tant, que je parvins à l'honneur d'être Bachelier.

Alors mon vieux Docteur, qui commençoit peut-être à se lasser de m'avoir pour commensal ; car le bon-homme étoit un peu avare, me tint ce discours : Ami Don Cherubin, vous êtes présentement en âge de penser à un établissement, & en état de vous soutenir par vous-même en vous faisant Précepteur ; c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre. Vous n'avez qu'à vous rendre à Madrid, vous y trouverez facilement quelque bonne maison, d'où, après avoir élevé l'enfant, vous sortirez avec une pension pour toute votre vie, ou du moins avec un bénéfice. Vous êtes un habile garçon,

& vous avez l'air ſage : vous êtes né pour exercer le Préceptorat.

Comme je voyois à Salamanque deux ou trois Précepteurs qui me paroiſſoient contens de leur condition, je me mis dans l'eſprit que leur poſte devoit être plein d'agrémens. Ainſi le vieux Docteur eut peu de peine à me perſuader. Je lui dis que j'étois prêt à partir ; & après l'avoir remercié de ſes bontés, je me rendis effectivement à Madrid par la voye des Muletiers, avec un coffre qui contenoit tous mes effets, c'eſt-à-dire un peu de linge, mon habit de Bachelier, & quelques piſtoles que le Vieillard m'avoit lâchées malgré ſon avarice.

Etant arrivé à Madrid, j'allai deſcendre à un Hôtel garni où l'on donnoit à manger proprement, & où pluſieurs honnêtes gens étoient logés. Je fis connoiſſance avec eux, & je liai entre autres un commerce d'amitié avec le Curé de Leganez,

qu'une affaire importante avoit amené à Madrid. Il me fit confidence du sujet de son voyage, & je lui appris le motif du mien.

Je ne lui eut pas sitôt dit que j'avois envie d'être Précepteur, qu'il fit une grimace, dont je ris encore toutes les fois que je m'en souviens : Je vous plains, Seigneur Bachelier, s'écria-t-il : Que voulez-vous faire ? Quel genre de vie allez-vous embrasser ? Sçavez-vous bien à quoi il vous engage ? à sacrifier votre liberté, vos plaisirs & vos plus belles années à des occupations pénibles, obscures & ennuyeuses. Vous vous chargerez d'un enfant qui quelque bien né qu'il puisse être, aura toujours des défauts. Il faudra vous appliquer sans relâche à former son esprit aux sciences, & son cœur à la vertu. Vous aurez ses caprices à dompter, sa paresse à vaincre, & son humeur à corriger.

Vous n'en serez pas quitte, pour-

ſuivit-il, pour les peines que votre Eléve vous fera ſouffrir. Vous ſerez obligé d'eſſuyer de la part de ſes parens de mauvais procédés, & de dévorer même quelquefois les mortifications les plus humiliantes. Ne penſez donc pas que le Préceptorat ſoit une condition pleine de douceur. C'eſt plutôt une ſervitude à laquelle pour ſe réduire il faut, comme pour ſe faire Moine, être quelque choſe de plus ou de moins qu'un homme.

Vous pouvez, ajoûta le Curé de Léganez, vous en rapporter à moi là-deſſus. J'ai fait le métier que vous avez envie de faire. Après celui d'un Aumônier d'Evêque, c'eſt le plus miſérable que je connoiſſe; je ſçais ce que c'eſt. J'ai élevé le fils d'un Alcade de Cour; je n'ai pas véritablement tout-à-fait perdu mes peines, puiſque ma Cure en eſt le fruit; mais je vous proteſte qu'elle me coûte bien cher. J'ai paſſé huit années

dans un eſclavage plus rude que celui des Chrétiens en Barbarie. Mon Eléve, qui de tous les enfans du monde étoit peut-être le moins propre à recevoir une excellente éducation, joignoit à une ſtupidité naturelle une averſion parfaite pour tout ce qui s'appelle ordre & devoir ; de maniere que pour l'endoctriner j'avois beau ſuer ſang & eau, je ne faiſois que ſemer ſur le ſable. Encore aurois-je pris patience ſi l'Alcade, moins aveuglé par l'amour paternel, eût rendu juſtice à ſon fils ; mais ne pouvant le croire auſſi ſtupide qu'il étoit, il s'en prenoit à moi. Il me reprochoit l'inutilité de mes leçons, & ce qui ne m'étoit pas moins ſenſible que l'injuſtice de ſes reproches, il me les faiſoit ſans ménager les termes.

J'avois donc, continua le Curé, à ſouffrir également du pere & du fils d'une maniere différente ; j'avois encore dans les Domeſtiques des

Tyrans de mon repos, des Eſpions vigilans, & des inférieurs toujours prêts à me manquer de reſpect. La vilaine maiſon, dis-je au Curé! je vous trouve encore bien heureux de n'en être pas ſorti ſans récompenſe. Vous avez raiſon, me répondit-il; encore obſerverez-vous, s'il vous plaît, qu'il m'eſt dû près de mille écus d'apointemens dont l'Alcade ne ſonge point à me tenir compte, ou plutôt qu'il croit m'avoir bien payé en me faiſant obtenir une Cure de campagne. Et votre Diſciple, repris-je, n'eſt-il pas reconnoiſſant des peines qu'il vous a données? Ne vous fait-il pas bien des amitiés lorſque vous vous rencontrez tous deux? Je ne le vois point, repartit le Curé; à peine a-t-il été dans le monde, qu'il a oublié ſon latin & ſon Précepteur.

Tels furent les diſcours que me tint le Curé de Léganez, pour m'ôter l'envie d'être Précepteur; néan-

moins tout ſenſés qu'ils étoient, ils ne firent pas plus d'impreſſion ſur moi qu'en font ſur une fille tendre ceux qu'on lui tient pour la dégoûter du mariage. Il s'en apperçut ; & jugeant bien qu'il perdroit le tems à vouloir me détourner de mon deſſein, il pourſuivit de cette ſorte : Je vois bien qu'il eſt inutile de combattre votre réſolution. Vous voulez donc abſolument tâter du Préceptorat ? à la bonne heure. Mais puiſque je n'ai point aſſez d'éloquence pour vous faire changer de ſentiment, du moins ſouvenez-vous d'un avis que j'ai à vous donner : Soyez extrémement ſur vos gardes lorſque vous demeurerez dans une maiſon où il y aura des femmes ; le diable aime à tenter les Précepteurs ; & pour peu que l'inſtrument qu'il met en œuvre ſoit joli, ils ne manquent gueres de ſuccomber à la tentation.

Je promis au Curé de Léganez

de ſuivre exactement ſon conſeil, le beau Sexe étant en effet un écueil redoutable pour moi; car je ne ſentois déja que trop que j'avois reçu de la nature un tempéramment contre lequel ma vertu auroit bien à luter.

CHAPITRE II.

De la premiere maiſon où Don Cherubin fut Précepteur.

LE Curé de Léganez me voyant déterminé à remplir une place de Pédagogue, me donna la connoiſſance du Reverend Pere Thomas de Villareal, Religieux de la Merci, qui avoit un talent tout particulier pour découvrir les maiſons où il falloit des Précepteurs. Ce bon Pere m'en eut bientôt enſeigné une, ou plutôt il me mena lui-même chez le Seigneur Iſidor Montanos, riche

bourgeois de Madrid, qui sur le bien que sa Reverence lui dit de moi, m'arrêta sur le pied de cinquantes pistoles par an. Montanos avoit été Marchand, & s'étoit retiré du commerce, tant pour se décrasser que pour vivre plus tranquillement. Il avoit deux fils, l'un de seize & l'autre de quinze ans, qu'il me présenta, & dont l'air ne me prévint pas en leur faveur. L'aîné étoit begue, & le cadet bossu. Je leur fis quelques questions pour tâter leur esprit, & j'eus lieu de juger par leurs réponses qu'il ne tiendroit qu'à eux de profiter de mes leçons.

Mon premier soin dans cette maison fut d'observer tout le monde, depuis le Chef jusqu'au dernier laquais; & je me proposai de m'y conduire de façon que je ne fisse paroître aucun défaut; ce qui n'étoit gueres plus facile que de n'en avoir point du tout. Je connus en peu de tems les caracteres, & cette connoissance m'affligea. Le Seigneur Isidor étoit un petit gé-

nie qui faiſoit le plaiſant, & qui avoit toujours quelque fade quolibet à vous débiter. Fier de la poſſeſſion de dix mille ducats de rente, il marchoit les joues enflées d'orgueil, & faiſoit le gros dos. Au-reſte il étoit groſſier, bouru, brutal & capricieux. De leur côté, ſes fils avoient de mauvaiſes inclinations. Quoique le tems ne les eut pas encore fait hommes, ils l'étoient déja par leurs paſſions; la nature leur avoit donné, pour ainſi dire, une diſpenſe d'âge pour être vicieux. Ils avoient un laquais favori, une eſpece de Valet-de-chambre, qui poſſedoit leur confiance, & leur rendoit les mêmes ſervices que s'ils euſſent été dans leur majorité. Je me l'imaginai du moins; & les raiſons que j'eus de le croire me ſemblerent ſi fortes, que je ne pus m'empêcher d'en avertir leur pére.

Je m'attendois, en lui donnant cet avis, qu'il en ſentiroit l'importance & prendroit feu, comme tout

autre pere eut fait à sa place. Cependant je me trompai ; au lieu d'en paroître émû, il me rit au nez en me disant : Allez, allez, Monsieur le Bachelier, laissez-les faire ; ils s'en lasseront comme moi. J'étois, ajoûta-t-il, un égrillard dans ma jeunesse ; je faisois trembler les peres & les maris de mon voisinage. Je ne prétens pas que mes enfans vivent autrement que moi. Je ne vous donne pas cinquante pistoles par an pour m'en faire des Saints. Enseignez-leur la langue Latine & l'Histoire, avec cela inspirez-leur l'esprit du monde ; c'est tout ce que je vous demande.

Quand je vis que Montanos n'avoit aucune délicatesse sur les mœurs de ses fils, je cessai de me donner la peine de veiller sur leurs actions ; & me renfermant dans les bornes prescrites, je me contentai de remplir les autres devoirs. Je faisois traduire à mes disciples les Auteurs Latins en Castillan, & mettre en latin les bons

Auteurs Espagnols. Je leur lisois les guerres de Grenade ou d'autres histoires, & j'accompagnois ma lecture de réflexions instructives. Outre cela, quand il leur échappoit de dire ou de faire quelque chose contre la bienséance ou contre la charité, je ne manquois pas de les reprendre. Mais je leur faisois en vain des remontrances ; leur pere les rendoit infructueuses par ses discours imprudens & dangereux. Etoit-il en belle humeur, il se vantoit devant eux d'avoir été libertin dans sa jeunesse. On eût dit, en verité, qu'il leur racontoit exprès ses débauches pour les porter à suivre son exemple. Il y a comme cela des peres qui ne s'observent point devant leurs enfans, & qui les détournent eux-mêmes du chemin de la vertu.

Après tout, si le Seigneur Isidor n'eût eu que ce défaut-là, nous aurions pû vivre long-tems ensemble. J'en aurois même souffert encore



beaucoup d'autres qu'il avoit, à l'exception de sa mauvaise humeur. Il étoit insupportable quand il s'y mettoit ; ce qui n'arrivoit que trop souvent. Alors les discours les plus durs & les plus désobligeans ne lui coûtoient rien. Il étoit même assez injuste pour me reprocher jusqu'aux défauts de ses fils : Pourquoi, me disoit-il, n'apprenez-vous pas à mon aîné (c'étoit le begue) à parler distinctement ? D'où vient que le cadet (c'étoit le bossu) se tient si mal ? Pourquoi l'un a-t il le teint si pâle ? Pourquoi les habits de l'autre sont-ils pleins de taches & de poussiere ?

Voilà ce qu'il me disoit : Le moyen de s'entendre de sang froid faire de pareils reproches ! Un matin n'y pouvant tenir, je sortis de chez Montanos pour n'y plus rentrer, après lui avoir dit que je ne m'accommodois point d'un homme qui vouloit que le Précepteur de ses enfans fut en même tems leur Medecin,

leur Maître à danser & leur Valet-de-chambre.

CHAPITRE III.

Le Bachelier Don Cherubin va offrir ses services à un Conseiller du Conseil de Castille : de l'entretien qu'il eut avec ce Magistrat.

J'Allai dès le même jour trouver mon Religieux de la Merci, qui ne me blâma point d'avoir quitté le Seigneur Isidor. Il me dit au contraire qu'il étoit fâché de m'avoir placé dans une si mauvaise maison : Monsieur le Bachelier, ajoûta-t-il, revenez ici dans trois jours ; je vous aurai peut-être déterré une meilleure place.

Effectivement quand je le revis, il m'aprit qu'il en avoit une nouvelle à

me propóser. Un Conseiller du Conseil de Castille, me dit-il, a besoin d'un Précepteur pour son fils unique. Vous pouvez aller vous présenter de ma part à ce Magistrat ; je lui ai parlé de vous, & je crois que vous vous conviendrez l'un à l'autre. Je vous avertis seulement que c'est un homme fier, comme ces Messieurs le sont pour la plûpart ; à cela près, il est aimable & d'un très-bon caractere, à ce qu'on m'a dit. Je souhaite que vous soyez plus content de lui que du Seigneur Montanos.

Je me rendis à l'Hôtel du Conseiller. Je trouvai ce Juge prêt à monter en carosse pour aller au Conseil. Je m'approchai de lui très-respectueusement, & lui dis que j'étois le Bachelier dont le Pere Thomas de Villareal lui avoit parlé. Vous avez mal pris votre tems, me répondit-il d'un air grave & sec : je ne puis vous donner audience présentement. Revenez sur les six heures du soir.

Me voyant aſſigné pour être oüi, je ne manquai pas de comparoître devant mon Magiſtrat avant même le tems preſcrit. On m'annonce. Je demeure, & j'attens deux grandes heures pour le moins dans l'antichambre; après quoi l'on m'introduit dans un cabinet où j'apperçois le Juge aſſis dans un fauteüil. Je lui fis une révérence ſi profonde, que je penſai donner du nez à terre. Il répondit à mon ſalut par une legere inclination de tête; & me montrant du doigt un petit tabouret qui reſſembloit aſſez à une ſellette, il me fit ſigne de m'y aſſeoir.

Je n'ai jamais vû de perſonnage d'un maintien plus orgueilleux. Il jetta ſur moi des regards critiques; & ſe diſpoſant à m'interroger ſur faits & articles, il m'adreſſa la parole dans ces termes: Etes-vous Gentilhomme? Je ne croyois pas, lui répondis-je qu'il fallût l'être pour devenir Précepteur. Cela n'eſt pas, ſi

vous voulez, absolument nécessaire, me repliqua-t-il; mais outre que cela ne gâte rien, il me semble que le dogme a plus de force dans la bouche d'un Maître Gentilhomme que dans celle d'un roturier.

Le respect que je devois à un Conseiller de Castille m'empêcha de faire un éclat de rire à ces derniers mots, tant ils me parurent ridicules. Cependant, continua le Magistrat, quand vous ne seriez pas noble, je veux bien me relâcher là-dessus, pourvû que vous ayez d'ailleurs toutes les qualités du Précepteur que je prétens mettre auprès de mon fils, qui pourra bien un jour remplir ma place.

Je demandai au Conseiller de quelles qualités il vouloit que ce Précepteur fût pourvû; & il me repartit: Je cherche un sujet qui soit un grand homme, un sçavant homme, un homme de Dieu & un homme du monde en même tems, Il faut

qu'il réunisse tous les talens ; qu'il possede toutes les sciences divines & humaines, depuis le Catéchisme jusqu'à la Théologie mystique, & depuis le Blason jusqu'à l'Algebre. Tel est le Maître que je veux ; & comme il est juste de faire un sort agréable à une personne de ce mérite, je lui donnerai ma table avec cinquante pistoles d'appointemens. Ce n'est pas tout, ajoûta-t-il, je pourrai bien, l'éducation finie, lui faire avoir par mon crédit un Bénefice, ou bien le gratifier d'une petite pension viagere.

J'admirai la générosité de ce Magistrat ; & demeurant d'accord avec moi-même que je n'étois point ce Pédagogue dont il s'étoit formé une si parfaite idée, je me levai de dessus la sellette, en disant au Juge : Adieu, Seigneur, puissiez-vous rencontrer l'homme que vous cherchez ; mais franchement, je ne le crois pas plus facile à trouver que l'Orateur de Ciceron.

CHAPITRE IV.

Le Religieux de la Merci place le Bachelier, chez le Marquis de Buendia.

JE rendis compte de cette conversation au Pere Thomas; nous rîmes un peu tous deux aux dépens du Conseiller qui nous parut un original: Je ne serai pas content, me dit ensuite le Religieux, que je ne vous aye bien placé; plus je vous vois, plus je vous aime. Je vais me donner pour vous de nouveaux mouvemens: Il y aura bien du malheur, si je ne vous mets pas à la fin dans quelqu'une de ces bonnes maisons où les Précepteurs font la pluye & le beau tems.

Véritablement peu de jours après, s'imaginant avoir fait ma

Fortune, il vint à mon Hôtel garni, & me dit avec une émotion qui relevoit le prix du service : Enfin, mon cher Bachelier, j'ai un poste excellent à vous offrir. Le Marquis de Buendia, l'un des principaux Seigneurs de la Cour, veut vous confier l'éducation de son fils sur le portrait que je lui ai fait de vous. Venez me prendre demain au matin ; je vous menerai chez lui. Vous verrez un Seigneur des plus polis. Vous serez charmé de la reception qu'il vous fera ; & je ne doute nullement que vous ne soyez parfaitement bien chez ce Courtisan.

Le lendemain le Pere Thomas me conduisit au levé du Marquis, & ce Seigneur me reçut d'un air gracieux, en me disant qu'il étoit persuadé que j'avois du mérite, puisque le Reverend Pere, qui étoit son ami, m'avoit choisi pour me mettre auprès du jeune Marquis son fils. Je vous reçois, poursuivit-il, aveuglé-

ment de la main de sa Réverence. A l'égard de vos honoraires, je vous donnerai cent pistoles tous les ans, & vous ne sortirez de chez moi qu'avec une récompense digne de vos soins, & mesurée à ma reconnoissance.

Je fis porter dès le même jour mon coffre à l'Hôtel du Marquis, où je trouvai une chambre meublée exprès pour moi. Je vis mon disciple. C'étoit un enfant de sept ans, beau comme le jour, & d'une grande douceur. Il étoit encore entre les mains des femmes; mais il me fut livré sur le champ, & l'on nous donna un Valet-de-chambre & un Laquais pour nous servir. Comme les enfans naissent ordinairement avec quelques inclinations qui ont besoin d'être corrigées, je m'attachai à étudier les siennes. Je ne lui en remarquai point de mauvaises, tant les femmes qui avoient élevé sa premiere enfance avoient eu soin de

ne

ne souffrir en lui aucun penchant vicieux. Elles lui avoient même apris à lire & à écrire ; de façon qu'il ne sçavoit pas mal déja former ses lettres.

Je lui achetai un Rudiment, & je commençai à lui enseigner les premiers principes de la Langue Latine. Je mêlois à mes leçons de petites fables propres à lui ouvrir l'esprit en le divertissant. Il les retenoit avec une facilité surprenante ; & lorsqu'il les débitoit à son pére, il s'en acquittoit de si bonne grace que le Marquis en pleuroit de joye. Il est constant que ce jeune Seigneur promettoit beaucoup. J'étois ravi de ses heureuses dispositions, & fier par avance de l'honneur que son éducation me devoit faire.

J'étois si content de mon état, que je ne pus m'empêcher d'aller voir le Religieux de la Merci pour le lui témoigner : Mon Reverend Pere, lui dis-je d'un air de satisfa-

ction qui lui fit deviner d'abord le motif de ma visite, je viens plein de reconnoissance, vous rendre les graces que je vous dois. Vous m'avez mis dans une maison où je suis aimé, consideré, respecté. J'ai pour Disciple le sujet du monde le plus docile, & qui ne laisse appercevoir en lui aucun défaut. Ce n'est pas un enfant, c'est un Ange.

A ces mots, le Pere Thomas m'embrassa de joye, & me dit: Que vous me faites de plaisir en m'aprenant que vous êtes si satisfait de votre Disciple. Je ne le suis pas moins de son pere, lui repliquai-je avec la même vivacité. Le Marquis de Buendia est un aimable Seigneur. Quelle politesse! Il a pour moi des attentions dont je suis confus. Bien loin d'avoir l'humeur inégale, & de ces momens de caprice où les personnes de qualité font sentir leur superiorité, il ne me parle jamais que pour me dire des cho-

ſes obligeantes. Il a même ordonné en ma préſence à ſes Domeſtiques de m'obéir, ſi j'avois quelque ordre à leur donner.

Encore une fois, me dit le Religieux, vous me raviſſez : vous ferez indubitablement votre fortune chez ce Seigneur. J'étois donc enchanté de mon poſte ; & je ſouhaitois que le Curé de Leganez, qui n'étoit plus à Madrid, fût informé de ma ſituation. Selon lui, diſois-je, il n'y a point de Précepteur qui ne ſoit miſerable, & cependant je me vois dans un état digne d'envie.

Je joüis tranquillement de ma félicité pendant une année entiere. Quoique je ne touchaſſe pas un ſou de mes apointemens, j'avois l'eſprit en repos là-deſſus. Quand je n'aurai plus d'argent, diſois-je, Don Gabriël Pampano notre Intendant m'en fournira, je n'aurai qu'à lui dire deux paroles, & ſur le champ il me comptera des eſpeces tant que j'en voudrai.

Dans cette confiance, je laissai couler encore six mois sans m'impatienter; mais enfin le besoin où je me trouvai insensiblement d'avoir quelques pistoles pour m'entretenir devint si pressant, que ne pouvant plus differer, je m'adressai au Seigneur Don Gabriël: Je vous prie, lui dis-je, de me donner trente pistoles à compte sur mes apointemens. Monsieur le Bachelier, me répondit-il, en affectant un air chagrin, vous me prenez sans verd; & j'en suis très-mortifié. Soyez persuadé que je vous donnerois cent pistoles au lieu de trente, si j'étois en fonds; mais je vous proteste que je n'ai pas dix Ecus dans ma caisse. Vieux stile d'Intendant, m'écriai-je! Si vous aviez envie de m'obliger, vous ne me refuseriez pas ce que je vous demande. Il m'est dû plus de cent cinquante pistoles, & j'ai besoin d'argent; entrez, de grace, dans ma situation. Priere inutile!

J'eus beau dire, j'eus beau presser Pampano de m'aider, du moins d'une dixaine de pistoles ; le boureau fut inexorable. C'est un caillou que le cœur d'un Intendant.

Cependant mes habits s'usoient à vûë d'œil, & je ne sçavois que faire à cela. Un jour je tirai à part le Maître à danser qui venoit montrer au logis, & je lui demandai si ses leçons lui étoient bien payées. Pas trop bien, me répondit-il, je ne sçais de quelle couleur est l'argent de Monsieur le Marquis ; je viens pourtant ici depuis six mois, trois fois la semaine. Vous êtes, ajouta-t'il, dans le même cas, apparemment ? Vous l'avez dit, lui repartis-je ; & malheureusement pour moi, je n'ai pas vos ressources. Vous avez vingt Ecoliers. S'il y en a dix qui ne vous payent point, vous tirez du moins des dix autres de quoi entretenir votre table, & faire rouler votre petit équipage. Je suis, comme vous voyez,

plus à plaindre que vous.

Après avoir encore inutilement fait quelques tentatives pour attendrir le barbare Pampano, je pris le parti de faire connoître mes besoins au Marquis. J'eus bien de la peine à m'y résoudre ; néanmoins la nécessité m'y força. Je représentai à ce Seigneur l'embarras où je me trouvois, & les démarches inutiles que j'avois faites auprès de Don Gabriël, quoique je n'eusse demandé qu'une très-petite somme en comparaison de celle qui m'étoit dûë. Le Marquis fut, ou pour parler plus juste, parut fort en colere contre son Intendant, dit qu'il lui laveroit la tête, & qu'il prétendoit que je fusse payé régulierement de quartier en quartier.

Qui n'eût pas crû, après cela, que j'allois toucher pour le moins une cinquantaine de Doublons ? Je n'en fus pas toutefois plus avancé, soit que Pampano & son Maître fussent

en effet fort près de leurs pieces : soit que, ce qui est plus vraisemblable, ils s'entendissent tous deux pour me traiter comme leurs autres créanciers.

J'étois dans un état trop violent pour ne pas m'efforcer d'en sortir. J'employai pour la quatriéme fois le Pere Thomas, qui compatissant á mon malheur, me fit entrer chez un Contador. Mais avant que de quitter le Marquis, je lui écrivis une lettre dans laquelle je lui représentois respectueusement que n'étant pas assez riche pour continuer à lui rendre service sans interêt, j'étois dans la nécessité de chercher une autre maison que la sienne, ce que je le suppliois très-humblement de ne pas trouver mauvais. Car quelque juste sujet que puisse avoir un homme du commun, de n'être pas content d'une Personne de qualité, encore est-il obligé de filer doux avec elle.

CHAPITRE V.

Le Bachelier devient Précepteur du fils d'un Contador.

JE passai d'une extrémité à l'autre. Si le Contador n'avoit pas la politesse du Marquis de Buendia, il étoit en récompense beaucoup mieux en especes. La charmante maison ! On y entendoit depuis le matin jusqu'au soir compter de l'or & de l'argent, & ce bruit harmonieux m'enchantoit les oreilles.

Le Contador étoit un homme qui alloit d'abord au fait. Il voulut sçavoir quels appointemens je gagnois chez le Marquis de Buendia. Ce Seigneur, lui dis-je, m'avoit promis cent pistoles par an, mais il n'a pas été exact à tenir sa parole. Le Contador sourit à ces derniers mots, & me dit : Hé bien, je vous promets,

moi, cent cinquante pistoles, que vous toucherez, & même d'avance si vous le souhaitez. En même tems il appella son Caissier : Raposo, lui dit-il, comptez tout-à-l'heure à Monsieur le Bachelier cent pistoles ; & toutes les fois qu'il voudra de l'argent, ne lui en refusez pas.

Ces paroles me jetterent de la poudre aux yeux. Comment diable, dis-je en moi même, un Marquis & un Contador sont deux hommes bien différens ! L'un ne paye point ce qu'il doit, & l'autre n'attend pas qu'il doive pour payer. Si-tôt que le Caissier m'eut délivré l'espece, j'envoyai chercher un Tailleur auquel je commandai un habillement complet, & je lui avançai vingt pistoles pour imiter les manieres des Contadors.

Me voyant tout-à-coup en argent, je repris ma bonne humeur que le Marquis & son Intendant m'avoient fait perdre, & je com-

mençai à m'acquitter de bon cœur des fonctions du Préceptorat. Mon nouveau Disciple n'étoit pas fort avancé. Quoiqu'il eût déja dix ans, il ne sçavoit pas encore lire. J'étois son premier Maître. Monsieur le Bachelier, me dit son pere, je vous abandonne mon fils ; je me repose entierement sur vous de son éducation. Je ne veux pas en faire un Docteur ; enseignez-lui seulement un peu de Latin. Donnez-lui ce qu'on appelle des manieres, & cherchez quelque habile Arithmeticien qui lui montre à faire toutes sortes de comptes & de calculs. Chargez-vous de ce soin-là.

Je me préparai donc à répondre aux vûës du Contador, & à lêcher le petit Ours, auquel il vouloit que je fisse prendre une forme. Je n'eus pas peu de peine à faire connoître à mon Ecolier les lettres de l'alphabet. Il n'avoit pas plus de disposition à devenir sçavant, que l'Eleve

du Curé de Leganez. Cependant je m'y pris de tant de façons, que j'eus le bonheur de parvenir à le faire lire couramment toutes ſortes de livres Eſpagnols. Je fit part auſſitôt de cette grande nouvelle à Madame ſa mere, qui en fut tranſportée de joye. Quoiqu'elle aimât tendrement ſon fils, elle ne laiſſoit pas de lui rendre juſtice; & regardant comme un prodige l'heureux ſuccès de mes leçons, elle m'en fit tout l'honneur. Je gagnai par là ſon eſtime & ſon amitié.

Inſenſiblement Porcia, c'eſt ainſi que ſe nommoit l'épouſe du Contador, goûta mon eſprit, & prit tant de plaiſir à ma converſation, que tous les jours après la fieſte, elle m'attiroit dans ſon apartement ſous prétexte de voir ſon fils, que je lui menois. C'étoit une femme de trente-cinq ans tout au plus, fort ſpirituelle, & ſi réſervée, que je me trompe peut-être quand je penſe

qu'elle avoit quelque goût pour moi. Néanmoins je ne pus m'empêcher de le croire ; & le Lecteur jugera par ce que je vais rapporter, si je fus un fat de me l'imaginer.

Quelque aimable que fut encore Porcie, & quoiqu'elle me regardât d'un œil à me faire soupçonner qu'elle avoit quelque dessein sur moi ; je ne répondois nullement aux marques de bonté qu'elle me donnoit. Je n'avois des yeux que pour la jeune Nise, sa Suivante, qui de son côté m'en voulant aussi, m'agaçoit d'une maniere plus efficace. Je ne fus point à l'épreuve de son air coquet & piquant, malgré le fond de morale & de vertu que je m'étois fait à l'Université. Nous nous lançâmes de part & d'autre des œillades si significatives, que nous nous entendîmes ; & bientôt l'intrigue fut noüée.

Nise ajoûtoit à plusieurs autres talens qu'elle possedoit, celui d'être

ingenieuse à inventer les moyens d'avoir des entretiens secrets avec ses Amans ; & c'étoit un art dont elle avoit besoin dans une maison où elle avoit à craindre le ressentiment d'un Galant qu'elle vouloit quitter pour moi, ou du moins à qui elle prétendoit donner un associé. Le Valet de chambre de mon Disciple étoit ce Galant sacrifié. Nise apparemment n'ayant pas trouvé dans ses hommages de quoi contenter sa vanité, s'étoit avisée d'aspirer à la conquête de Monsieur le Précepteur.

Quoiqu'il en soit, triomphant de mon rival, sans sçavoir que j'en eusse un, je joüissois tranquillement d'un bonheur qu'il n'ignora pas long-tems. Il eut quelque vent des conversations furtives que j'avois avec sa Princesse ; & pour s'en venger il se résolut à nous perdre tous deux. Il n'éclata point d'abord, n'ayant pas contre nous de plus for-

tes armes que des ſoupçons qui ne prouvoient rien. Il s'y prit avec plus de prudence. Il mit dans ſes interêts tous les Laquais du logis ; & cette canaille, ordinairement ennemie des Précepteurs, entra ſans peine dans le projet de ſa vengeance. De ſorte que Niſe & moi, obſervés par tant d'eſpions, nous ne pûmes éviter le malheur d'être ſurpris dans un tête à tête.

Cette avanture fit un éclat terrible dans la maiſon du Contador. Tous les Domeſtiques à l'envi s'égayerent à mes dépens. Monſieur, contre l'ordinaire de ſes Confreres, qui ſe ſoucient fort peu que ces ſortes de ſcenes ſe paſſent chez eux, prit cette affaire au point d'honneur, & ſe mit dans une colere effroyable. Madame, encore plus ſcandaliſée que Monſieur, dit que c'étoit une choſe qu'on ne devoit point pardonner : Comment, s'écria t'elle, un homme à qui je croyois des ſen-

timens, du goût, s'amuser à une Suivante ! Enfin le résultat de cela fut que la catastrophe tomba sur moi. Porcie, qui aimoit sa Soubrette, ou qui lui avoit peut-être confié des secrets importans, se contenta de la gronder, & moi je fus honteusement chassé comme un suborneur, à cause que je n'avois pas fait voir des sentimens plus nobles.

CHAPITRE VI.

Ce que devint notre Bachelier au sortir de chez le Contador.

JE n'eus garde, en sortant de chez le Contador, d'aller trouver le Religieux de la Merci, qui m'auroit sans doute fait de justes reproches sur ma sortie; & qui ne me regardant peut-être plus que comme un miserable qu'il devoit abandonner, se seroit fait un scrupule de me pla-

cer dans une nouvelle maiſon. Je n'oſai même retourner à mon hôtel garni, m'imaginant qu'on y ſçavoit mon hiſtoire ; car quand on a fait une ſottiſe, on croit que tout le monde en eſt d'abord informé. Je me retirai dans un quartier éloigné, & j'y loüai une chambre garnie, où n'étant pas ſans argent, je demeurai quinze jours à me conſulter ſur ce que je devois faire.

Je me rappellai plus d'une fois le conſeil du Curé de Leganez. Je me repentois de l'avoir négligé ; & me reprochant ma foibleſſe, je ne pouvois penſer à Niſe ſans rougir de honte : Ah malheureux, me diſois-je, eſt-ce donc pour faire l'amour à des Soubrettes que tu t'es fait Précepteur ? Au lieu de porter le ſcandale de maiſon en maiſon, renonce à un emploi que tu remplis ſi mal ; ou bien, ſi tu veux le continuer, purge tes mœurs, & fais tous tes efforts pour acquérir les vertus

qui te manquent pour t'en bien acquitter. En un mot, je me repentis de ma faute ; & à force de me promettre d'être plus sage, je conçûs l'espérance de le devenir.

Pendant ce tems-là, mon nouvel Hôte m'ayant pris en amitié, songeoit à me rendre service : Monsieur le Bachelier, me dit-il un jour, j'ai envie de vous procurer une bonne place en vous mettant chez une veuve de qualité qui fait élever sous ses yeux son petit-fils. Ce mot de veuve me fit trembler d'abord. N'y auroit-il point ici quelque nouveau précipice, dis-je en moi-même ? Le Démon n'auroit-il pas encore envie de me tendre un piége ? Mais je me rassurai en faisant réflexion que la Dame dont il s'agissoit étoit une grand'mere ; ce qui supposoit un âge à servir de frein à mon tempérament. Je répondis donc à mon Hôte que je lui serois fort obligé s'il pouvoit me faire ce plaisir.

Je vous promets que je le ferai, me repliqua-t'il, c'est de quoi je suis très assuré ; j'ai été domestique de cette Dame. J'en suis écouté ; dès aujourd'hui je vous proposerai pour Précepteur de son petit-fils. Il n'y manqua pas. Il me loüa beaucoup. On eut envie de me voir, je me présentai. Je ne déplus point, & je fus arrêté sur le champ.

La veuve se nommoit Dona Loüise de Padilla. Son époux, Officier général, avoit été tué dans les Pays-bas, en combattant contre les François. Pour une ayeule, je la trouvai fraîche encore, sans pourtant que sa fraîcheur me parût dangereuse. Elle avoit auprès d'elle, par politique ou autrement, deux Femmes de chambre décrépites qui lui prêtoient un air de jeunesse. Une de ses Suivantes, appellée la Dame Rodriguez, possedoit la confiance de sa Maîtresse, & s'étoit acquis sur son esprit un grand ascendant. Je me ré-

joüis intérieurement, & remerciai le Ciel de ce qu'au lieu de ces antiques Confidentes, D. Loüise n'avoit pas auprès d'elle deux gentiles Soubrettes, qui auroient peut-être encore porté malheur à ma vertu.

Je m'inſtalai donc dans mon poſte, & tout alla le mieux du monde au commencement Je m'attachai à mon nouvel Ecolier, qui joignant la docilité à la plus heureuſe diſpoſition, apprenoit à merveille les élemens de la langue latine. Il n'avoit pas huit ans accomplis. En moins de ſix mois il fit des progrès qui ſurpaſſerent mon attente, & m'attirerent des préſens. D. Loüiſe me donna une Montre d'or. Peu de tems après elle m'envoya un gros paquet de belle toile pour m'en faire faire des chemiſes, avec une étoffe de la plus fine laine de Ségovie pour m'habiller. Mais tous ces dons que je prénois pour des effets d'une pure générosité, venoient d'une autre cauſe, comme vous allez l'entendre.

On me vint dire un matin, pendant que je donnois leçon à mon Diſciple, que Madame me demandoit. Je volai auſſitôt à ſon appartement où elle étoit à ſa toilette avec ſes deux Dames d'atours, qui employoient tout leur ſçavoir faire à rapiecer, pour ainſi dire, ſes apas. Elle étoit dans un négligé aſſez immodeſte pour tenter, s'il n'eut pas en même tems laiſſé entrevoir de quoi préſerver de la tentation.

Lorſqu'elle n'eut plus beſoin de ſes Femmes, elle leur fit ſigne de ſe retirer, & m'ayant fait demeurer auprès d'elle d'un air miſtérieux : Mettez-vous-là, me dit-elle, & m'écoutez. J'ai ſur vous des vûës que je ſuis bien-aiſe de vous apprendre. Je ne vous regarde pas comme un homme qui n'eſt bon qu'à élever des enfans : je vous crois propre à bien d'autres choſes. J'ai réſolu de vous confier le ſoin de mes affaires. Auſſi-bien Franciſco Forteza, mon

Intendant, commence à vieillir. Je vais le congédier avec une pension, & vous mettre à sa place, que vous remplirez mieux que lui, sans que vous cessiez pour cela d'être Précepteur de mon petit-fils. Vous pouvez fort bien en même tems exercer ces deux emplois.

Je voulus remontrer à la Dame que n'ayant jamais fait le métier d'Intendant, je craignois de ne pas bien m'en acquitter. Vous vous mocquez, me dit-elle, rien n'est plus aisé. Je n'ai point de procès ; je ne dois pas un maravedi. Il ne s'agit que de toucher mes revenus, & de faire la dépense de ma maison. Vous n'aurez, ajouta-t'elle, qu'à venir tous les matins dans mon apartement ; nous travaillerons ensemble une heure ou deux ; je vous aurai bientôt mis au fait. J'assurai la Dame que j'étois prêt à faire ce qu'elle désiroit ; & là-dessus je me retirai, non sans remarquer que ma

Veuve avoit les yeux étincelans & le visage tout en feu.

J'avois déja trop d'expérience, ou plûtôt trop bonne opinion de moi, pour ne pas expliquer ces symptômes à mon avantage. Je soupçonnai la bonne femme de m'en vouloir, & mes soupçons se tournerent bientôt en certitude. La Dame Rodriguez, un matin vint me trouver dans ma chambre. Elle me salua d'un air riant, & me dit : Le Ciel vous conserve, Monsieur le Bachelier. Que me donnerez-vous pour la bonne nouvelle que je vous apporte ? Hé ! qu'avez-vous donc, lui répondis-je, de si bon à me dire ? Que vous êtes, reprit-elle, le plus fortuné des Précepteurs passés, présens & futurs. Vous avez enflammé ma Maîtresse, qui m'a permis de vous réveler ce secret important.

Mais quoi, poursuivit-elle, en s'appercevant que le bonheur qu'elle m'annonçoit ne m'interessoit gue-

res, vous recevez cette nouvelle d'un air bien indifferent. Que d'honnêtes gens feroient ravis d'être à votre place ! Si Madame n'eſt plus dans ſa premiere jeuneſſe, elle n'eſt pas encore, Dieu merci, arrivée au triſte tems où les femmes doivent renoncer au commerce des hommes.

Oh ! pour cela non, Madame Rodriguez, lui répondis-je ; il faudroit que j'euſſe perdu l'eſprit ſi je penſois autrement que vous. Oüi, D. Loüiſe à beaucoup de charmes. Elle eſt tout au plus au commencement de ſon automne. Néanmoins, je vous l'avoüerai, quelque honneur que me faſſe ſon amour, je ne puis en profiter. Un commerce de galanterie ne convient nullement à un homme de mon caractere. Quoique je ne ſois pas encore dans les Ordres, ajoutai-je d'un air hipocrite, il ſuffit que je porte un habit d'Eccleſiaſtique pour garder à cet habillement les ménagemens que je lui dois.

Ah! que m'osez-vous dire, interrompit la vieille Rodriguez avec précipitation, quelle horrible injustice vous faites à Madame! Pourroit-elle être capable d'une intrigue galante, elle que l'ombre même du crime épouvante? Connoissez mieux Dona Loüise. Si, sans pouvoir s'en défendre, elle cede à l'amour qu'elle a pour vous, ne pensez pas qu'elle ait envie de le satisfaire aux dépens de sa vertu. Vous le dirai-je? Elle s'est déterminée à vous épouser.

Je fus un peu ému de ces dernieres paroles: Sage & discrete Rodriguez, repliquai-je à la vieille Suivante, quand Madame voudroit m'honorer de sa main, ses parens ne traverseroient-ils pas ce mariage? Dona Loüise, me repartit la Vieille, est maîtresse de ses actions. Outre cela, vous êtes, ce me semble, de race noble, & d'ailleurs, elle prétend se remarier si secretement, que personne n'en sçache rien. Quand je vis

vis que ma Veuve étoit assez folle pour vouloir pousser les choses si loin, je ne crus pas devoir être assez fou pour m'y opposer. Je priai Rodriguez de remercier de ma part sa Maîtresse de ses bonnes intentions pour moi, & de l'assurer que j'étois disposé à y répondre.

Je donnai à la Soubrette le tems de rendre compte de cet entretien à Dona Loüise ; après quoi j'allai confirmer moi-même le raport qu'elle devoit lui avoir fait. Madame, dis-je à ma tendre Veuve, en me jettant à ses genoux, est-il possible que vous ayez laissé tomber vos regards sur un homme si peu digne de vous posséder ! Je n'ose qu'en tremblant y ajoûter foi. Ne me blâmez pas vous-même, répondit la Dame, de ce que je veux faire pour vous. Lorsque je ferme les yeux sur ce qu'il y a de plus repréhensible dans mon dessein, est-ce à vous à me les ouvrir ? Profitez de ma foiblesse au lieu

de la condamner. Ce que Rodriguez vous a dit est véritable ; voûs m'avez plû, & bientôt un mariage secret joindra nos destinées, pourvû que vous soyez aussi sensible que vous devez l'être à mes bontés.

Ah ! Madame, repris-je en baisant avec transport une de ses mains sêches, croyez-vous qu'un homme qui a des sentimens, puisse payer d'ingratitude le sort agréable que vous lui reservez ? Non, non, soyez bien persuadée que ma reconnoissance égalera l'excès de mon bonheur.

J'accompagnai ces paroles d'un air & d'un ton des plus séduisans, je fis le passionné ; mais, s'il y avoit de l'art dans mes démonstrations, il y avoit aussi du naturel. Je me sentois si pénétré des bontés de la Dame, que mes yeux déja commençoient à faire grace à sa vieillesse,

CHAPITRE VII.

Comment Don Cherubin, sur le point d'être l'Epoux de D. Loüise de Padilla, perdit tout-à-coup l'espérance de le devenir.

Dona Loüise, ravie de me voir dans la disposition où j'étois, ordonna secretement les aprêts de notre mariage. Mais le soir du jour qui devoit le précéder, il survint un obstacle qui nous sépara tous deux.

Au moment que j'allois rentrer au logis, quatre *Valientés*, qui portoient les plus épouvantables moustaches qu'on ait jamais vûës en Espagne, vinrent fondre sur moi tout-à-coup, & me jetterent brusquement dans un carrosse où il y avoit deux autres hommes de leur sé-

quelle. Ils me menerent à l'extrémité d'un faubourg, me firent descendre à la porte d'une maison d'assez mauvaise apparence, & m'introduisirent dans une salle qui ressembloit à un Arsenal. On n'y voyoit que des halebardes, des épées, des coutelas, des escopetes & des pistolets. Dans un autre tems j'aurois pris plaisir à considérer une salle si singuliere ; mais j'étois trop occupé du péril dans lequel je croyois être, avec des Spadassins dont la vûë me glaçoit le sang dans les veines.

Un de ces Fierabras remarquant mon embarras, se mit à rire, & m'adressa ces paroles pour me rassurer ! Monsieur le Bachelier, ne craignez rien ; vous êtes ici en bonne compagnie. Vous êtes avec d'honnêtes gens, qui font profession de maintenir le bon ordre dans la société, & d'assurer le repos des familles. C'est nous qui sommes les véritables ministres de la Justice. Les Ju-

ges ordinaires ſe contentent de ſuivre ſcrupuleuſement les loix, au lieu que nous y ajoûtons quelquefois ce qui leur manque. Les Loix, par exemple, ne défendent point à une Veuve de qualité d'épouſer un homme au deſſous d'elle. Cependant c'eſt une choſe diffamante ; auſſi ne la ſouffrons-nous point. Et c'eſt pour prévenir la juſte douleur qu'auroit la famille de Dona Loüiſe de Padilla, ſi vous deveniez l'époux de cette Dame, que nous vous avons enlevé : ce que nous avons fait à la requête d'un de ſes neveux, qui nous a promis cent piſtoles pour vous écarter d'elle.

C'eſt à vous de choiſir, continua le Vaillant. Si vous refuſez de vous éloigner de cette Veuve & de Madrid, il nous eſt enjoint de vous tuer ; mais il nous eſt permis de vous laiſſer la vie, ſans même vous donner les étrivieres, ſi vous abandonnez la partie de bonne grace. Vous

n'avez qu'à opter. Qu'appellez-vous opter, lui répondis-je avec précipitation ? Me croyez-vous assez sot pour balancer un moment à quitter Madrid & toutes les Dames du monde ? Je voudrois être déja bien loin d'ici.

Je vous crois, reprit le Brave avec un souris malin ; & sur ce pied-là nous sommes d'accord. Vous souperez & passerez la nuit avec nous à table, & demain à la pointe du jour deux de mes camarades vous conduiront jusqu'à Leganez, d'où vous vous rendrez à Tolede où je vous conseille d'aller demeurer. C'est une belle Ville, où il y a bien de la Noblesse. Vous y trouverez des places de Précepteur à choisir.

Là-dessus je dis à ces Messieurs, tant j'avois d'impatience d'être hors de leurs pates, que s'ils vouloient me permettre d'aller loger dans une hôtellerie, je leur promettois, so s peine de retomber entre leurs

mains, de sortir de Madrid avant le lever de l'Aurore.

Cette proposition fit pousser aux Spadassins de longs éclats de rire ; & l'un d'entr'eux m'adressant la parole, me dit : Monsieur le Bachelier, vous vous ennuyez avec nous à ce que je vois ; mais prenez patience, il faut s'accommoder au tems. Préparez-vous à souper gayement. Vous serez meilleure chere ici qu'à l'hôtellerie ; & parmi les personnes qui seront à table avec nous, il y en aura peut-être quelqu'une qui pourra vous rendre le repas agréable. Je fus donc obligé de faire de nécessité vertu, puisque je ne pouvois m'échaper. J'affectois de paroître résolu, & même de rire avec ces Vaillans, dont la bonne humeur excita peu à peu la mienne, ou du moins m'ôta présque toute ma frayeur.

L'heure du souper étant venuë, nous passâmes dans une autre salle où il y avoit un buffet garni de ver-

res & de bouteilles, & une grande table couverte de plats remplis de toutes ſortes de viandes. Nous nous y aſſimes avec trois Dames qui arriverent, & qu'on me dit être les épouſes de quelques-uns de ces Meſſieurs : ce que je feignis de prendre pour argent comptant, quoique ces femmes euſſent l'air trop libre & trop familier, pour qu'on n'eût pas d'elles une plus mauvaiſe opinion. Elles étoient dans un négligé galant, & qui ne déroboit à la vüë que ce qu'on ne peut montrer ſans la derniere effronterie. Au reſte, elles pouvoient paſſer pour trois jolies perſonnes. Il y en avoit une entre autres qu'ils appelloient la Gitanilla, ſans doute à cauſe qu'elle étoit de race Bohemienne. Je n'ai jamais vû de créature plus piquante. Ses yeux étoient ſi brillans qu'ils éblouïſſoient, & la vivacité de ſon eſprit égaloit celle de ſes yeux. Il eſt vrai qu'elle avoit une intempérance de

langue qui l'emportoit quelquefois trop loin ; mais on en auroit été bien dédommagé par l'abondance des bons mots & des saillies qui lui échapoient, si ses saillies & ses bons mots n'eussent pas été un peu trop gaillards. Enfin, je l'admirois en l'écoutant ; & je sentois qu'une Soubrette de cette espece eût été pour moi dans une maison une terrible pierre d'achopement.

La compagnie commençoit à plaire à Mr. le Bachelier. Echauffé par les regards de la Gitanilla, & par le vin qu'il étoit obligé de boire à chaque instant, pour répondre aux brindes qu'on lui portoit de toutes parts, il oublioit insensiblement avec quelle sorte de gens il s'enyvroit. Nous demeurâmes à table jusqu'à l'aproche du jour. Alors après avoir dit adieu aux Spadassins & à leurs Nymphes, je sortis de la *Ville* avec deux d'entr'eux, & nous primes le chemin de Tolede.

CHAPITRE VIII.

De l'arrivée de D. Cherubin à Tolede, & de la premiere éducation qu'il y entreprit.

LOrſque nous fumes arrivés à Léganez, un de mes deux compagnons me dit : Hoça, Monſieur le Bachelier, en vous accompagnant juſqu'ici nous avons executé l'ordre dont nous étions chargés ; de votre côté, ſongez à nous tenir parole. Que l'on ne vous revoye plus à Madrid ; car, comme on vous l'a déja dit, ſi vous y remettez le pied, vous êtes mort. Meſſieurs, répondis-je, vous pouvez aſſurer hardiment tous les neveux & arrieres-neveux de Dona Loüiſe que vous m'avez pour jamais éloigné d'elle. Là-deſſus mes Alguaſils me ſouhaiterent un bon voyage, & nous nous ſéparâmes

en nous faiſant réciproquement des civilités.

Notre ſéparation me délivra d'une grande frayeur. J'avois apprehendé que les Braves, en recevant mes adieux, ne vuidaſſent mes poches. Auſſi dès que je les eu perdu tous deux de vûë, je tirai ma montre, & la baiſant comme une mere baiſe ſon fils échapé du naufrage: Ma chere montre, m'écriai-je en l'apoſtrophant, vous avez été dans un grand péril! J'ai crû, je l'avoüe, que nous n'arriverions point enſemble à Tolede, & que vous alliez reprendre le chemin de Madrid.

J'avois en effet raiſon d'être ſurpris que ces Vaillans ne m'euſſent pas volé, puiſque ces fripons ordinairement ne valent pas mieux que les Bohemiens. Outre ma montre, j'avois une bourſe pleine de Doublons, qu'en qualité d'Intendant de D. Louiſe, j'avois reçus la veille d'un de ſes débiteurs: ſi bien que les

Spadaſſins auroient plus gagné en me dévaliſant, qu'ils ne firent en m'écartant de Madrid.

Me voyant à Leganez je n'eus garde de paſſer outre ſans voir Monſieur le Curé mon ami. Je me faiſois un plaiſir de lui conter ma derniere avanture, & de m'arrêter quelques jours chez lui, car je ne doutois point qu'il ne voulût me retenir. Mais je fus trompé dans mon attente. Je ne trouvai point ce bon Curé, lequel étant de ceux qui n'aiment pas plus la réſidence que les Evêques, étoient abſent. On me dit qu'il étoit parti pour Cuença, & qu'on ne ſçavoit pas quand il en reviendroit.

Je continuai ma route juſqu'à Moſtolés, où j'eus le bonheur de rencontrer un Muletier de Tolede qui s'en retournoit avec une mule de renvoi. Je la loüai, & je pourſuivis mon chemin. Nous fûmes joints près d'Illeſcas par un Eccleſiaſtique

qui, venant après nous monté ſur un bon cheval, s'étoit hâté de nous atteindre pour avoir notre compagnie. Nous nous ſaluâmes poliment de part & d'autre, & liâmes converſation. L'envie que j'avois de ſçavoir qui il étoit, me fit prendre la liberté de lui demander. Je ſuis, me répondit-il, un des ſoixante Chanoines de l'Egliſe appellée communément le Saint Siege de Tolede.

A ces mots, je me ſentis ſaiſi d'un profond reſpect; ayant oüi dire plus d'une fois qu'un Canonicat de cette Egliſe valoit deux Evêchés d'Italie. Voyant donc que j'avois l'honneur d'être avec un ſi gros Bénéficier, je le pris ſur un ton plus bas avec lui, & je commençai à meſurer mes paroles. Je ne ſçai s'il le remarqua; mais il n'en parut pas plus vain ni plus fier. Il s'informa à ſon tour qui j'étois. Je lui répondis que j'étois un Bachelier de Salamanque; que je venois de la Cour, où j'avois élevé

un jeune Seigneur, & que j'allois à Tolede chercher une nouvelle éducation. Vous la trouverez facilement, me repliqua le Chanoine, étant comme vous paroissez l'être, un garçon de mérite.

Nous ne cessâmes de nous entretenir pendant le voyage; & lorsqu'étant arrivé à Tolede il fallut nous séparer tous deux, il me tendit la main en me disant: Sans adieu, Monsieur le Bachelier; je me nomme le Licencié Don Prosper. Venez me voir; je m'interesse pour vous. Dès demain je me donnerai des mouvemens pour découvrir quelque maison où vous soyez bien. Je remerciai le Chanoine de la bonté qu'il avoit d'entrer dans mes interêts, & j'allai loger dans une hôtelerie que le Multier me vanta.

Quatre jours après, m'étant remis en linge, & m'étant fait faire un habit neuf, je me rendit chez le Chanoine, qui me dit: J'ai trouvé

votre affaire. Don Jerome de Polan, Chevalier de Calatrave, & mon *intime* ami, a besoin d'un habile homme pour achever l'éducation du jeune Don Loüis son fils unique. Je suis maître de cette place ; voulez-vous l'accepter ? Je répondis au Licentié que je ne demandois pas mieux ; & sur le champ il me conduisit à l'hôtel de Don Jerome de Polan.

Ce Chevalier ne vit pas plutôt Don Prosper, qu'il courut à lui les bras ouverts, avec des démonstrations d'amitié qui me firent connoître qu'ils vivoient tous deux dans la plus étroite union. Le Chanoine, après avoir reçû & rendu cinq ou six accolades, me présenta au Seigneur Don Jerome, en lui disant : J'ai apris que Don Loüis est actuellement sans Précepteur ; je vous en amene un dont je vous réponds. C'est un sçavant Bachelier de Salamanque qui revient de Madrid où



il a élevé un jeune Seigneur.

Don Jerome, tandis que le Licencié lui parloit de cette ſorte, me regardoit avec attention; & il me ſembloit, ſoit dit ſans vanité, que je ſubiſſois heureuſement cet examen oculaire. C'eſt ce que j'eus lieu de penſer par le remerciement que le Chevalier fit à Don Proſper, de lui procurer un ſujet qui portoit avec lui ſa recommandation. Il me conduiſit à l'apartement de ſon épouſe, où cette Dame étoit avec ſon fils, auquel je trouvai un petit air mutin, & avec une Suivante qui ne me cauſa point d'allarmes, quoiqu'elle eût à peine vingt ans. Toutes ces perſonnes m'examinerent bien, & j'oſe dire que ma mine les prévint en ma faveur.

Me voilà donc retenu dans cette maiſon, où étant regardé comme un Maître donné par le Licencié Proſper, j'eus pendant quinze jours tous les agrémens dont le Préceptorat peut

peut être susceptible. J'étois consideré de D. Jerôme & de sa femme, respecté des Domestiques, & je me croyois aimé de mon Disciple ; mais je ne le connoissois pas encore. Il avoit un Valet de chambre qui m'ayant pris en affection, me dit un jour : Monsieur le Bachelier, je vous trouve un si galant homme, que je ne puis m'empêcher de vous apprendre une chose qu'il vous importe de sçavoir. Vous avez pour Ecolier un très-mauvais sujet. Don Loüis est un menteur, un esprit malin & médisant. Il hait sur-tout ses Précepteurs. Il ne peut les souffrir, & il n'y a point de stratagême dont il ne s'avise pour s'en défaire. Les deux derniers qu'il a eu étoient des personnes d'un mérite distingué ; cependant il a si bien fait qu'on les a remerciés. A ce que je vois, dis-je au Valet de chambre, le pere & la mere idolâtrent leur fils ? Oüi, me répondit-il, c'est un enfant gâté,

Vous aurez bien de la peine à le rendre disciplinable. J'y ferai, repris-je, tout mon possible ; & si malgré mes efforts je n'en puis venir à bout, j'irai chercher ailleurs un Eleve plus digne de mes soins.

Pour n'avoir rien à me reprocher, je commençai à remplir mes devoirs essentiels avec une assiduité qui tenoit de l'esclavage. Je mis tout en œuvre pour me faire aimer & craindre en même tems du petit bon-homme. Quoiqu'il eût douze ans accomplis, & qu'il eût eu déja trois ou quatre Maîtres, à peine étoit-il capable des premiers themes. Je lui parlois sans cesse, & tâchois de m'en faire écouter. Je m'attachois à prévenir ses fautes autant que je le pouvois. Les avoit-il commises, ou je le punissois sans chaleur, ou je les lui pardonnois sans molesse.

Néanmoins avec tout ces ménagemens, & malgré toute mon adres-

se, j'éprouvai la vérité de ce que m'avoit dit le Valet de chambre. Don Loüis me prit en aversion ; & sa haine augmentant à mesure que je montrois plus de zéle pour son éducation, il entreprit de me faire donner mon congé. Pour y réussir, il alloit parler de moi en particulier à ses parens. Il se plaignoit, il m'accusoit d'être dur & déraisonnable, me prêtoit des ridicules, & déclaroit que si on ne le délivroit pas de son tyran, il ne feroit aucun progrès dans ses études. Il ajoûtoit même à cette menace des pleurs de commande. Enfin, il joüa si bien son rôle, que ses parens touchés de sa fausse douleur, prirent son parti, & mirent le Précepteur à la porte. C'est ainsi que les péres & les meres, par foiblesse pour leurs enfans, congédieront quelquefois un honnête homme, qui n'aura que trop bien fait son devoir.

Pour surcroît de chagrin pour

moi ; en sortant de cette maison ; j'allai voir le Licentié Don Prosper pour l'informer de ce qui s'étoit passé. Je voulus lui représenter les mauvaises qualités du jeune Don Loüis, & lui détailler la manœuvre qu'il avoit employée pour me faire chasser de chez lui ; mais le Chanoine, apparemment prévenu par Don Jerome, au lieu de me plaindre, m'écouta froidement & me tourna le dos, après m'avoir dit d'un air sec qu'il ne se mêleroit plus de présenter des Précepteurs, à moins qu'il ne les connût parfaitement.

CHAPITRE IX.

De la conversation que D. Cherubin eut avec un Précepteur Biscayen de ses amis, & quelle en fut la suite.

J'Avois fait connoissance avec un petit Licencié Biscayen qui fai-

ſoit comme moi le métier de Précepteur, & qui étoit alors auſſi ſur le pavé. Il ſe nommoit Carambola. Il n'avoit pas la figure deſagréable; mais il étoit ſi petit, qu'on l'auroit pû prendre pour un nain. Il avoit en récompenſe beaucoup d'eſprit & l'humeur fort enjoüée. Il penſoit plaiſamment, s'exprimoit de même, & ſes expreſſions étoient encore relevées par l'accent de ſon païs.

J'aimois ſur-tout à l'entendre lorſqu'il ſe mettoit en colere; & il ne falloit pour l'y mettre, que parler devant lui des peres & des meres. Cette matiere ne manquoit pas de l'échauffer: Les parens, diſoit-il avec emportement, ſont preſque tous des ingrats. Ecoutez un Pere de famille: Je ſuis très-content, dira-t-il, du Précepteur de mon fils. Auſſi je prétens lui procurer un établiſſement ſolide; mais rien ne preſſe. Il ſera tems d'y penſer après que j'aurai retiré mon fils d'entre ſes

tation, & veut se faire un Amant du Précepteur de son fils. Comment la nommez-vous, dis-je au Biscayen ? Elle se fait, dit-il, appeller Madame la Marquise. Son Mari est un Capitaine qui sert en Lombardie. C'est tout ce que j'en sçais. Au reste, je puis vous assurer que c'est une belle Dame, & qui paroît avoir bien de l'esprit. N'êtes-vous pas curieux de la voir ? Vous m'en inspirez l'envie, lui répliquai-je ; & je suis d'avis d'aller demain me présenter à cette Marquise. Je vous y exhorte, s'écria-t'il ; & je suis persuadé que vous êtes le Précepteur qu'il lui faut.

Je ne manquai pas de me rendre le jour suivant chez la femme du Capitaine, où je me fis annoncer sous le titre de Bachelier de Salamanque. Une vieille Suivante, qui ressembloit un peu à Rodriguez, m'introduisit dans un cabinet où sa Maîtresse s'occupoit à lire. La Marquise suspendit se lecture en me

voyant, & me demanda ce que je lui voulois. Madame, lui dis-je, j'ai appris que vous cherchiez un Précepteur pour Monsieur votre Fils, & je prens la liberté de m'offrir à remplir ce poste, si mes services vous sont agréables. La Dame, à ces paroles, attacha ses yeux sur moi. Je ne fus pas moins attentivement consideré de la Soubrette, & je m'apperçûs que ma personne avoit en elles deux Juges favorables. Je leur parus un tout autre homme que Carambola.

Monsieur le Bachelier, me dit la Dame, quel âge avez-vous ? Comme je me ressouvins qu'elle avoit trouvé le petit Licencié trop vieux à trente-trois ans, je répondis effrontément que je n'en avois pas encore vingt-deux, quoique j'en eusse déja vingt-six. Tant mieux, reprit la Marquise, je veux un Précepteur qui soit jeune ; j'ai cette fantaisie-là. Mais, ne mentez point,

poursuivit-elle. Etes-vous un Garçon bien rangé? Car je vous déclare que je ne m'accommoderois point du tout d'un libertin qui sortiroit de chez moi tous les jours pour aller se divertir en Ville: Je veux un homme sédentaire, & qui éleve mon Fils sous mes yeux.

Je suis donc votre fait, Madame, m'écriai-je. Quoique je sois à l'âge où les passions sont en fougue, ma raison, aidée des bonnes études que j'ai faites, les tient en bride; de façon que je crains peu leurs saillies. Outre cela, je ne connois personne à Tolede, & sur-tout aucune femme. Ainsi, bornant mes plaisirs à l'éducation de Monsieur votre Fils, je ne m'attacherai qu'à cultiver cette jeune plante, si vous me faites l'honneur de m'en confier le soin.

Je serai bien contente de vous, reprit la Femme du Capitaine, si vous tenez une conduite si sage. Je

vous choisis donc pour instruire & gouverner mon Fils. A l'égard de vos appointemens, ajoûta-t-elle, n'en soyez point en peine. Je les réglerai sur votre zéle & sur vos services. Elle accompagna ces paroles d'un air si modeste & si réservé, que malgré ma vanité je ne me laissai point prévenir contre sa vertu, ni ne me flattai pas de l'espérance de m'attirer son attention.

Pour raconter les choses en fidéle Historien, je fus frappé des appas de la Marquise, qui n'avoit pas encore trente-cinq ans. Sa beauté me parut ravissante. Je sentis, sans sçavoir pourquoi, une secrete joye de me voir arrêté dans cette maison, d'où je sortis avec empressement pour y faire aporter mes hardes. Je rencontrai dans la ruë le petit Licencié, qui m'y attendoit par curiosité. Hé bien, mon ami, me dit-il, comment avez-vous été reçû de la Marquise? On ne peut pas mieux,

lui répondis-je, & je vous apprens que je suis Précepteur de son fils.

A ces mots, Carambola fit un éclat de rire. Je me doutois bien, s'écria-t-il, que votre jeunesse & votre figure ne pouvoient manquer de faire leur effet. Que vous aurez d'agrément chez cette Dame ! Oh doucement, s'il vous plaît, Monsieur le Licencié, interrompis-je en pénétrant sa pensée ! Jugez d'elle plus charitablement. Pour moi je la crois vertueuse ; elle ne montre du moins que de beaux dehors. Pourquoi taxer d'hipocrisie son air sage ? S'il ne faut pas se fier aux belles apparences, il ne faut pas non plus les condamner. Vous avez raison, reprit-il, je puis me tromper ; mais je gagerois bien que je ne me trompe pas.

Je retournai quelques heures après à l'Hôtel de la Marquise avec mes hardes ; & là je pris possession d'un appartement préparé pour mon

Ecolier & pour moi. Je demandai à voir l'Enfant qui me fut amené par la vieille Femme de chambre que j'avois déja vûë, & qui lui servoit de Gouvernante. Je le trouvai fort joli. Il étoit encore à la liziere, & ne faisoit que bégayer. Quel Disciple pour un Bachelier de Salamanque ! A ma place un Pédagogue orgueilleux auroit refusé de s'abaisser jusqu'à montrer les lettres de l'Alphabet ; mais je regardai cela dans un autre point de vûë ; & comme Aristote se fit honneur d'être le premier Maître d'Alexandre, je fis gloire d'être celui d'un Marquis.

Je m'entretins avec la vieille Gouvernante qui se nommoit Sephora : Seigneur Bachelier, me dit-elle, je suis bien-aise que votre personne ait plû à Madame. Il ne falloit pas moins qu'un homme fait comme vous pour lui agréer, tant elle a le goût délicat. Il est venu se présen-

ter ici vingt Précepteurs dont elle n'a pas voulu, quoiqu'il y en eût pourtant parmi eux d'assez agréables. Vous ne serez pas fâché, poursuivit-elle, d'être entré dans cette maison. Madame la Marquise est riche & généreuse. En un mot, votre fortune est assurée, pourvû que vous ayez pour ma Maîtresse une complaisance aveugle & des attentions infinies. C'est son foible; je veux bien vous le dire, profitez-en; & sur-tout accommodez-vous, si vous pouvez, au défaut qu'elle a d'aimer les Romans de Chevalerie à la fureur. Vous sentez-vous capable d'entrer dans ses sentimens? Sans doute, lui répondis-je; il ne me sera pas difficile de flatter son entêtement, puisque j'aime beaucoup moi-même ces sortes de livres. Cela étant, reprit la Soubrette, vous la charmerez. C'est sur quoi vous pouvez compter.

Véritablement, dès la premiere

conversation que j'eus avec la Marquise, je m'apperçûs que c'étoit une personne qui avoit la mémoire farcie de lambeaux romanesques. Elle ne me parla que de Roland l'amoureux, du Chevalier du Soleil, d'Amadis de Gaule, d'Amadis de Grece, & d'autres semblabes ouvrages dont elle faisoit ses délices, & qui composoient seuls sa Bibliotheque. Quoique je ne fusse pas de son sentiment sur ces productions extravagantes, je faignis d'en être, & je mis ces Romans au-dessus de tous les livres du monde. Peut-être aussi que j'en fus la duppe, & que la Dame n'affectoit de paroître folle de ces sortes d'écrits que pour parvenir à ses fins. Quoiqu'il en soit, si elle eut borné sa folie au plaisir de lire ces impertinences, j'aurois toujours été assez complaisant pour les loüer en dépit du bon sens, mais elle la poussa plus loin.

Monsieur le Bachelier, me dit

elle, un jour que j'entrai dans fort appartement dans le tems qu'elle lisoit D. Belianis de Grece, vous voyez une Femme enchantée d'un entretien qu'elle vient de lire. Que D. Belianis & Florisbelle sçavent bien filer le parfait amour! Qu'il y a de délicatesse dans leurs sentimens, & que leurs expressions sont touchantes! J'en suis encore toute émûë.

Je le crois bien, Madame, lui répondis-je; rien n'est plus propre à remuer les passions. Je suis comme vous; je me sens transporté de plaisir lorsque je lis certaines conversations dans certains livres de Chevalerie. Elles jettent mon ame dans un désordre, dans un ravissement.... Qu'entens-je, interrompit la Marquise d'un air agité! Est-il possible que je rencontre un homme aussi sensible que moi à la lecture des Romans, & que cet homme-là soit vous? J'en ai d'autant plus de joye, que je souhaite d'avoir un

Amant qui me rende des ſoins, & *me* ſerve en Chevalier errant. Je fais choix de vous, mon cher Bachelier. Métamorphoſons-nous tous deux, vous en Heros, & moi en Heroïne de Chevalerie. Prenez-moi pour votre Amante, & je vous aimerai comme mon Chevalier. Soupirons l'un pour l'autre. Brûlons tous deux d'une flâme auſſi vive que celle qui conſumoit le Prince de Grece & ſa Maîtreſſe.

Elle accompagna ce diſcours de démonſtrations ſi agaçantes, que le pauvre Don Cherubin, qui ne trouvoit déja la Dame que trop aimable, en devint éperdument amoureux. Au lieu de fuir cette Femme inſenſée, j'eus la foibleſſe de me prêter à toutes ſes folies. Adieu ma raiſon. Voilà Monſieur le Bachelier de Salamanque changé en Chevalier errant. Nous commençâmes la Marquiſe & moi, à nous parler en Heros Romaneſques. J'empruntai le

ſtile du Chevalier du Soleil, & elle celui de la Princeſſe Lindabrides. Nous avions tous les jours des entretiens ſur le haut ton ; mais il arrivoit quelquefois par malheur, que l'Heroïne devenoit un peu trop tendre, & le Heros trop paſſionné.

Tandis que je vivois chez la Marquiſe, comme Renaud dans le Palais d'Armide, j'appris une nouvelle qui détruiſit mon enchantement. On me dit que le Capitaine Torbellino, époux de ma Princeſſe, étoit ſur le point d'arriver de Lombardie, & l'on m'avertit en même tems que c'étoit un homme violent & jaloux. Peur éviter toute diſcuſſion, & n'aimant point les combats ſinguliers, quoique Chevalier errant, je pris la ſage réſolution de m'éloigner de Tolede, ce que je fis avec d'autant plus de raiſon, qu'il y avoit au logis un vieux Domeſtique tout dévoüé à ſon Maître, & qui, par les rapports qu'il pouvoit lui faire, m'auroit ex-

posé à devenir la victime du ressentiment du mari, après avoir été le martyr du temperamment de la femme.

CHAPITRE X.

Notre Bachelier devient Précepteur du Neveu d'un Jouaillier de Cuenca.

JE partis secretement de Tolede un matin avec un Muletier qui alloit à Cuenca, Ville des plus célebres d'Espagne. Peu de jours après que j'y fus arrivé, le Maître de l'Hôtellerie où j'étois logé, me dit qu'il connoissoit un vieux Prêtre qui se mêloit de placer des Précepteurs, pour certaine somme qu'il exigeoit de leur reconnoissance; & cette somme, selon la place, étoit plus ou moins considérable.

Je m'informai où demeuroit ce

Prêtre ; & l'étant allé trouver, je lui demandai s'il y avoit quelque poste de Précepteur vacant. Il me répondit qu'il y en avoit plusieurs, & comme je lui dis que j'étois un Bachelier de Salamanque, il s'écria : c'est faire votre éloge en un mot. Je n'ai pas besoin d'en sçavoir davantage. Je vais vous présenter moi-même au Seigneur Diego Cintillo, le plus riche & le plus fameux Joüaillier de Cuenca. Il cherche un homme habile & vertueux pour mettre sous sa conduite un Neveu dont il est Tuteur. Je crois que vous lui conviendrez parfaitement.

Le vieil Ecclésiastique me mena sur le champ chez Cintillo, auquel il répondit de moi sans me connoître, & qui me reçut dans sa maison sur le pied de cinquante pistoles d'appointemens, ce que je jugeai à propos d'accepter en attendant une meilleure place. Le Joüaillier étoit un homme qui faisoit le dévot. Il

avoit toujours un Rosaire à la main, passoit une partie de la journée à l'Eglise, & concilioit avec cela fort bien le métier d'usurier, qu'il exerçoit si secretement, que personne ne l'ignoroit dans la Ville.

Pour plaire à ce personnage, j'eus soin de me parer d'un extérieur pieux, ce qui s'accordoit à merveille avec son air hipocrite. Il fit appeller son Neveu, qui étoit un garçon de dix-sept à dix-huit ans; & me le présentant: Vous voyez, me dit-il, le Disciple que j'ai à vous donner. Il sçait déja lire & écrire. Il entend même un peu les Auteurs Latins. Enseignez-lui la Philosophie, & sur-tout attachez-vous à le porter à la vertu; car c'est le principal.

Mon nouvel Ecolier s'appelloit Chrysostome. Il avoit l'intelligence si épaisse, que mes premieres leçons furent en pure perte pour lui. Je ne pûs m'empêcher de dire à son On-

cesse la même chose ; de sorte que le pauvre enfant, étourdi de nos sermons, qu'il prenoit sottement au pied de la lettre, entra au bout de dix mois au Noviciat du grand Convent des Peres de Saint Dominique, où perséverant dans sa ferveur, il procura au Joüaillier son oncle, le plaisir de le voir Profès, & d'hériter de tout son bien. Alors le Seigneur Diego, n'ayant plus besoin de moi, me paya mes honoraires que j'avois si bien gagnés ; car j'avois presque tous les jours été voir Chrysostome pendant son Noviciat pour l'entretenir dans ses bons sentimens. Si bien que Cintillo & moi nous nous separâmes également satisfaits l'un de l'autre.

Peu de tems après je quittai le sejour de Cuenca, sur un avis qui me fut donné, & que je ne crois pas devoir passer sous silence. Un jour que je marchois en rêvant dans la ruë, je me sentis frapper doucement

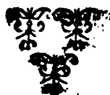
sur

ſur l'épaule. Je tournai auſſitôt la tête, & j'apperçûë un homme que je renconnus pour un des deux Braves qui m'avoient conduit de Madrid à Leganez. Je frémis à la vûë de cet oiſeau de mauvais augure, & je lui dis avec émotion: Comment donc, Seigneur Spadaſſin, ſerois-je encore aſſez malheureux pour vous avoir à mes trouſſes? eſt-ce que je n'ai pas gardé mon ban? Pardonnez-moi, me répondit-il en riant, vous êtes un homme de parole, & nous n'avons plus aucune affaire à démêler enſemble. Je vous déclare même que vous pouvez retourner à Madrid, ſi vous le ſouhaitez.

Je vous entens, lui repliquai-je, Doña Loüiſe eſt morte, apparemment? Non, repartit le Brave, elle eſt encore vivante, & vous pouvez renoüer avec elle, ſi le cœur vous en dit; nous ne vous en empêcherons pas. Je vais vous en apprendre la raiſon; c'eſt que notre troupe s'eſt

séparée à l'occasion d'un differend survenu entre deux de nos Messieurs, pour l'amour de la Gitanilla, de cette petite brune avec laquelle vous avez soupé un soir, & qui vous a paru si jolie. Ils se sont battus en duel pour sçavoir qui des deux la possederoit seul ; & ils ont eu le malheur de s'enfiler l'un l'autre. Cet événement a donné lieu à une séparation générale, & chacun de nous s'est retiré où il a voulu.

Cette nouvelle me causa une joye infinie, & je ne manquai pas de reprendre bientôt le chemin de Madrid ; ayant d'autant plus d'envie de revoir cette Ville, qu'il m'avoit été défendu, sous peine de la vie, d'y remettre le pied.



CHAPITRE XI.

D. Cherubin retourne à Madrid où il rencontre par hazard un homme qui lui dit des nouvelles de D. Louise.

JE ne fus pas sitôt à Madrid, que le hazard me fit rencontrer Martin Cinquillo, mon ancien Hôte, celui qui m'avoit placé chez Dona Loüise de Padilla. Nous nous reconnûmes sans peine l'un l'autre. Monsieur le Bachelier, me dit-il, d'un air étonné, est-il possible que je vous revoye sain & sauf après l'avanture qui vous est arrivée? J'ai crû, je vous l'avoüe, que les Spadassins qui vous enleverent vous avoient ôté la vie; & Dona Loüise actuellement vous compte parmi les morts. Que je vais lui causer de joye en lui apprenant que vous vivez encore! Venez de-

main chez moi, ajoûta-t'il, & je vous dirai comment elle aura reçû cette nouvelle.

Curieux de ſçavoir de quelle façon cette Dame ſeroit affectée de mon retour à Madrid, je ne manquai pas le jour ſuivant de me rendre chez Cinquillo, où je trouvai la Dame Rodriguez qui m'attendoit. D'abord que cette bonne vieille m'apperçût, elle vint au devant de moi, & m'embraſſant la larme à l'œil: ſoyez le bien revenu, s'écria-t'elle, Seigneur Don Cherubin. Helas ! ma Maîtreſſe & moi nous avions perdu l'eſpérance de vous revoir. Nous nous imaginions que tous les Padilla, irrités contre vous, avoient eu la cruauté de vous ſacrifier à leur reſſentiment. Que nous nous ſommes affligées dans cette erreur! Que vous avez couté de pleurs à Dona Loüiſe ! Jugez par-là de la joye qu'elle a ſentie quand elle a ſçû votre retour. Je viens vous la témoi-

gner de ſa part,& vous aſſurer qu'elle eſt dans la réſolution de contribuer à vous faire un ſort agréable.

Ce n'eſt pas, pourſuivit Rodriguez, qu'elle ſoit encore dans le goût de vous épouſer. Grace au Ciel, elle a ouvert les yeux ſur l'extravagance de ce mariage, & ſur le ridicule qu'il lui donneroit dans le monde. En un mot, elle n'y penſe plus; mais elle veut par amitié, vous mettre en état de faire fortune, en vous plaçant chez le Duc d'Uzede, ſon parent & favori du Roi. Elle ſe flatte d'avoir aſſez de crédit pour vous faire recevoir parmi les Secrétaires de ce Miniſtre. Vous concevez bien l'importance de ce poſte, & je ne doute pas que vous ne fuſſiez bien aiſe de le remplir, à moins que vous n'ayez deſſein de vous conſacrer au ſervice de l'Egliſe. Non, non, lui répondis-je, ce n'eſt pas là mon intention. Je me ſens aſſez de vertu pour être Se-

cretaires, mais je n'en ai point assez pour devenir un bon Prêtre.

Cela étant, reprit Rodriguez, quittez promptement l'habit que vous portez, & prenez-en un de Cavalier. C'est ce que je vous promets de faire sans balancer, lui repartis-je; aussi-bien je commence à me dégoûter du Préceptorat, qui me paroît un métier qu'un honnête homme ne doit faire que par nécessité. Je me fis donc habiller en Cavalier, & j'entrai bientôt dans un Bureau du Ministere; Dona Loüise, n'ayant eu besoin, pour m'y placer, que de dire un mot à sa niéce Dona Marie de Padilla, Duchesse d'Uzede.

Dès que je me vis instalé dans mon poste, je témoignai à la Dame Rodriguez que je serois bien-aise d'aller voir sa Maîtresse, pour la remercier; mais cette Suivante me dit: Dona Loüise vous en dispense. Après ce qui s'est passé entre vous, elle juge à propos de s'interdire votre vûë;

de peur de vous exposer encore à quelque désagréable traitement. Elle veut vous proteger sans vous revoir, ce que ses parens ne sçauroient trouver mauvais; tenez-lui compte de sa prudence. Je n'ai rien à répondre à cela, lui dis-je, ma chere Rodriguez; & puisqu'il faut que je renonce au plaisir de rendre de vive voix à Dona Loüise les graces que je lui dois, assurez-la du moins de ma part, que je suis pénétré de ses bontés. Dans le fond, je n'étois point fâché que ma Protectrice ne voulût pas me voir; car si je me fusse mis sur le pied d'aller chez elle, & de lui faire ma cour, j'eusse fort bien pû avoir affaire à de nouveaux Spadassins, qui m'auroient peut-être encore plus maltraité que les premiers.

Comme j'avois une assez belle main, ayant appris à écrire à Salamanque, on m'occupa dans mon Bureau à mettre au net toutes sortes d'expéditions. Je fis connoissance avec les

Commis, & même j'eus le bonheur de m'attirer l'amitié de Don Juan de Salzedo, premier Secretaire du Duc d'Uzede. Ce Don Juan ne manquoit pas d'eſprit ; mais il avoit le défaut d'aimer trop le Latin, & de citer à tout propos des paſſages d'Horace, d'Ovide, ou de Petrone. Toutes les fois qu'il me voyoit il me parloit en Latin, & je lui répondois dans la même langue pour m'accommoder à ſon foible. Je le charmai par-là, ce qui prouve bien que pour plaire aux hommes il n'y a qu'à ſe prêter à leurs inclinations. Don Cherubin, me dit-il un jour, je vous aime, & quand je trouverai l'occaſion de vous en donner des marques, je la ſaiſirai *lubenti animo.* Le hazard voulut qu'elle s'offrît bientôt ; mais il faut dire auparavant ce qui la fit naître.

Un ſoir qu'il y avoit bal chez la Ducheſſe d'Uzede, à ſon Hôtel de la grande place où ſe font les cour-

ſes

ſes & les combats de Taureaux, il me prit envie d'y aller. J'y vis un grand nombre de Seigneurs & les plus belles Dames de la Cour. On eut dit qu'on avoit choiſi les perſonnes les plus aimables de la Monarchie pour en former une ſi charmante aſſemblée.

Avant que le bal commençât, les femmes ſe diſputerent les regards des hommes. Mais ſitôt qu'on vit danſer Dona Iſabella de Sandoval, fille unique du Duc d'Uzede, il n'y eut plus d'œillades que pour elle ; chacun admira ſes graces, ſon air noble & majeſtueux, la douceur de ſes pliés ; la liaiſon de ſa tête avec ſon corps & ſes bras, & la fineſſe de ſon oreille. Auſſi d'abord qu'elle eut achevé de danſer, toute la Salle retentit du bruit des applaudiſſemens qu'elle reçût. Elle eſt inimitable, s'écrioit un Marquis ! Que ne paroît-il ſur nos Theâtres une pareille danſeuſe ! J'en voudrois

prendre soin à quelque prix que ce fût. Je la prierois de me ruiner, disoit un Comte. Je lui demanderois la préférence, disoit un Duc. En un mot, tous les Seigneurs furent enchantés de cette nouvelle Terpsicore, & je n'en fus pas moins frappé qu'eux.

On juge bien qu'une si riche & si noble heritiere ne manquoit pas d'Adorateurs. Parmi ceux qui aspiroient à l'honneur de l'épouser, aucun n'étoit plus en droit de se flatter de cette espérance que Don Juan Tellés Giron, Comte d'Urenna, fils unique du Duc d'Ossone, & le plus digne de posseder Isabelle. Ce jeune Seigneur exerçoit à la Cour la Charge de Gentilhomme de la Chambre du Roi pour son pere, qui étoit alors à Naples dont il avoit le Gouvernement.

Tandis que les Amans de la fille du Duc d'Uzede s'efforçoient par leurs soins de se supplanter les uns

les autres. Ce Ministre envoya chercher le Comte, & lui dit: Don Juan, vous sçavez l'étroite amitié qui nous lie le Duc votre Pere & moi, & l'interêt que je prens aux affaires de votre maison; j'ai jugé à propos de vous entretenir en particulier, pour vous representer que vous devez profiter du tems pendant que la fortune vous rit. Le Duc d'Ossone a plus d'envieux & d'ennemis que jamais. Ils travaillent sans relâche à le perdre, ils peuvent en venir à bout. Il faut, tandis que son crédit dure encore, songer à vous établir. Vous êtes en âge de vous marier, & de posseder même de grands emplois. Il y a un an, poursuivit-il, que votre Pere m'écrivit pour me prier de vous chercher une femme. Je lui répondis qu'elle étoit toute trouvée; mais comme il a cessé de m'en parler depuis ce tems-là, j'ignore s'il est toujours dans le même sentiment. Ne manquez pas, ajoûta-t-

il, de lui mander ce que je viens de vous dire, de l'assurer que s'il veut une Bru de ma main, je lui en destine une qui est assez riche, assez belle & assez noble pour mériter d'avoir un beau-pere tel que lui.

A ce discours, le Comte d'Urenna, jugeant bien qu'Isabelle étoit la Bru dont il s'agissoit, fit paroître sur son visage une joye que le Duc d'Uzede ne remarqua pas sans plaisir. Ce Ministre toutefois ne fit pas semblant de s'en appercevoir, & dit à Don Juan : Envoyez donc en diligence un Exprès à Naples, & la réponse que vous fera le Viceroi décidera de votre mariage. Le Comte pour marquer au Duc d'Uzede l'impatience qu'il avoit d'être son Gendre, prit aussi-tôt congé de son Excellence, en lui disant qu'il alloit écrire à son Pere ; & sur le champ il se rendit chez Don Juan de Salzedo, qu'il aimoit comme un ancien Serviteur de sa maison, & sans le

conseil duquel il ne faisoit rien. Il lui fit part de la conversation qu'il venoit d'avoir avec le Ministre, & lui dit ensuite : Je ne sçais qui je dois envoyer à Naples ? J'aurois besoin d'un homme d'esprit & de confiance, qui pût informer mon Pere de mille choses secretes que je n'oserois lui écrire.

Alors Salzedo, songeant à moi, & croyant me procurer une bonne aubaine, me proposa comme une personne fort propre à s'acquitter de cette commission, & dont il répondoit. Là-dessus le Comte s'étant déterminé à se servir de moi, voulut m'entretenir. J'eus avec lui une conférence particuliere, dans laquelle il me dit toutes les choses qu'il desiroit que son Pere apprît. Enfin, après avoir reçû de ce jeune Seigneur de très-amples instructions, & deux paquets, l'un pour le Duc, & l'autre pour la Duchesse d'Ossone, avec une bourse de deux cens pistoles, je me

ge charmante que vous vous fassiez de cette Dame, votre imagination ne peut vous tromper. Représentez-vous une personne de quinze ans, qui joint à une beauté parfaite un esprit vif & un jugement solide; cette idée ne renfermera qu'une partie des belles qualités d'Isabelle. Il est vrai qu'elle n'a pas l'humeur sérieuse & la gravité qu'ont ordinairement les Dames Espagnoles; mais ce défaut, qui n'en est un qu'en Espagne, trouvera grace auprès de votre Excellence. Vous avez raison, interrompit le Duc en souriant, tout Espagnol que je suis, je préfererai toujours un naturel enjoüé à un caractere grave.

Dans cet endroit de notre conversation, la Duchesse d'Ossone ayant sçû qu'il étoit arrivé un Courrier dépêché par Don Juan Tellés, entra dans le cabinet, fort impatiente d'apprendre des nouvelles de ce cher fils. Madame, lui dit son

Epoux, il se présente un parti très-avantageux pour le Comte d'Urenna. Le Duc d'Uzede veut bien le recevoir pour Gendre, préférablement à plusieurs Seigneurs qui recherchent Isabelle, sa fille unique. Je remis aussitôt à la Vicereine le paquet dont j'étois chargé pour elle, & qui ne contenoit que les mêmes choses qui étoient dans l'autre. Lorsqu'elle en eut fait la lecture, ils commencerent tous deux à délibérer, non s'ils consentiroient à ce mariage, mais sur ce qu'ils avoient à faire dans cette occasion. Ils résolurent de me renvoyer à Madrid dès le lendemain, pour témoigner au Duc & à la Duchesse d'Uzede l'empressement qu'ils avoient d'allier la maison de Giron à celle de Sandoval. Il fut aussi arrêté entre eux qu'ils écriroient au Duc de Lerme & à D. Isabella.

Ils passerent la journée à faire leurs dépêches ; & comme D. Juan

mandoit à son Pere que je pourrois l'instruire de plusieurs particularités dont il étoit bien-aise de l'informer, j'eus le soir avec son Excellence un entretien plus long que le premier. Faites-moi, me dit-il, un rapport fidele de tout ce que le Comte, mon fils, vous a chargé de m'apprendre? Vous m'allez parler apparement de la derniere lettre que j'ai écrite au Roi; vous m'allez dire qu'elle a revolté la plûpart des Grands. Justement, Monseigneur, lui répondis-je, c'est par-là que je vais commencer. En proposant de rendre les Charges venales en Espagne, vous avez soulevé contre vous le Conseil, lequel étant composé de Seigneurs interessés à rejetter cette proposition, n'a eu garde de l'accepter. Ce qu'il y a de plus fâcheux, ajoûtai-je, c'est que ces Seigneurs ne se contentent pas de s'opposer à la vénalité des Charges; ils éclatent en murmures, & par de secretes

pratiques, s'efforcent de vous faire passer pour ennemi de la Nation. Ils sont même secondés par des Seigneurs Napolitains qui, d'accord avec eux, écrivent continuellement à la Cour des lettres qui tendent à vous rendre suspect

Le Duc d'Ossone, en cet endroit, ne put s'empêcher de m'interrompre. Voilà, s'écria-t-il en soupirant, voilà ces Sujets si fideles & si zelés, qui protestent qu'ils sont tous prêts à prodiguer leur sang & leurs biens pour la gloire de leur Souverain ! Si le Roi faisoit acheter les Charges qu'il donne en pur don, quelle maison y perdroit plus que la mienne ? Je sacrifie au profit du Monarque mes Parens & mes Alliés ; je n'ai en vûë que ses interêts, & l'on m'en fait un crime ! Telle est la récompense des serviteurs trop affectionnés.

Continuez poursuivit-il, je suis très-content du choix que mon Fils

a fait de vous pour m'inſtruire de ce qui ſe paſſe à la Cour à mon préjudice ; vous vous acquittez de cet emploi d'une maniere qui m'eſt agréable. Continuez donc. Quelle injuſtice me fait-on encore ? La plus effroyable, repris-je, & la plus ſenſible qu'on puiſſe faire à un fidéle Sujet de Philippe. Vous avez, dit-on, formé l'ambitieux projet de vous faire Roi de Naples.

Le Duc à cette accuſation ferma les yeux, hauſſa les épaules, & me demanda qui pouvoit être aſſez ſon ennemi pour lui vouloir imputer un ſi coupable deſſein. C'eſt le Comte de Benevent, lui répondis-je, & quelques autres Seigneurs, qui répandent ce bruit, que vos armemens ou pour parler plus juſte, vos belles actions & vos grands ſervices ſemblent juſtifier. Il y a dans votre adminiſtration, dont ils ſont jaloux, de quoi, diſent-ils, faire votre procès. J'ai tort, interrompit en-

core son Excellence, j'ai tort, je connois ma faute présentement. Je devois suivre l'exemple des Vicerois de Sicile & de Naples mes Prédecesseurs. Je devois laisser ravager par les Turcs ces deux Royaumes, m'enrichir aux dépens du Roi & de ses Sujets, & après cela retourner à la Cour pour y recueillir des loüanges sur mon sage gouvernement. O malheureuse Monarchie! ajoûta-t-il en levant les yeux au Ciel, faut-il donc que ceux qui te servent avec le plus d'ardeur, & qui ne cherchent qu'à augmenter ta gloire, passent pour tes ennemis?

Après cette apostrophe pleine d'amertume, le Duc me fit de nouvelles questions: Apprenez-moi, me dit-il, qui sont les Seigneurs qui ont actuellement le plus de part à la confiance du Prince d'Espagne. Je lui en nommai plusieurs, & je n'oubliai pas Don Gaspard du Guzman Comte d'Olivarès, C'est ce

dernier, lui dis-je, qui paroît le plus cheri. Il est vrai que si l'on en croit la chroniqne de Madrid, il se sert d'un moyen sûr pour gagner l'amitié du jeune Philippe. Quel est donc ce moyen, repliqua le Duc ? C'est celui qui fait réüssir toutes les entreprises, lui repartis-je ; c'est l'argent. On prétend que le Comte d'Olivarès qui a de grands biens en employe une bonne partie à procurer des plaisirs à ce Prince ; que l'avarice du Roi réduit à désirer beaucoup de choses inutilement.

Les Chroniqueurs continuai-je, disent peut-être la verité ; dumoins sçais-je que le Prince d'Espagne, lorsqu'il fait des parties de chasse, trouve souvent de superbes collations préparées par les soins & aux frais de Don Gaspard. A ces paroles le Vice-roi me dit en branlant la tête: D'Olivarès a bien la mine de supplanter le Duc de Lerme & son fils.

Je souhaite que ma prédiction soit fausse; mais si par malheur il arrive qu'elle s'accomplisse, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes. Pourquoi souffrent-ils auprès de l'héritier de la Couronne un Courtisan fin & délié, qui s'empare à leurs yeux du timon de la Monarchie?

Quand le Duc d'Ossone n'eut plus rien à me demander, ni moi rien à lui dire, il me livra ses dépêches en me disant: Allez vous reposer, & demain retournez en Espagne; mais avant votre départ, voyez mon Trésorier, je lui ai donné des ordres qui vous regardent. Je commençai par-là le jour suivant. Je vis le Trésorier qui me mit entre les mains de la part de Son Excellence une Lettre de change de trois mille écus, tirée sur un fameux Banquier de Madrid & payable à vûë. Outre ce présent, j'en reçûs un autre que m'envoya la Vice-reine par un de ses Ecuyers.

C'étoit une chaîne d'or admirablement bien travaillée, & qui valoit tout au moins deux cens pistoles. Je partis de Naples avec toutes ces richesses, & repris le chemin de Madrid, où j'eus le bonheur d'arriver sans avoir fait aucune mauvaise rencontre.

CHAPITRE XIII.

Don Juan Tellés épouse la fille du Duc d'Uzede. Suite de ce mariage. Du nouveau parti que prit Don Cherubin.

J'Allai d'abord rendre compte de ma commission à Don Juan Tellés, qui m'embrassa de joye lorsqu'il eut fait la lecture de la lettre de son pere. Ce jeune Seigneur pour me faire connoître jusqu'à quel point il étoit satisfait de moi, ou pour mieux dire

dire des nouvelles que je lui apportois, me gratifia d'une bourſe dans laquelle il y avoit deux cens Doublons.

Il alla promptement communiquer au Duc d'Uzede les dépêches du Viceroi ; & deux jours après, ſon mariage avec Dona Iſabelle de Sandoval fut déclaré. On en fit les apprêts avec toute la magnificence convenable à la qualité des Epoux ; & le Duc d'Uzede eut autant d'empreſſement à le faire conſommer, que le Duc d'Oſſonne avoit d'impatience qu'il le fût. Les parens & les amis des maiſons de Giron & de Sandoval le célebrerent avec de grandes démonſtrations de joye, & véritablement l'hymen ne pouvoit unir deux perſonnes mieux aſſorties.

A peine les réjoüiſſances étoient-elles achevées, que le Viceroi manda au Duc d'Uzede que pour parvenir au comble de ſes vœux, il n'en avoit plus qu'un à remplir, qui étoit d'avoir ſa Belle-fille auprès de

lui : qu'il le prioit de la lui envoyer pour lui faire voir l'Italie, & particulierement la Ville de Naples : & qu'enfin pour rendre ce voyage plus agréable à la jeune Epouſe, il ſouhaitoit auſſi que ſon Epoux l'accompagnât ſous le bon plaiſir du Roi. Le fils du Cardinal de Lerme entra dans les ſentimens du Duc d'Oſſone, & ſe prêtant à ſes déſirs il obtint de Sa Majeſté la permiſſion d'envoyer ſa fille à Naple avec le Comte d'Urenna. Les préparatifs du départ de ces Epoux furent bientôt faits, le Viceroi ayant expreſſement défendu à ſon fils d'avoir une nombreuſe & faſtueuſe ſuite. Ils partirent donc pour ſe rendre à Barcelone, où deux Galeres envoyées par le Duc d'Oſſone les attendoient pour les tranſporter à Genes ; & là Don Octavio d'Arragon devoit les venir prendre avec huit Galeres pour les conduire à Naples.

Il eſt rare qu'un gueux qui s'en

richit ne se laisse point étourdir de la possession de ses richesses. Je ne fus pas à l'épreuve de ces étourdissemens. Lorsque je vins à compter mes especes, & que je vis que j'avois devant moi près de deux mille pistoles, je me dégoûtai de mon poste de Commis. Il me sembla qu'un garçon qui possedoit tant de bien, devoit mener une vie libre, indépendante, & sur-tout oisive, telle qu'est ordinairement celle des honnêtes gens en Espagne : Puisque je puis vivre, disois-je, en Cavalier noble & faire le galant dans le monde, je serois un grand fou de demeurer dans les Bureaux du Ministere, où il faut travailler toute la journée. Il est bien plus gracieux de n'avoir rien à faire qu'à se promener & qu'à se réjoüir avec ses amis.

C'est ainsi que cédant au penchant qui m'entraînoit, je me laissai tout-à-coup aller au libertinage

ſans que ma Philoſophie pût m'en défendre. Au contraire, je ne voulus écouter aucune remontrance de ſa part; & quand je dis adieu au Secretaire Salzedo, tous les diſcours qu'il me tint pour m'arrêter dans ſon Bureau, quoique remplis de raiſon & de latin, furent inutiles. Je loüai un bel appartement dans un Hôtel garni & je me fis faire deux riches habits ſous leſquels alternativement j'allois me faire voir à la Cour & au Pardo.

CHAPITRE XIV.

Il rencontre le petit Licencié Carambola. De l'entretien qu'il eut avec lui.

UN jour que j'étois à la promenade où je prenois plaiſir à l'orgner les Dames qui paſſoient auprès

de moi, j'apperçûs le petit Licencié Biſcayen que j'avois laiſſé à Tolede. Il ne me reconnut pas d'abord ſous mon nouvel habillement; mais je l'appellai, il vint à moi, & nous nous embraſſâmes. Je ſuis ravi, lui dis-je, mon ami, que la fortune nous raſſemble ici tous deux. Au lieu de me répondre, Carambola ouvrit de grands yeux, & ſe mit à me conſiderer depuis les pieds juſqu'à la tête. Enſuite riant de toute ſa force: Quelle métamorphoſe, s'écria-t'il! Vous en Cavalier! Qui vous a fait quitter la Soutane pour l'épée? Je m'en doute bien: c'eſt cette belle Marquiſe chez qui vous avez été Précepteur à Tolede; c'eſt elle apparemment qui dérobe à l'Egliſe le Bachelier Don Cherubin? Je lui répondis que non. Vous vous êtes donc, reprit-il, faufilé à Madrid avec quelque riche Dame qui fait avec vous bourſe commune?

Avoüez-moi la verité, vous avez ici quelque bonne fortune.

Si vous voulez, dis-je au Biscayen, m'écouter un moment, je satisferai votre curiosité. Il me laissa parler. Alors je lui racontai ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation. Après cela je le priai de m'apprendre à son tour ce qu'il faisoit actuellement à Madrid. Toujours le métier de Précepteur, me répondit-il; je n'en puis faire un autre. Je suis condamné au Préceptorat, ou pour mieux dire, aux Galeres pour toute ma vie.

Pendant que vous étiez, continua-t'il, chez la Marquise de Torbellino, & que vous y passiez le tems plus agréablement que moi, qui me voyois sur le pavé sans argent ou du moins fort près d'en manquer, j'abandonnai Tolede, comme une Ville qui me devenoit de jour en jour plus désagréable. Je vins à Madrid où je trouvai moyen

d'entrer chez un riche Bourgeois qui étoit veuf, & qui avoit un fils de douze ans. Ce Bourgeois ne mangeois presque jamais chez lui. Il alloit dîner & souper en Ville tous les jours, ce qui ne rendoit pas au logis notre ordinaire meilleure. Une femme de quarante cinq à cinquante ans, qui gouvernoit sa maison, nous apprêtoit à manger.

La mauvaise Cuisiniere! Tantôt elle mettoit trop de sel dans ses ragoûts, & tantôt trop de poivre, de giroffe ou de saffran. J'avois beau m'en plaindre, la maudite créature avoit la malice de ne vouloir pas se corriger. Je crois même qu'elle le faisoit exprès pour me dégoûter de cette maison & m'obliger d'en sortir, m'ayant pris en aversion, je ne sçais pas pourquoi, si ce n'est à cause que j'avois avec elle un air de caton.

De mon côté, pour me venger de cette vieille Sorciere, je m'obs-

tinai malgré ſes ragoûts épicés à demeurer chez ce Bourgeois, où je ſerois encore ſans une avanture qui n'eſt peut-être jamais arrivée à aucun Précepteur. Un jour que j'avois reçû vingt Piſtoles à compte de mes appointemens, j'entrai dans un tripot où j'avois la rage d'aller joüer dès que je me ſentois un Ecu. La fortune qui m'eſt plus ſouvent contraire que favorable au jeu, me rit cette fois là. Je gagnai dix Doublons, qui ne furent pas ſi-tôt dans ma poche, qu'il me prit envie de donner à ſouper à deux Dames avec qui j'avois fait connoiſſance, & qui demeuroient à la Porte du Soleil. Je me rendis chez elle dans cette loüable intention, après avoir ordonné chez un Traiteur un repas bien conditionné.

Je fus reçû de ces Dames d'autant plus joyeuſement, que j'avois coutume de les regaler dans les viſites que je leur faiſois. Nous commençâmes

mençâmes à nous entretenir gayement ; & d'abord qu'on nous eut apporté le ſoupé que j'avois commandé, nous nous aſſimes à table. Je m'attendois à me bien rejoüir pour mon argent, quand j'entendis ouvrir la porte de la chambre où nous étions, & que dans un homme qui entra tout-à-coup, je reconnus le Bourgeois dont j'élevois le fils, le Pere de mon écolier. Il me remit auſſi dans le moment ; & ſa ſurpriſe égalant la mienne, nous demeurâmes tous deux interdits & muets, nous regardant l'un l'autre comme ſi nous euſſions douté du rapport de nos yeux. Mais le déſordre où étoient nos eſprits ne dura pas long-tems ; nous nous raſſurâmes bientôt ; & perdant la honte de nous rencontrer là, nous nous mîmes à faire de ſi grands éclats de rire, que les Dames nous prirent pour deux amis qui ſe trouvoient chez elles par hazard.

A ce que je vois, Messieurs, nous dit l'une de ces Nymphes, vous vous connoissez ? Nous devons bien nous connoître, lui répondit le Bourgeois, nous nous voyons tous les jours ; nous mangeons quelquefois ensemble, & nous couchons sous le même toict. Il ne nous manquoit que d'avoir des amies communes, nous n'avons plus rien à désirer. L'air railleur dont il dit ces paroles, me mit en train de plaisanter aussi ; ce que je fis à tout événement, & bien résolu de rompre en visiere au Bourgeois, s'il s'avisoit de me chicanner sur notre rencontre chez ces Dames. Mais au lieu de me témoigner le moindre mécontentement là dessus, il s'assit à table avec nous, en disant d'un air aisé qu'il ne croyoit pas être de trop dans la compagnie. Véritablement il fut de si belle humeur, qu'il me parut fort agréable. Il me porta des brindes, & me fit

mille amitiés. Insensiblement j'oubliai que j'étois avec le Pere de mon Disciple, & nous fimes ensemble la débauche.

Lorsqu'il fut tems de nous retirer, nous primes congé des Dames, & retournâmes au logis. Quand nous y fumes arrivés, le Bourgeois me dit : Monsieur le Licencié, je ne vous sçais point mauvais gré d'aller chez ces femmes que nous venons de voir; mais gardez-vous bien, je vous prie, d'y mener mon Fils avec vous.

Carambola ne put s'empêcher de rire en achevant ces derniers mots, & ses ris furent accompagnés des miens : Voilà, lui dis-je, un pere admirable, & une excellente maison pour un Précepteur ! Je l'ai pourtant quittée, reprit le Biscayen, pour l'honneur de mon caractere. J'ai crû qu'il ne convenoit point à un Licencié vicieux de demeurer dans un endroit où il étoit

connu. Je suis placé ailleurs. J'éleve le fils naturel d'un Conseiller du Conseil des Indes, & j'espere que son éducation me sera plus utile que celle d'un enfant légitime.

Je souhaite, dis je à Carambola, que vous ne vous flatiez point d'une vaine espérance ; mais vous me l'avez dit cent fois, il ne faut pas trop compter sur la reconnoissance des parens. Cela n'est que trop vrai, me repartit le petit Licencié ; cependant les personnes à qui j'ai affaire me paroissent si généreuses, que je ne puis m'empêcher de faire un grand fond sur elles.



CHAPITRE XV.

Don Cherubin fait connoiſſance avec un Cavalier nommé Don Manuël de Pedrilla. De quelle façon ils paſſoient le tems enſemble ; & de l'agréable ſurpriſe où ſe trouva un ſoir Don Cherubin en ſoupant avec des Dames.

NOtre converſation fut troublée par un Cavalier avec qui j'avois depuis peu fait connoiſſance, & qui me vint joindre à la promenade : Sans adieu, me dit auſſitôt le Biſcayen, nous nous reverrons. En même tems il ſe retira, me laiſſant avec mon nouvel ami, qui ſe nommoit Don Manuël de Pedrilla. C'étoit un Gentilhomme de la Ville d'Alcaraz ſur les confins de la Caſ-

tille nouvelle, un Cavalier à peu près de mon âge & d'une agréable figure. L'envie de voir la Cour l'avoit attiré à Madrid. Il logeoit dans mon Hôtel garni, nous mangions ensemble, & nous allions tous les jours aux Spectacles ou à la promenade. Enfin, nous nous attachâmes l'un à l'autre, & nous devînmes inséparables.

Un matin pendant que nous nous entretenions dans son appartement, il y entra un petit Laquais qui lui remit une Lettre. D. Manuël la lut, & dit ensuite au Porteur : Mon enfant, tu peux assurer ta Maîtresse que je n'y manquerai pas. Ensuite m'adressant la parole : Seigneur D. Cherubin, poursuivit-il, je dois souper ce soir chez deux Dames, où il m'est permis de mener un ami. Voulez-vous bien m'accompagner ? J'acceptai la proposition, en répondant avec un souris à Don Manuël, que je le remerciois de

la préference. Vous avez raiſon, repliqua-t'il en ſouriant à ſon tour, la partie que je vous propoſe merite bien un remerciment. Sçachez que vous ſouperez avec deux Dames des plus aimables & des plus amuſantes. Elles ont des manieres aiſées ; ce ſont deux façons de femmes de qualité qui demeurent & vivent enſemble à frais communs & à la Françoiſe. Leur maiſon eſt ouverte aux honnêtes gens, on y joüe & l'on y ſoupe. Et elles s'entretiennent ſans doute du profit du jeu, interrompis-je en riant ? C'eſt ce que je ne ſçais point, reprit-il. Peut-être ont-elles des Amans qui font ſecretement leur dépenſe, mais elles ne paroiſſent pas en avoir. On ne voit rien chez elles qui rende leur vertu ſuſpecte.

Je demandai comment ces Dames ſe nommoient. L'une s'appelle Iſmenie, répondit mon ami, & l'autre Baſiliſa. Elles ſe diſent veu-

ves de deux Gentilhommes Grenadins ; & à les entendre, elles ne ſont venuës à Madrid que par curioſité. A laquelle des deux, lui dis-je, votre cœur s'eſt-il rendu ? J'aime Iſmenie, repartit Don Manuël, & j'ai tout lieu de croire que je ne ſoupire pas pour une ingrate ; mais je n'en ſuis point aimé comme je voudrois l'être. Elle n'a pour moi que des demi bontés. Que j'ai d'impatience, m'écriai-je, de voir cette Iſmenie, auſſi bien que ſa Compagne. Vous verrez, me dit-il, deux perſonnes que vous me ſçaurez bon gré de vous avoir fait connoître.

Le ſoir étant venu, Don Manuël me mena chez ces Dames, qui logeoient dans une maiſon aſſez belle & fort bien meublée : Meſdames, leur dit-il en me préſentant à elles, je crois que vous trouverez bon que je vous amene le meilleur de mes amis, qui eſt un Gentilhomme de la Province de

Leon, & de plus un garçon de mérite. Les Dames lui répondirent que ma vûë confirmoit le bien qu'il pouvoit leur dire de moi ; & elles m'honorerent de l'accüeil le plus gracieux.

Je ne ferai point le portrait de ces Dames ; je dirai seulement que je fus frappé de leur beauté, & qu'après un quart d'heure de conversation, je me sentis également charmé de l'une & de l autre, quoiqu'elles fussent d'un caractere different. Ismenie étoit sérieuse, & Basilisa fort enjoüée. La premiere parloit avec autant de dignité que d'élégance, & ne donnoit rien au hazard ; & la seconde hazardoit volontiers, mais presque toujours heureusement. Comme Don Manuël s'apperçut que je prenoit un extrême plaisir à les entendre : Seigneur Don Cherubin, me dit-il, avoüez que vous ne me sçavez pas mauvais gré de vous avoir amené ici ?

bas des questions sur la famille ; & tandis que nous nous parlions ainsi, Don Manuël entretenoit Ismenie de la même façon. La nuit étoit fort avancée quand nous primes congé de ces Dames. Don Cherubin, me dit ma Sœur, venez demain dîner avec moi tête à tête. Je meurs d'impatience d'apprendre vos avantures, & vous ne devez pas en avoir moins de sçavoir les miennes.

Fin du premier Livre.




Pag. 133.



LE BACHELIER DE SALAMANQUE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Don Cherubin de la Ronda va dîner chez sa Sœur ; & tous deux ils se racontent mutuellement ce qui leur est arrivé depuis leur séparation.

A Mon retour dans mon Hôtel garni, j'eus beau vouloir me procurer quelques heures de sommeil, mes es-

prits étoient dans une si grande agitation, qu'il me fut impossible de m'endormir.

Je n'étois pas peu curieux d'entendre ma Sœur conter les évenemens de sa vie, quoique je ne doutasse nullement qu'elle ne m'en fit un recit tronqué. De son côté n'ayant pas moins d'envie de me revoir que j'en avois de l'entretenir, elle ne prit pas plus de repos que moi. Si bien que m'étant rendu chez elle quand je jugeai qu'il y étoit jour, je la trouvai qui m'attendoit toute habillée dans son appartement: Venez, mon Frere, me dit-elle, venez satisfaire ma curiosité; après cela je contenterai la vôtre. Hé bien, qu'avez-vous fait depuis que vous avez quitté l'Université de Salamanque? Ma chere Sœur, lui répondis-je, j'aurai bientôt rempli votre attente. En même tems je lui détaillai fidellement mes bonnes & mes mauvaises avan-

tures. Lorſque j'eus ceſſé de parler, Dona Franciſca me fit compliment ſur l'état préſent de ma fortune. Enſuite ſe diſpoſant à me raconter ſon hiſtoire, elle la commença dans ces termes :

Après la mort de Don Roberto de la Ronda mon pere, ou pour mieux dire du Corregidor de Salamanque, vous prîtes, comme vous ſçavez, votre parti, mon frere Don Ceſar & vous; & je demeurai avec ma mere à qui la médiocrité de nos biens ne permettoit pas de me donner une belle éducation, ce qui lui cauſa tant de chagrin, qu'elle en mourut. Heureuſement D. Melancia ma maraine, & Don Baltazar de Favanella ſon époux, n'en furent pas plûtôt informés, qu'ils vinrent me chercher à Molorido; & comme ils n'avoient point d'enfans, ils m'emmenerent à Salamanque dans le deſſein de m'élever chez eux, Je retrouvai dans ma maraine

& dans son mari de nouveaux parens, qui me donnant tous les jours de nouvelles marques de tendresse me permettoient peu de sentir le malheur d'être orpheline.

Quoique je n'eusse guere alors plus de dix ans, j'étois si avancée pour mon âge que je m'attirai l'attention de Don Fernand de Gamboa, jeune Gentilhomme de nos voisins. Il venoit souvent au logis avec son Pere qui vivoit dans une liaison si étroite avec Don Baltazar, qu'ils étoient presque toujours ensemble. A la faveur de cette union Don Fernand avoit la liberté de me voir & de me parler quand il lui plaisoit. Comme il n'avoit que deux ou trois années plus que moi, on ne croyoit pas devoir encore épier nos petits entretiens, cependant nous méritions déja d'être observés; & peut-être s'en feroit-on bientôt apperçû, si tout-à-coup on n'eût pas fait disparoître à mes yeux

Don Fernand. Mais son Pere l'emmena brusquement à la Cour avec lui pour le mettre dans la Garde Espagnole, où il venoit d'obtenir une Enseigne par le crédit de ses amis. Je fus deux ou trois jours fort affligée de la perte de mon Amant; mais enfin je m'en consolai comme une grande fille.

Peu de tems après le départ du jeune Gamboa, je fis naître une nouvelle passion. Don Baltazar, quoiqu'âgé de cinquante & quelques années, prit dans mes yeux un amour auquel je répondis d'abord sans m'en appercevoir, recevant les carresses qu'il me faisoit comme des marques innocentes de l'amitié d'un Parrain; car je l'appellois ainsi. Ce vieux pécheur m'auroit infailliblement séduite, si par bonheur ma Marraine n'eût pénétré & fait avorter son dessein, en m'envoyant promptement à Cartagéne, dans un Couvent dont l'Ab-



besse étoit sa parente. Après avoir évité deux écueils dangereux, j'entrai dans ce Monastere comme dans un port, où vrai-semblablement je devois être à couvert des traits de l'Amour. Mais ce Dieu attaché à sa proye, avoit résolu de me poursuivre par tout; & je ne crois pas qu'il y ait d'asile qui lui soit inaccessible.

Madame l'Abbesse, à qui Dona Melancia m'avoit fortement recommandée, me prit en affection. Elle me mit au nombre des Pensionnaires & des jeunes Religieuses qui composoient sa Cour, & parmi lesquelles il y avoit des personnes d'une beauté parfaite. Toutes ces filles à l'envi s'empressoient à la divertir par leurs talens. Celles qui avoient de la voix, formoient des concerts avec celles qui sçavoient joüer de quelque instrument; & celles qui dansoient avec grace concouroient aussi au plaisir de

l'Abbesse, laquelle environnée de ces gentilles Pucelles ressembloit à Diane au milieu de ses Nymphes. Je voyois d'un œil d'envie les efforts que ces filles faisoient pour lui plaire, & j'aurois voulu réünir en moi tous leurs divers talens pour lui devenir plus agréable. Quoique j'eusse des principes de danse, & que je ne manquasse pas de voix, je n'étois qu'une ignorante, ou du moins je n'étois pas encore assez habile pour contribuer au divertissement de notre Abbesse, qui voyant ma bonne volonté, me fit apprendre à danser & à chanter par deux excellens Maîtres.

Ils eurent peu de peine à me perfectionner dans ces deux arts, tant j'y avois de disposition. En moins d'une année, ils me rendirent la meilleure chanteuse & la plus forte danseuse du Couvent. J'appris aussi à pincer un Luth avec délicatesse; de sorte que je devins peu à peu

un sujet admirable & universel.
Toutes les Dames de Cartagene
qui venoient prendre part à nos fê-
tes, m'accabloient de complimens,
& n'oublioient pas d'en faire à
Madame l'Abbesse, sur l'avantage
qu'elle avoit de posseder une fille
d'un si rare mérite. L'Abbesse elle-
même se faisoit honneur de mes
talens, qu'elle regardoit en quelque
façon comme son ouvrage. Néan-
moins au lieu de s'applaudir de me
les avoir fait acquérir, elle devoit
plûtôt se le reprocher. Aussi eut-
elle bientôt sujet de s'en repentir.
Un de ses Neveux qu'elle aimoit
tendrement, & qui se nommoit
Don Gregorio de Clevillente, vint
à Cartagene exprès pour la voir &
pour passer quinze jours avec elle,
ce qu'il avoit coutume de faire une
fois tous les ans. Ce Cavalier étoit
jeune, beau & très-bienfait. Il
soupoit tous les soirs au parloir
avec sa Tante & ses Pensionnaires

favorites ; du nombre desquelles j'avois l'honneur d'être. Les plus spirituelles tenoient pendant le repas des discours réjoüissans pour divertir Don Gregorio ; & après le souper, toutes les personnes capables de former un concert s'assembloient, & la fête finissoit toujours par des danses.

Je remarquai le premier jour que Clevillente, charmé de voir tant de belles filles ensemble, promenoit sur elles des regards incertains, sans pouvoir décider pour aucune. Quand l'une le touchoit par une voix moëlleuse, l'autre le ravissoit par une danse remplie de graces. Il étoit aussi embarrassé qu'un Sultan qui veut jetter le mouchoir. Il se détermina pourtant, & devint amoureux de ma figure, au préjudice de plusieurs personnes qui valoient mieux que moi. Il me le fit assez connoître par les œillades qu'il me lança le second jour, ou

plûtôt il n'eut des yeux que pour votre sœur.

Je ne fis pas semblant d'y prendre garde, & je ne répondis point à ses mines ; mais le diable n'y perdit rien. Dès le moment qu'il me parut que je m'étois fait un amant de Don Grégorio, je me sentis naître de l'inclination pour ce Cavalier que j'avois auparavant impunément regardé. Quelle joye pour lui s'il eut pû lire sur mon visage ce qui se passoit dans mon cœur ! Mais j'y renfermai si bien mon amour naissant, qu'il n'en eut pas le moindre soupçon. Au contraire, s'imaginant que je n'avois fait aucune attention à ses regards, il entreprit de me déclarer ses sentimens en termes formels ; & voici de quelle maniere il réüssit dans son entreprise.

Il fit confidence de sa passion à un jeune Valet de chambre qu'il avoit, & qui étoit un garçon fort

adroit : Brabonel, lui dit-il ensuite, pourrois-tu bien faire tenir secretement un Billet à Dona Francisca ? Pourquoi non, lui répondit Brabonel ? j'ai fait des choses beaucoup plus difficiles. J'ai lié connoissance avec une Tourriere de ce Couvent, & je puis vous assurer que je l'engagerai facilement à vous rendre ce petit service. Donnez-moi seulement votre Lettre, & je me charge du reste.

Brabonel ne se vantoit pas sans raison d'être des amis de la Tourriere, puisqu'effectivement dès le même jour elle me dit en me coulant secretement dans la main un Billet de Clevillente : Tenez, belle Francisca, lisez ce papier, vous y verrez quelque chose qui vous fera plaisir. Je lui demandai ce que c'étoit ; mais au lieu de me répondre, elle s'éloigna de moi avec une précipitation qui me fit soupçonner cette bonne Tourriere d'être un peu trop obligeante.

Je trouvai en effet dans la Lettre de Don Gregorio une déclaration d'amour des plus vives ; & ce Cavalier m'y pressoit par des instances énergiques de lui permettre de me parler en particulier. J'aurois dû, je l'avouë, porter d'abord ce billet à Madame l'Abbesse ; mais c'est ce que je ne fis point, & ce que je ne fus pas même tentée de faire. Une fille de treize ans n'a pas tant de prudence. Plus flatée de la conquête d'un Amant qui ne me déplaisoit pas, qu'irritée de son audace, je pris le parti de dissimuler, & de voir s'il persisteroit à m'aimer ou plutôt à vouloir me séduire ; car il n'avoit pas une autre intention. Il fit donc encore agir la Tourriere, qui ne se contenta pas de me remettre de sa part d'autres Billets, elle eut l'adresse de m'engager à lui faire réponse, & de nous ménager même une entrevûë, dans laquelle Don Gregorio me fit

entendre

entendre qu'il avoit résolu de m'épouser ; mais que pour y parvenir, il falloit qu'il m'enlevât, attendu que sa Tante ne consentiroit point, disoit-il, à notre mariage.

Il eut peu de peine à me persuader ; & m'imaginant que je suivois un Epoux, je me laissai docilement conduire sous un habit d'homme au Château de Clevillente, où pendant deux mois mon Ravisseur eut pour moi de grandes attentions. Il en eut moins dans la suite, & son amour enfin se refroidit. Je le fis ressouvenir qu'il m'avoit promis de m'épouser, & je le pressai de me tenir parole, il me paya de défaites. Cela me déplût ; & piquée de sa mauvaise foi, je commencai à le mépriser. Du mépris je passai à la haine ; & lorsque j'en fus là, j'eus bientôt pris la résolution de quitter le parjure : ce que j'executai courageusement. Un jour qu'il étoit allé à la chasse du côté d'Alicante,

je m'échappai ſous mon habit d'homme, & marchai vers Origuela, où j'arrivai ſur la fin de la journée. J'entrai chez une bonne veuve qui tenoit hôtellerie, & qui jugeant à mon air que je devois être un enfant de famille qui couroit le païs: Mon petit Gentilhomme, me dit-elle, que venez-vous faire à Origuela ? Je viens, lui répondis-je, y chercher condition. Je ſervois à Murcie en qualité de Page, une Dame dont je n'étois pas content; je l'ai quittée, & j'ai deſſein d'aller de Ville en Ville juſqu'à ce que j'aye trouvé une nouvelle Maîtreſſe, ou quelque Seigneur qui veüille me prendre à ſon ſervice.

Un garçon fait comme vous, me dit la fille de l'Hôteſſe en ſe mêlant à notre entretien, ne ſera pas long-tems dans cette Ville ſans être bien placé. Je répondis par une réverence à ce gracieux compliment, & je m'apperçûs que la per-

sonne qui venoit de le faire, me considéroit avec une extrême attention. Je remarquai de plus, que c'étoit une fille de vingt-cinq à trente ans, assez jolie & très-bien faite : observation qu'un Cavalier à ma place eût fait peut-être avec plus de plaisir que moi.

Me sentant fort fatiguée d'avoir marché toute la journée, je demandai une chambre pour m'y aller reposer. Juanilla, dit alors l'Hôtesse à sa fille, menez ce petit Poulet au cabinet qui donne sur le jardin, & où il y a un bon lit. Juanilla m'y conduisit aussi-tôt ; & lorsque nous y fumes toutes deux arrivées, elle me dit : Seigneur Page, vous serez ici comme un Prince. Quand il vient loger dans cette Hôtellerie quelque homme d'importance, c'est dans cette chambre que nous le faisons coucher.

Pour mieux contrefaire un Cavalier qui se trouve en pareil cas, je

crus devoir faire le galant & prodiguer les douceurs : ce que je fis pourtant avec beaucoup de prudence, de peur d'allumer un feu que je ne pouvois éteindre. Mais avec quelque circonſpection que j'affectaſſe de lui parler, tous les mots flatteurs qui m'échappoient étoient autant de fléches qui lui perçoient le cœur. Lorſqu'elle voulut ſe retirer je l'embraſſai, & cet embraſſement acheva de lui faire perdre la raiſon. Néanmoins elle ſortit bruſquement de la chambre, comme une fille qu'agitent des mouvemens trop tendres, & qui craint de ſuccomber à ſa foibleſſe.

Je fus ravie de ſa retraite ; & m'étant couchée un moment après, le ſommeil s'empara de mes ſens. Je me reveillai au milieu de la nuit ; & entendant marcher quelqu'un dans la chambre, je demandai qui c'étoit. Auſſitôt une voix me répondit d'un ton bas & plein de douceur :

Beau Page, qui goûtez le repos que vous ôtez aux autres, réveillez-vous pour apprendre votre victoire. Vous avez enflammé Juanilla, qui mourra de douleur & de desespoir si vous dédaignez son cœur & sa main.

Je feignis, pour l'amuser, d'être sensible à son amour, croyant que j'en serois quitte pour des discours passionnés; mais elle s'approcha de mon lit, & m'agaça de maniere qu'il me fut impossible de la tromper plus long-tems: Ma chere Juanilla, lui dis-je, que ne puis-je sceller votre passion du sceau de l'Hymenée! Vous êtes la personne du monde pour qui j'aurois le plus de goût, si le Ciel m'eût fait homme au lieu de me faire naître fille comme vous.

Si les ténebres de la nuit ne m'eussent pas caché son visage, je suis sûre que je l'aurois vû changer de couleur à ces paroles; & quand elle ne put plus douter de ma sincerité, je crois qu'elle fut un peu

fâchée d'être détrompée. Néanmoins prenant en fille d'esprit le parti de rire de son erreur, elle se soumit de bonne grace à la nécessité. Par ma foi, s'écria-t-elle, je suis plus heureuse que sage, & il faut avoüer que je l'ai échappé belle. Quand je songe à la foiblesse que je me sentois pour vous, je frémis d'un péril où je ne me suis point trouvée.

Lorsque je vis que Juanilla le prenoit sur ce ton, je suivis son exemple; & après nous être toutes deux répanduës en plaisanteries sur cette avanture, nous nous voüâmes l'une à l'autre une éternelle amitié. Pour m'engager à lui conter mes affaires, elle me fit confidence des siennes; & j'eus tout lieu de juger par son recit qu'elle n'avoit pas toujours rencontré des filles sous des habits de garçon. La franchise de Juanilla excita la mienne. Je lui fis un détail fidéle de mon enlevement, & lui appris pourquoi je m'é-

tois séparée de mon ravisseur. Elle me loüa d'avoir eu la force de m'éloigner de ce lâche & perfide suborneur. Ensuite, elle me conseilla de cesser de me travestir ; afin, ajouta-t'elle, en souriant, que d'autres filles n'y soient point attrapées.

Je n'ai pas, lui dis-je, une autre intention que celle de me mettre auprès de quelque Dame de qualité ; & je suis en état d'acheter des habits de fille, en me défaisant d'un gros brillant que je tiens de Don Gregorio. Gardez votre diamant, interrompit Juanilla, & me laissez suivre une idée qui me vient. Je suis connuë, & j'ose dire aimée d'une riche & vertueuse Dame qui fait son sejour à Origuela depuis la mort de son mari, qui étoit Gouverneur de Mayorque. Je ne veux que l'entretenir de vous un moment, & je ne doute pas qu'elle ne veüille vous avoir.

Je laissai agir Juanilla, qui me

dit dès le jour suivant : J'ai parlé à la Comtesse de Saint-Agni ; & sur le portrait que je lui ai fait de vous, cette Dame a témoigné qu'elle seroit bien-aise de vous avoir. Je lui ai, à la vérité, raconté votre infortune, pardonnez-moi cette indiscretion, je ne vous en ai que mieux servie. La Comtesse est la meilleur femme que j'aye jamais connuë ; une jeune fille qui a été séduite, lui paroît plus digne de pitié que de mépris. En un mot, elle compatit à votre malheur, & n'impute votre faute qu'au traître qui vous l'a fait commettre.

Vous êtes donc à Madame de Saint-Agni, continua la fille de l'Hôtesse. Allez la trouver tout-à-l'heure ; elle veut vous voir en Page, après quoi elle vous fera donner un autre habillement. Je remerciai Juanilla du service qu'elle m'avoit rendu ; & m'étant fait enseigner la demeure de la Comtesse, je m'y transportai sur le champ.

CHAPITRE II.

Dona Francisca va se présenter à la Comtesse de Saint-Agni. De la réception que cette Dame lui fit, & de l'entretien qu'elles eurent ensemble. Caractere de la Comtesse.

VOus vous imaginez bien, mon Frere, poursuivit ma Sœur, que je ne m'offris pas sans rougir à la vûë d'une Dame qui sçavoit mon histoire. Je fis plus, je me troublai ; & quoique naturellement assez hardie, je ne m'approchai de la Comtesse qu'en tremblant. Elle s'apperçut de mon désordre ; & pénétrant ce qui le causoit : Rassurez-vous, me dit-elle, après avoir fait sortir une femme qui étoit dans sa chambre, Juanilla m'a tout dit

& je vous plains. Si votre jeuneſſe, votre honte & votre repentir ne peuvent rendre votre faute excuſable, ils vous attirent du moins ma compaſſion.

A ces paroles, je me laiſſai tomber aux pieds de la Comteſſe, & je ne lui répondis que par un torrent de larmes que je ne pus retenir. Mes pleurs produiſirent un effet admirable. La Dame en fut attendrie; & me relevant avec bonté: Conſolez-vous, ma fille, me dit-elle; il eſt inutile de vous affliger préſentement. Prenez plûtôt une ferme réſolution d'être déſormais toujours en garde contre les hommes. Vous ne pouvez trop vous en défier. Vous êtes à peine au printems de vos jours. Vous êtes jolie. Vous devez craindre de nouveaux ſéducteurs.

La Dame de Saint-Agni me tint encore d'autres diſcours ſemblables pour me porter à la vertu. Enſuite voulant ſçavoir de moi-même qui

j'étois, & m'entendre parler, elle me queſtionna ſur mes parens. Comme je ne ſuis pas d'une naiſſance aſſez baſſe pour en rougir, je ne me dis point d'une famille au-deſſus de la mienne, & je fis des réponſes ſinceres à toutes ſes queſtions.

Elle parut aſſez contente de mon eſprit : Franciſca, me dit-elle, après une longue converſation, je ſuis ravie que la fortune vous ait adreſſée à moi. Je conçois de l'affection pour vous, & je veux vous tenir lieu de mere. Je rendis toutes les graces que je devois à une Dame ſi généreuſe ; & me hâtant de profiter de ſes bontés, j'entrai chez elle dès le lendemain, moins ſur le pied d'une Soubrette, que comme une fille que Madame aimoit, & dont elle vouloit prendre un ſoin particulier.

Je m'étudiai d'abord à connoître ma Maîtreſſe à fond. Que cette

étude me fit découvrir en elle de bonnes qualités ! Je la trouvai douce, affable, debonnaire, & d'une humeur égale : elle étoit ſpirituelle, prudente, vertueuſe, & même dévote ſans affecter de le paroître. Une Maîtreſſe d'un ſi rare caractere eſt trop aimable, pour n'être pas adorée des perſonnes qui la ſervent. Auſſi la Comteſſe étoit l'idole de ſes Domeſtiques. Pour moi, j'en étois ſi charmée, que je ne croyois pouvoir apporter aſſez d'attention à lui plaire. Je ne ſuis pas mal-à-droite ; & je ſçus ſi-bien lui faire ma cour, que je gagnai un peu de tems ſa confiance, ou du moins que je la partageai avec Damiana, vieille Femme de chambre, qui depuis vingt années étoit à ſon ſervice.

Vous obſerverez, s'il vous plaît, que Madame de Saint-Agni étoit alors ſur la fin de ſon neuviéme luſtre. Elle avoit paſſé pour une beauté dans ſa jeuneſſe ; elle étoit même

fort belle encore ; mais ses appas commençoient à ceder au pouvoir du tems. Je fus assez surprise un matin de l'entendre soupirer tristement à sa toilette, & de remarquer qu'elle avoit les yeux baignés de pleurs. Je pris respectueusement la liberté de lui demander si quelque secret ennui troubloit son repos. Elle ne me répondit que par un long soupir. Je la pressai de me dire ce qu'elle avoit ; & mes instances furent si fortes, qu'elle n'y put résister. Oüi, ma chere Francisca, dit-elle en me regardant d'un air triste, oüi, je suis la proye d'un chagrin d'autant plus vif, que je suis obligée de le renfermer au fond de mon ame.

N'en demeurez point là, Madame, lui repliquai-je, voyant qu'elle cessoit de parler, ouvrez-moi votre cœur. Ne me cachez pas le sujet de vos peines. Je les partage déja sans les connoître, & vous les soulage-

rez en me les apprenant. Je n'ose vous les réveler, repartit ma Maîtresse. Il y a du ridicule à les sentir, & je ne puis sans confusion vous en faire confidence. Vous me les découvrirez pourtant, ma chere Maîtresse, lui dis-je, en me jettant à ses genoux, je ne puis vivre sans les sçavoir. Devez-vous me les laisser ignorer, à moi qui vous suis entierement dévoüée? Ne me faites plus, de grace, un mistere de ce qui vous chagrine. S'il ne m'est pas possible de vous consoler, du moins que je m'afflige avec vous.

Je parus prendre tant d'interêt à la situation dans laquelle Madame se trouvoit, que je lui arrachai enfin son secret: Ma fille, me dit-elle, je ne sçaurois tenir plus long-tems contre votre zéle & votre amitié; il faut vous avoüer ma foiblesse. Apprenez la cause de mon affliction. Je suis sensible à la perte de mes

charmes. Je les vois tomber peu à peu en ruine, malgré les secours que je puis emprunter de l'art pour les conserver; cela m'attriste. Que dis-je! cela me plonge dans une mélancolie qui va si loin quelquefois, que je crains d'en perdre l'esprit. Ce discours vous étonne, poursuivit-elle, en remarquant que j'étois effectivement fort surprise de l'entendre parler ainsi; mais c'est un foible que j'ai, & dont ma raison ne sçauroit triompher.

Permettez-moi, lui dis-je, Madame, de vous représenter que vous ne voyez point ce que vous croyez voir. Pourquoi trop prompte à vous tourmenter, vous imaginez-vous n'être plus ce que vous êtes toujours? Regardez-vous avec des yeux plus favorables, ou plutôt rapportez-vous-en aux miens. Ils vous diront que le tems n'a point encore flétri vos appas, & que vous joüissez de toute votre beauté. A ces mots,

qui suspendirent pour un instant sa douleur, la Comtesse répondit en souriant : Que vous êtes flatteuse, Francisca, mon miroir est plus sincere que vous. Il m'annonce chaque jour quelque changement dans ma personne, & mes yeux ne peuvent démentir son témoignage.

Après que la Comtesse de Saint-Agni m'eut fait cette confidence singuliere, elle ne se contraignit plus devant moi ; & laissant éclater librement ses plaintes, elle me donnoit tous les matins la même scene à sa toilette. Je m'entretenois souvent de sa foiblesse avec Damiana, qui ne pouvoit s'empêcher d'en rire : Si Madame, disoit-elle, étoit une femme galante, je lui pardonnerois sa tristesse. Une vieille coquette s'est fait une si douce habitude d'avoir des Amans, qu'elle doit être au désespoir quand elle n'en a plus. Mais ma Maîtresse a toujours fui la galanterie. C'est l'interêt seul de

de ſa propre perſonne qui la rend ſi ſenſible aux outrages des années. Il faut bien s'aimer ſoi-même pour vieillir de ſi mauvaiſe grace!

Madame de Saint-Agni n'avoit que ce défaut, dont malheureuſement on ne pouvoit eſperer qu'elle ſe corrigeroit. Au contraire, ſe trouvant de jour en jour moins aimable à meſure qu'elle avançoit dans ſa carriere, au bout de trois ou quatre ans elle ſe parut ſi changée, qu'elle n'oſoit plus ſe regarder dans ſon miroir. Franciſca, me dit-elle un matin comme en ſe déſeſpérant, ma chere Franciſca, je ſuis décrépite. On ne peut plus m'enviſager ſans horreur; il n'y a plus moyen de me montrer dans le monde. Il faut me cacher au fond d'un Cloître; j'aime mieux m'y tenir renfermée le reſte de mes jours, que d'offrir aux yeux un objet effroyable.

Nous eûmes beau, Damiana & moi, faire tous nos efforts pour lui remet-

tre l'esprit, & pour l'obliger à considerer son visage avec plus d'indulgence, (comme en effet, quoique vieille, elle avoit des restes de beauté dont une Coquette à sa place auroit encore tiré parti,) il nous fut impossible de la détourner du dessein de se retirer dans un Couvent. Avant que d'exécuter sa résolution, elle me demanda si je la suivrois de bon cœur dans un Monastere. Si vous en doutiez, Madame, lui répondis-je, vous me feriez une grande injustice. Le Couvent, à la vérité, par lui-même ne me plaît gueres; mais il deviendra un séjour agréable pour moi lorsque j'y vivrai avec vous. La Dame fut si satisfaite de ma réponse, qu'elle m'embrassa en me disant que mon attachement pour elle faisoit toute sa consolation.

Ma Maîtresse alla donc s'ensevelir dans un Couvent, & nous nous enfermâmes avec elle, Damiana & moi. Nous y aurions pû vivre toutes deux

ſans ennui, ſi pendant ſix mois entiers il ne nous eut pas fallu ſans ceſſe exhorter la Dame à ſoutenir avec plus de courage la décadence de ſes attraits. Elle ne vouloit point entendre raiſon là-deſſus. Heureuſement le Ciel s'en mêla. Madame de Saint-Agni rentra peu à peu en elle-même, & triompha inſenſiblement de ſa foibleſſe. Quel changement! Cette même femme qui avoit été ſi vaine de ſa beauté, devint inſenſible à la perte de ſes charmes, & ſe détacha de la vie.

Cette bonne Veuve ne demeura que deux ans dans ſa retraite. Elle y tomba malade, & mourut après avoir fait un Teſtament, dans lequel ſes Suivantes ne furent point oubliées. Elle nous légua mille piſtoles à chacune pour nous laiſſer à toutes deux de quoi vivre honnêtement le reſte de nos jours, ſans être obligées de nous remettre à ſervir. Nos ſentimens, à quelque

chose près, se trouverent conformes à l'intention de la Comtesse, & Damiana me fit une proposition: Je suis lasse, me dit-elle, d'avoir des maîtresses. Je veux joüer à mon tour dans le monde le rôle d'une Dame. Faites comme moi, ma mignone; ne nous séparons point. Unissons nos fortunes. Allons nous établir dans quelque grande Ville d'Espagne: & là nous donnant pour des personnes de qualité, nous ferons de bonnes connoissances, & vivrons fort gracieusement. Si j'eusse eu plus d'expérience je me serois révoltée contre une pareille proposition; j'aurois pénétré les vûës de Damiana, & je l'aurois quittée comme une friponne qui avoit envie de me perdre. Mais ne voyant rien que d'innocent dans ce qu'elle me proposoit, je liai volontiers mon sort au sien. Nous tinmes conseil sur ce que nous avions à faire, & voici quel en fut le résultat.

CHAPITRE III.

Dans quelle Ville Francisca & Damiana résolurent d'aller s'établir, & des avantures qui leur y arriverent.

NOus choisîmes Seville pour le lieu de notre résidence, Damiana m'ayant assuré que l'Andalousie étoit l'endroit le plus agréable de toute l'Espagne. Nous résolûmes de nous y rendre par mer aussitôt que nous aurions touché nos legs.

Effectivement lorsqu'on nous les eut délivrés, nous allâmes nous embarquer à Cartagene sur un Vaisseau de Malaga qui s'en retournoit. Nous fûmes un peu incommodées de la mer; mais comme nous eûmes toujours le vent favorable nous arrivâ-

mes bientôt à Malaga où nous nous arrêtâmes quelques jours, au bout desquels nous étant déterminées à achever notre voyage par terre, nous partîmes pour Seville par la voye des Muletiers, & nous fûmes assez heureuses pour y arriver sans éprouver le moindre des malheurs que nous avions à craindre.

Nous loüâmes d'abord une maison auprès du Change, autrement appellé la Bourse ; nous la fimes meubler proprement, & nous prîmes à notre service une Cuisiniere & un Laquais, lesquels ne nous connoissant pas, ne pouvoient apprendre à personne qui nous étions. Ma Tante, dis-je à Damiana, car nous étions convenuës que je passerois pour sa Niece, il me semble que nous le prenons sur un ton trop haut. Pourrons-nous soutenir toujours la figure que vous voulez que nous fassions ? Taisez-vous ma Niece, me répondit-elle ; dequoi

vous inquietez-vous ? Laissez-moi le soin de toute la dépense, & vous verrez que nous ne serons jamais à la peine de réformer notre domestique. Nous pourrons bien plutôt l'augmenter dans la suite.

Ma bonne Tante, en parlant de cette maniere, avoit des vûës qu'elle se promettoit de remplir sans me les communiquer. Elle se flattoit que nous ferions d'utiles connoissances dans une Ville où abordent les Flottes & les Galions des Indes Occidentales chargées de Pistoles d'Espagne, de lames d'or & de barres d'argent ; elle comptoit que j'enflammerois quelque riche Négociant, & que nous ne manquerions pas de nous enrichir de ses dépoüilles. C'étoit sur une si belle espérance qu'elle fondoit la durée de notre brillante situation.

Damiana, comme vous voyez, faisoit grand fond sur ma gentillesse & sur ma docilité. La suite fit con-

noître qu'elle n'avoit pas tort. Un Mexiquain étant un jour dans l'Eglise de S. Sauveur, où j'allois tous les matins entendre la Messe, fut frappé de la richesse de ma taille, & encore plus de deux grands yeux noirs que je tournois vers lui de tems en tems comme par hazard. Il m'apprit par ses œillades, que je l'avois charmé. Quand je ne m'en serois point apperçuë, cela ne seroit point échappé à ma Tante qui étoit au gué là-dessus, & qui remarquoit tout. Nous fimes donc toutes deux cette observation, & nous jugeâmes que ce galant du nouveau Monde chercheroit bientôt à s'introduire dans notre maison.

Notre conjecture ne fut pas fausse. Il écrivit à ma Tante pour la prier de lui permettre de l'entretenir. Elle lui en accorda la permission. Il vint au logis, & ils eurent ensemble une longue conversation, dans laquelle après avoir déclaré qu'il

qu'il m'aimoit, il proposa de m'épouser & ne m'emmener avec lui au Mexique, où il possedoit, disoit-il, des biens immenses. Damiana lui répondit qu'elle me parleroit de l'honneur qu il me vouloit faire, & que dans trois jours elle lui rendroit de ma part une réponse positive.

Ma Tante m'ayant informée de cet entretien, me demanda si j'étois curieuse de voir le pays de Montesume. Non vraiment, lui répondis-je ; il faudroit, pour consentir à ce voyage, que j'eusse pour mon nouvel Amant les yeux que j'avois pour Don Grégorio, & c'est de quoi je suis fort éloignée. Je dirai plus, je me sens de l'aversion pour l'Indien sans sçavoir pourquoi ; je lui trouve un air ténébreux qui me prévient contre lui. N'en parlons donc plus, reprit Damiana ; je n'ai pas plus d'envie que vous d'aller aux Indes. Quand notre Me-

xiquain reviendra chercher la réponse promise, je lui donnerai son congé.

Elle n'y manqua pas. Elle lui fit connoître que nos volontés ne s'accordoient pas avec les siennes, & le pria de ne plus remettre le pied au logis. Il ne parut pas fort mortifié de ce compliment; & l'on eut dit, à l'air dont il se retira, qu'il étoit peu sensible au refus qu'il venoit d'essuyer: mais nous étions dans l'erreur. D'autant plus piqué qu'il sembloit moins l'être, au lieu de songer à m'oublier, il ne pensa qu'aux moyens de me posseder malgré moi; & pour y parvenir, il eut recours à l'expédient de Romulus, c'est-à-dire qu'il résolut de m'enlever. Vous allez entendre quel succès eut son projet.

Un soir après m'être promenée avec Damiana dans le Jardin Royal, auprès duquel nous demeurions, j'en sortois pour m'en retourner

chez moi, lorſque je me ſentis ſaiſir par trois hommes, dont l'intention étoit de me jetter dans un carroſſe. Les cris que nous pouſſâmes ma Tante & moi, avant qu'ils puſſent faire leur coup, furent cauſe qu'ils le manquerent. Le hazard voulut qu'il ſe trouvât là deux jeunes Cavaliers, qui voyant la violence qu'on me faiſoit, ne balancerent point à s'y oppoſer. Ils mirent l'épée à la main, & fondirent impétueuſement ſur les Raviſſeurs, qui déſeſperant de conſerver leur proye, l'abandonnerent & prirent la fuite.

Mes libérateurs ne firent pas les choſes à demi : ils me conduiſirent au logis, où nous leur fimes, Damiana & moi, tous les remercimens que vous leur devions. Nous les invitâmes même à ſouper ; ce qu'ils accepterent fort volontiers. Pendant le repas, il ne fut queſtion que de l'avanture qui venoit de

m'arriver. Un des deux Cavaliers me demanda si je sçavois qui pouvoit être l'auteur de cet attentat. Je répondis que je soupçonnois un Mexiquain de l'avoir formé, pour se venger du refus que je lui avois fait de ma main. Cela suffit, dit l'autre Cavalier, avant trois jours nous serons pleinement informés de tout. Je suis fils de Don Indico de Mayrena, Corregidor de cette Ville. Il vient tous les matins chez mon Pere des Alguasils ; j'en chargerai un de me rendre compte de cette affaire. Ce n'est point assez, ajoûta-t-il, d'avoir fait avorter cette entreprise ; il faut punir le téméraire qui l'a conçûë. C'est à quoi je m'engage, & vous pouvez vous reposer de ce soin là sur moi.

Il prononça ces paroles avec la vivacité d'un homme dont le cœur commence à s'enflammer, & son Compagnon ne se montra pas moins ardent que lui à servir ma vengeance,

Le Cavalier qui étoit fils du Corregidor, se nommoit Don Joseph & l'autre Don Felix de Mendoce. Ils paroissoient tous deux également vifs & Petits-Maîtres. Je m'attendois à tout moment à quelque brusque & pétulente déclaration d'amour. Cependant ils se contenterent ce soir là de me lorgner ; ce qu'ils firent d'un air à me persuader que j'avois pris leurs deux cœurs d'un coup de filet. Ils se retirerent chez eux, en nous assurant de nouveau qu'ils nous feroient avoir raison de la témérité du Mexiquain.

Lorsqu'ils furent sortis, je dis à Damiana : Que pensez vous de ces jeunes Seigneurs ? Je crains qu'ils ne veüillent me faire payer bien cher le service qu'ils m'ont rendu. C'est ce que j'appréhende aussi me répondit Damiana ; ils sont l'un & l'autre épris de vos charmes, ou je ne m'y connois pas. Ils ne voudront

avoit en main un parti très-avantageux pour moi ; c'eſt, ajoûta-t-elle, le Commandeur de Montereal de la maiſon de Fonſeca. Il n'eſt pas jeune, à la vérité, mais à cela près il n'y a point de Seigneur plus aimable ; il n'y en a pas du moins qui ſçache mieux aimer. D'ailleurs, je vous le donne pour un homme magnifique, & qui a un revenu conſidérable ; puiſque ſans parler de ſes autres biens, ſa Commanderie lui rapporte dix mille écus de rente.

Cette ouverture de cœur ne déplut point à ma Tante, qui ne demandant pas mieux que d'aider à plumer un oiſeau d'un ſi riche plumage, entra ſans façon dans les vûës de la Dame Camille ; & ces deux bonnes Pieces ſe chargerent, l'une de vanter mes charmes au Commandeur, & l'autre de me diſpoſer à le regarder d'un œil favorable.

La premiere fois que je vis ce vieux Seigneur, ce fut à l'Eglise où j'étois avec Damiana, qui considérant fort attentivement tous les Cavaliers qui nous environnoient, en démêla un qu'elle jugea devoir être le Commandeur. Elle me le fit remarquer ; & je crus comme elle que c'étoit lui, au soin qu'il prenoit de me lancer de tendres œillades dont je ne perdois pas une, quoique j'affectasse de les éviter toutes. J'examinai à la dérobée ce galant, qui s'étant adonisé, me parut jeune encore, bien qu'il eût plus de soixante ans.

Que vous semble de notre Commandeur, me dit ma Tante quand nous fumes retournées au logis ? Pour moi, je ne le trouve pas trop vieux pour mériter les regards d'une Dame. Outre qu'il est bienfait encore, il a un air de propreté, qui doit lui tenir lieu de jeunesse. Qu'en dites-vous, belle Francisca ? Ne

vous paroît-il pas digne de quelque complaisance ? Oüi vraiment, lui répondis-je, il me semble encore de mise ; mais nous ne sçavons pas si l'homme dont nous parlons, est le Commandeur de Monteréal. C'est ce que nous apprendrons bientôt, repliqua ma Tante. Notre vieille Voisine viendra nous voir aujourd'hui ; elle nous dira si nous avons pris le change.

Véritablement dès le même jour la Dame Camille vint au logis. Elle nous dit que le Commandeur en question avoit été à l'Eglise, qu'il m'y avoit vûë ; & nous reconnumes au portrait qu'elle nous fit de lui, que nous ne nous étions point trompées. Ce Seigneur, ajoûta-t-elle, est déja fort épris de D. Francisça. Qu'elle a l'air noble, m'a-t-il dit ! que son air est majestueux ! si la beauté de son visage répond à cela, voilà une personne que j'aimerai toute ma vie. Là-dessus il m'a fait

les plus vives instances pour lui procurer le plaisir d'avoir avec elle un moment d'entretien. Je le lui ai promis, & je dois ce soir vous l'amener ici.

A ces derniers mots, Damiana s'imaginant être déja en possession des revenus de la Commanderie de Montereal, ne put s'empêcher de laisser éclater sa joye ; & pour ne vous rien celer, je la partagai avec elle : ce qui m'étoit d'autant plus pardonnable, que nous commencions à tomber dans la misere ; ou pour mieux dire étant sans cesse exhortée par ma fausse Tante à mettre mes appas à profit, il m'étoit impossible de ne pas devenir coquette.

Je me préparai donc à recevoir la visite du Commandeur. Je passai quelques heures à ma toilette à consulter mon miroir, & encore plus Damiana qui prétendoit, ayant autrefois été galante, avoir découvert des airs de visage victorieux. Mais

je puis vous aſſurer que je prenois des ſoins bien inutiles ; puiſque pour faire la conquête que je méditois, ou plutôt pour la conſerver, je n'avois beſoin que de me montrer telle que j'étois naturellement. Ma jeuneſſe ſuffiſoit pour enflammer un homme du caractere de ce vieux Seigneur. D'abord qu'il me vit ſans voile, il crut voir le Ciel entr'ouvert. Il fit paroître une extrême ſurpriſe. On eut dit qu'il n'avoit jamais rien vû de ſi beau : Ah ! Camille, s'écria-t'il comme par enthouſiaſme, en s'adreſſant à ſa Conductrice, vous ne m'avez point ſurfait ! Que dis-je ? vous m'avez rabaiſſé les attraits de la divine Franciſca, bien loin de me les avoir exagerés. Qu'elle eſt aimable ! Quel bonheur peut égaler celui de la poſſeder !

Comme j'avois déja les oreilles rebattuës de diſcours flatteurs, j'écoutai de ſang - froid Monſieur le Commandeur

Commandeur, qui jugeant bien qu'il en falloit tenir de plus interessans pour arriver à son but, poursuivit dans ces termes en apostrophant Damiana: Madame, j'implore votre protection. Employez, de grace, tout le pouvoir que vous avez sur votre Niece, pour l'engager à souffrir mes soins. Je veux m'attacher à elle, & changer la face de sa fortune qui ne me paroît pas convenable à son mérite.

Il s'arrêta dans cet endroit pour attendre ma réponse; mais je laissai ma Tante répondre pour moi. Je ne me contentai pas même de garder le silence; j'affectai de me montrer honteuse & troublée, ce qui ne fit pas un mauvais effet. Damiana porta donc la parole, & s'en acquitta en femme d'esprit. Si elle remercia le Commandeur des bons sentimens qu'il témoignoit avoir pour moi, elle lui fit connoître en même tems que je les méritois.

Elle lui vanta mon éducation, mes talens, & lui fit un si beau Roman de la conduite que j'avois toujours tenuë, que ce vieux Seigneur me regarda comme la meilleure connoissance qu'il pût jamais faire.

Pour la commencer sous une heureux auspice, il nous fit quitter notre chambre garnie pour aller occuper un appartement qu'il fit loüer & bien meubler dans un Hôtel. Il nous donna des Domestiques de sa main, & se chargea du soin de faire la dépense. Outre cela, il nous accabla de présents; de maniere que nous nous vîmes bientôt sur un bon pied. Vous vous imaginez bien que je ne payai pas d'ingratitude un procedé si galant & si généreux; mais vous ne devineriez jamais quelle fut ma reconnoissance.

Dès le premier entretien particulier que j'eus avec ce Seigneur, je sçus à quoi m'en tenir avec lui:

Charmante Francisca, me dit-il, je n'ignore pas que ce seroit une folie à un homme de mon âge, de prétendre vous inspirer de l'amour. Je me fais justice ; je n'attends de vous que de l'estime & de l'amitié. Cependant vous le dirai-je ? Telle est la passion que j'ai pour vous, que je mourrois de jalousie si je me voyois un Rival aimé.

Je vous découvre le fonds de mon cœur, ajouta-t'il, & le vôtre peut-être va se révolter contre le sacrifice que j'ai à vous demander, & qui pourra vous paroître une tyrannie.

Quel est donc ce sacrifice, lui dis-je ? il faudra qu'il soit impossible, si je ne vous l'accorde pas. De quoi s'agit-il ? parlez hardiment. Il s'agit, répondit le vieux Commandeur, de borner vos conquêtes à la mienne ; & pour vous accommoder à ma délicatesse, de n'écouter aucun amant que moi. Vous sentez-

vous capable d'une ſi grande complaiſance pour un homme qui n'a que de tendres ſentimens pour la mériter ?

J'affectai de rire à ce diſcours, quoique dans le fond ce que ce vieux Seigneur exigeoit de moi ne fût pas de mon goût ; enſuite faiſant la réſervée : Comment donc, m'écriai-je, Monſieur le Commandeur, eſt-ce là cet effort pénible que vous attendez de ma reconnoiſſance, pour prix des bontés que vous avez pour moi ? Ah ! comptez que j'aurois peu de peine à vous sacrifier tous les hommes enſemble, tant ils me ſont indifférens. Mon vieux Seigneur penſa mourir de plaiſir en entendant prononcer ces paroles. Il me baiſa les mains avec tranſport, en me diſant que j'étois née pour faire le bonheur de ſa vie.

Je lui promis donc de n'écouter perſonne que lui ; & je fis cette

promesse de bonne-foi. Je résolus de lui tenir parole autant que cela me seroit possible ; & pour preuve de ce que je dis, c'est que depuis cette singuliere conversation, je m'attachai à ne lui donner aucun ombrage. Etois-je à l'Eglise ? au lieu de promener ma vûë comme auparavant sur les Cavaliers qui étoient autour de moi, j'apportois une attention toute particuliere à me couvrir le visage, de façon que je mettois leurs yeux en défaut. Si le Patron de la Case, ce qui arrivoit quelquefois, amenoit au logis quelques-uns de ses amis pour souper, bien loin de les agacer par des œillades coquettes, je détournois d'eux mes regards avec un soin dont le Commandeur ne me sçavois pas peu de gré. J'étois sûre de recevoir de lui le lendemain quelque beau présent.

Je faisois donc à peu de frais la félicité de mon vieil Amant, qui de

parole. Je m'interdisois jusqu'au plaisir de l'envisager.

Le pauvre garçon fut bien mortifié de ce changement, dont il ne pénétra point la cause. Il crut que j'avois lû sa témérité dans ses regards, que j'en étois indignée, & que pour la punir j'avois cessé de lui parler. Il en eut tant de chagrin, qu'il excita ma pitié. Je recommençai à lier avec lui conversation. Je fis plus, je l'engageai à me découvrir le fond de son ame, ou du moins je me l'imaginai : Pompeyo, lui dis-je un jour, m'aimez-vous? Cette question, à laquelle il ne s'étoit point attendu, le déconcerta. Pour lui donner le tems de se remettre, je poursuivis ainsi mon discours: Si vous m'aimez, vous me ferez une confidence dont je vous promets de ne point abuser. Je vous soupçonne de n'être rien moins que ce que vous paroissez. Vos manieres vous trahissent. Convenez que vous êtes un homme

homme de condition, & que vous méditez quelque dessein que vous ne pouvez executer qu'en prenant la forme d'un Laquais.

Pompeyo fut si troublé de ces paroles, qu'il demeura quelques momens sans parler. Votre trouble & votre silence, lui dis-je, m'apprennent que je vous ai pénétré. Révelez-moi tout, & je vous garderai le secret. Madame, répondit Pompeyo après s'être un peu remis de son désordre, si vous voulez absolument que je satisfasse votre désir curieux, je vous obéïrai; mais je vous avertis que je ne l'aurai pas plûtôt contenté, que vous m'en sçaurez mauvais gré. N'importe, lui repliquai-je avec précipitation, parlez, vous ne faites qu'irriter ma curiosité.

Alors le Laquais du Commandeur mettant un genoüil à terre devant moi, comme un Héros de Theâtre devant sa Princesse, me

dit d'un ton de Déclamateur : Hé-bien, Madame, hé bien, je vais donc me découvrir puisque vous me l'ordonnez. Je ne suis point, il est vrai, un malheureux réduit par la fortune à la servitude, je suis un Homme de Qualité travesti. Je m'appelle Don Pompeyo de la Cueva. Je passois par cette Ville où je suis inconnu. Le hazard vous a présentée à ma vûë & vous m'avez charmé. J'ai sçû que le Commandeur vous aimoit ; & ne pouvant m'imaginer qu'il fut aimé de vous, je formai le dessein de vous plaire, plus encouragé par son âge que par ma vanité. J'ai eu l'adresse de me faire recevoir à son service, & par ce stratagême je me suis introduit chez vous.

Oüi, c'est l'amour, adorable Francisca, poursuivit-il d'un ton de voix plein de douceur, c'est l'amour qui m'a inspiré cet artifice pour vous faire connoître mes feux. Si vous les voyez sans colere, rien ne sera

comparable à mon bonheur ; mais si trop fidelle à mon Rival, vous ne voulez écouter que lui, quelle que soit l'ardeur dont je me sens brûler pour vous, je vais pour jamais m'éloigner de Cordoüe.

Si mon cœur n'eût point été prévenu pour ce jeune Cavalier, j'aurois été en garde contre ces paroles & contre l'air de persuasion dont il les assaisonna. Je me serois souvenuë que Don Gregorio de Clevillente m'avoit parlé sur le même ton; au lieu qu'étant enchantée de Don Pompeyo de la Cueva, je ne doutai pas un instant de sa sincerité. Je poussai les choses plus loin, j'ajoûtai à la foiblesse de le croire celle de lui avoüer que j'étois sensible à son amour.

La joye qu'il fit éclater lorsqu'il apprit sa victoire fut excessive, & je n'en eus pas moins à le voir si satisfait. C'est ainsi que je gardai le serment que j'avois fait à mon Com-

mandeur, de ne lui donner aucun Rival. Mais le moyen de tenir ces sortes de paroles à un vieux Seigneur? c'est tout ce qu'on peut faire aux galans les plus jeunes & les plus accomplis. Je dirai pourtant à ma loüange, que je ne lui devins pas infidelle sans remords. Je le plaignis; & ce qu'une friponne à ma place n'eût point fait, je résolus de le quitter, me faisant un scrupule de continuer à recevoir ses présents, & d'avoir deux Amans à la fois.

Pour ma Tante, elle n'étoit pas si scrupuleuse; & trouvant la pratique du Commandeur plus lucrative que celle de son Laquais, elle me conseilloit de donner la préférence au premier, ou du moins de les ménager tous deux, l'un pour l'utile, & l'autre pour l'agréable; ce qui n'auroit pas été sans exemple. Mais j'aimai mieux suivre les conseils de l'amour que les siens, & m'en aller avec Don Pompeyo, qui

me pressoit de ceder à l'envie qu'il avoit de me conduire à Grenade, où nous attendoit, disoit-il, un sort plein de charmes. Je laissai donc là mon vieux soupirant, aussi-bien que ma fausse Tante, à laquelle j'abandonnai tous nos effets pour la consoler de notre séparation, & la faire rouler jusqu'à ce qu'elle eût une autre Niéce; & n'emportant avec moi, pour ainsi dire, que ma jeunesse & mes appas, je sortis un matin de Cordoüe à la dérobée avec mon nouvel Amant, & nous nous rendimes tous deux à Grenade le lendemain.



CHAPITRE V.

Quel homme c'étoit que D. Pompeyo. De l'aveu sincere & de la proposition qu'il fit à Dona Francisca, lorsqu'il l'eut épousée.

JE n'eus pas besoin de presser Don Pompeyo de m'épouser ; il en avoit une si grande impatience, qu'il ne s'occupa en arrivant à Grenade, que des démarches qu'il falloit faire pour y parvenir. Nous nous mariâmes enfin ; & le lendemain de nos Nôces nous eûmes ensemble un plaisant entretien.

Ma chere Francisca, me dit-il en m'embrassant avec tendresse, nous voici donc liés tous deux par les doux nœuds de l'Hymenée. C'est à présent, ma Mignone, que nous devons nous parler à cœur

ouvert. Il n'est permis qu'aux Amans de mentir ; il faut que les Maris soient sinceres, Je vais changer de stile, & ne vous rien céler. Quand je vous dis à Cordoüe que j'étois un Laquais supposé, & que l'amour m'avoit inspiré cette ruse pour m'introduire auprès de vous, je vous dis la vérité ; mais lorsque j'empruntai le nom de Don Pompeyo de la Cueva, je vous avoüerai que je vous trompois, & que je me parois de ce beau nom, pour rendre ma témérité plus excusable. Cependant, ajoûta-t'il, si je ne suis pas d'un sang noble, je ne sors pas non plus de la lie du peuple. Je m'appelle Bartolome de Mortero ; & je dois le jour à un vénérable Apotiquaire de la célebre Ville de Saragosse. Ce n'est donc, ma Princesse, qu'une petite supercherie que je vous ai faite, & que la fille d'un Juge de Village doit me pardonner.

Je vous la pardonne volontiers, lui dis-je en souriant, le hazard n'assortit pas toujours si bien les Epoux; mais apprenez-moi si vous exercez la Pharmacie? Je m'en suis mêlé d'abord, me répondit-il; j'ai fait des décoctions, & cela m'a dégoûté du métier. J'ai senti que j'étois né pour des choses plus élevées. Je me suis fait Prince. Tantôt je suis un Héros Maure, & tantôt un Prince Chrétien. Vous devez voir par-là que je fais la Comédie. Je joüe les premiers rôles; c'est mon emploi.

Je doute fort, lui repliquai-je, que le revenu de vos Principautés soit bien considérable. Il est vrai, repartit-il, qu'il est un peu mince, à moins que nos Pieces nouvelles, bonnes ou mauvaises, ne jettent de la poudre aux yeux du public, & ne l'attirent en foule pendant deux mois, ce qui, je l'avoüe, est fort casuel. Pour nos Princesses,

continua-t'il, elles ſont beaucoup plus heureuſes que nous. Que le Theâtre leur rapporte ou non, elles vivent toujours dans l'aiſe & dans l'abondance : il faut être témoin de leur bonheur pour le croire. Elles ſont adorées des Seigneurs dans toutes les Villes par où nous paſſons. Par exemple, les Actrices de la Troupe, qui eſt actuellement dans cette Capitale de la Province de Grenade, ſont toutes parfaitement bien établies, depuis la plus belle juſqu'à la plus laide. On diroit que les filles de Theâtre ont un taliſman pour plaire aux hommes diſtingués par leur naiſſance ou par leurs richeſſes.

Après que mon mari m'eut ainſi vanté le bonheur des Comediennes de Grenade, il me propoſa d'en augmenter le nombre, en me diſant : Franciſca, croyez-moi, embraſſez ma profeſſion. Jeune & belle comme vous l'êtes, vous n'y

aurez que de l'agrément. Vous vous moquez de moi, lui répondis-je ; il faut avoir du talent pour le Theâtre, & je n'en ai point. Vous en avez de reste, me dit-il. Je me souviens de vous avoir quelquefois entendu chanter des Romances devant le Commandeur ; je n'étois pas moins enchanté que lui de la douceur & de la force de votre voix. Il n'y a pas de Serin de Canarie qui ait un plus joli gosier que le vôtre.

Se peut-il, m'écriai-je en riant, que mon chant ait fait sur vous tant d'impression ! Que diriez-vous donc si vous m'aviez vû danser ? Je suis persuadée que vous seriez encore plus satisfait de mes pas que de ma voix. Cela n'est pas possible, me dit-il avec surprise ! Ah, ma Reine, de grace, ayez la complaisance de faire devant moi quelques pas. Que je voye de quelle façon vous vous en acquittez. Je dansai aussitôt une Sarabande pour le contenter, ce

que je fis d'une maniere qui l'enleva. Ma chere Epouse, s'écria-t-il dans l'excès de son ravissement, quel trésor pour moi d'avoir une femme qui possede deux talens, qu'on peut appeller aujourd'hui deux mines d'or & de pierreries. Hâtons-nous de les faire valoir. Dès demain je veux assembler les Comediens, & vous présenter à leur Compagnie comme un Sujet capable de l'enrichir.

De mon côté, ajoûta-t-il, je n'ai qu'à me montrer à ces Messieurs pour être reçû parmi eux. Ils connoissent de réputation Bartolome de Mortero, ils seront bien-aises de m'avoir. Quand je passai par Cordoüe où votre beauté m'arrêta, je revenois de Sceville où j'ai brillé trois ans ; & j'y brillerois encore, si je n'eusse pas été obligé de disparoître brusquement, sur l'avis qu'on me donna que mes Créanciers s'impatientoient.

Enfin, mon Epoux me fit envisager tant d'avantages, tant de douceurs, tant de plaisirs dans la vie comique : il me fit tant d'instances pour prendre le parti du Théâtre, qu'il vint à bout de m'y déterminer.

CHAPITRE VI.

Dona Francisca entre dans la Troupe des Comediens de Grenade ; comment elle fut reçûë du Public & du grand nombre de Seigneurs que ses talens & ses appas attacherent à son char.

QUoique mon Mari m'eût inspiré quelque confiance par les loüanges excessives qu'il m'avoit données, cependant je ne me présentai le lendemain qu'en tremblant à l'Hôtel des Comediens, où toute la Troupe, curieuse de me voir, ne

manqua pas de s'assembler. Les femmes parmi lesquelles il y en avoit d'assez jolies, me considererent avec une attention critique, & me trouverent plus de défauts que je n'en avois; & je parus aux hommes plus aimable que je ne l'étois effectivement.

Nous nous fimes de part & d'autre mille politesses, & les embrassemens furent prodigués, comme si nous eussions tous été les meilleurs amis du monde. Après cela il fut question de sçavoir quel emploi je remplirois. Messieurs, dit alors mon Mari, ma Femme chante & danse à ravir. Je crois qu'avec ces deux talen elle ne sera pas la moins utile de ses Camarades. A l'égard de la déclamation, c'est une Actrice à faire; mais outre la disposition que je lui connois à devenir une bonne Amoureuse, elle aura pour maître Bartolome de Mortero, qui vous répond d'en faire en six mois une excellente Comedienne.

Ils convinrent tous que si j'étois telle que Bartolome l'assûroit, je leur serois d'un grand secours puisqu'ils avoient une infinité de pieces d'agrémens qu'ils ne pouvoient représenter, faute d'avoir une Chanteuse & une Danseuse. Là-dessus ils me firent chanter; & lorsque j'eus fini, ils me donnerent comme à l'envi des applaudissemens.

Ce n'est rien que cela, Messieurs, s'écria mon Epoux ravi d'entendre loüer ma voix, vous allez voir que ma Femme sçait encore mieux charmer les yeux que les oreilles. En effet, lorsque j'eus dansé, la Compagnie m'honora d'un battement de mains général, & me fit des complimens outrés. Voilà, disoit l'un, comme on doit danser : voilà, s'écrioit l'autre, ce qu'on appelle des pas. Quelle noblesse ! quel naturel ! Ah bourreau ! dit tout bas un Comedien à mon Mari en lui donnant un petit coup sur l'épaule, où as-tu été pêcher

une pareille femme ? Que de pluyes de pistoles il va tomber dans ton ménage ! En un mot, chacun témoigna que j'étois une bonne acquisition pour la Troupe, & j'y fus reçûë d'un consentement unanime, aussi bien que Bartolome, qui sans contredit, étoit un fort bon Acteur.

Nous ne songeâmes plus l'un & l'autre qu'à nous préparer à paroître sur la scene, ce qui ne laissoit pas d'être embarrassant pour nous, qui nous trouvions sans équipage, sans habits, sans linge ; nous étions même si mal en especes qu'à peine avions-nous de quoi payer la chambre garnie où nous étions logés. Nous aurions donc eu bien de la peine à nous mettre en état de débuter, si je n'eusse pas eu le diamant de D. Gregorio ; mais par bonheur je l'avois encore. Nous le vendîmes, & nous en donnâmes l'argent à compte à des ouvriers qui nous firent à chacun un habit de Theâtre aussi riche que galant.

Le jour de notre début étant enfin venu, les Comédiens toujours prêts à saisir l'occasion de prendre le double, ne laisserent point échapper celle-là. Ils nous annoncerent avec éloge au Public dans une Affiche, qui portoit que deux incomparables Sujets nouvellement arrivés à Grenade paroîtroient dans le *Phœnix de l'Allemagne*, Piece de D. Juan de Matos Fragoso, remise au Thâtre. Le Public, qui par tout est avide de nouveautés, vint en foule à l'Hôtel, & fut fort content de mon mari qui joüa le rôle de Ricardo. Pour moi, qui faisois le personnage d'une Musicienne au premier Acte, je n'eus pas sitôt fait entendre ma voix, que la salle retentir du bruit des applaudissemens de toute l'assemblée. Je fus encore mieux reçûë au troisiéme Acte, que je finissois par une danse. Quels battemens de mains! quelle fureur! je ne puis vous dire jusqu'à quel point je plûs aux Spectateurs,

qui demeurerent une heure entiere après le Spectacle à s'entretenir de mon mérite. Les uns disoient que je chantois mieux que je ne dansois, les autres mettoient mes pas au dessus de ma voix ; & ce qu'ils admiroient tous, c'étoit de me voir réunir deux talens qui se trouvent si rarement ensemble. Il y en eut aussi qui furent frappés de ma jeunesse & de ma figure, & parmi ceux-ci quelques-uns qui formerent le dessein de s'attacher à moi.

A la seconde représentation que nous donnâmes de la même Comedie, il y eut encore un fort grand monde ; & comme j'avois plus de confiance, je chantai & dansai mieux que la premiere fois. On ne parla plus dans la Ville que de la nouvelle Actrice. Avez-vous vû ce prodige, se disoit-on les uns aux autres ? Les Seigneurs Grenadins commencerent à rechercher mes bonnes graces par des présents. Je recevois tous les

matins à ma toilette quelques bijoux qu'on m'envoyoit sans m'apprendre de quelle part. Tantôt c'étoit une montre d'or, & tantôt un collier de perles avec des boucles d'oreilles; une autrefois c'étoit une piece d'étoffe riche, ou bien une corbeille remplie de gands, de dentelles, de bas de soye & de rubans.

Les Seigneurs qui me faisoient ces petites galanteries sans se découvrir, se déclarerent bientôt & se mirent à mes trousses. Ce fut alors à qui l'emporteroit sur les autres. Celui-ci me guettoit pour me parler dans les coulisses en passant, & me dire quelque chose de flatteur; celui là m'écrivoit tous les jours des billets doux, & vouloit filer avec moi le parfait amour, croyant sottement par-là parvenir à ses fins; un autre enfin s'y prenant mieux, engageoit une vieille Comedienne de ses amies à m'inviter à souper chez elle où il ne manquoit pas de se trouver. Mais

tous ces Galants ne retiroient pas leurs frais. Outre que je devenois plus vaine à mesure que je me voyois plus applaudie du Public, mon époux, à qui je ne célois rien, m'exhortoit sans cesse à n'écouter qu'un Millionnaire ou qu'un grand Seigneur.

Il sembloit qu'il pressentit la bonne fortune qui m'attendoit. Le Comte de Cantillana vint à Grenade. A peine y fut-il arrivé, qu'il voulut voir la Comédie, sur le bien qu'on lui dit de la Troupe & de moi en particulier. Je paroissois ce soir-là dans la piece. J'y chantois, mais je n'y dansois pas. Cependant je n'eus besoin que de ma voix pour faire la conquête de ce Seigneur. C'est ce que Bartolome m'apprit lui-même deux jours après : Vous avez, me dit-il, mis dans vos chaînes le Comte de Cantillana. Vous ne pouviez faire un Amant d'une plus grande utilité pour vous; il joint à cent mille Ecus de rente une façon noble de

les dépenser. Il est si généreux, qu'il commence, à ce qu'on m'a dit, par enrichir une Maîtresse avant que de lui parler. Au reste c'est un Seigneur de quarante ans tout au plus, & fort agréable de sa personne.

Comment sçavez-vous, dis-je à mon mari, que le Comte de Cantillana est devenu amoureux de moi? Vous le croyez peut-être parce que vous le souhaitez. Non, non, me répondit-il, je le sçai de sa propre bouche ; & je vous apprens qu'on meuble actuellement par son ordre une belle maison qu'il a fait loüer pour vous à deux cens pas de notre Hôtel. Je ne fis que rire de ces paroles, ne pouvant m'imaginer qu'elles lui fussent échappées sérieusement. Cependant il ne badinoit point.

Je vous dirai de plus, continua-t'il, que nous aurons un Cuisinier, un Aide-de-cuisine & un Marmiton qui seront aux gages de ce Seigneur.

& qui, sans que nous soyons obligés de nous embarrasser du moindre soin, feront toute la dépense du logis & nous entretiendront une table à six couverts. *Item*, il ne prétend pas vous gêner. Il ne mettra point auprès de vous de Duegne pour veiller sur vos actions & vous observer. Il sçait trop bien aimer pour marquer une défiance, qui ne laisse pas d'être odieuse quoiqu'on n'ait aucune envie de la tromper. Il se reposera de votre fidélité sur les attentions qu'il aura pour vous.

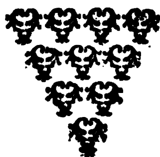
Item. Sans préjudice des présens que vous recevrez de lui tous les jours, vous aurez un bon carrosse dont les chevaux seront nourris dans ses écuries, & dans lequel vous irez superbement au Theâtre, au grand mal de cœur de celles de vos Camarades qui ne peuvent s'y rendre qu'à pied ou qu'en carrosse de loüage.

A vous entendre, dis-je à Bartolome, on croiroit que vous ne seriez

d'excuſe de venir indiſcretement vous préſenter mes hommages à votre toilette. Je ſçais bien que ce ſeroit mal prendre mon tems avec la plûpart de vos Camarades ; mais pour vous, belle Franciſca, il n'y a pas de moment où vous ſoyez plus redoutable que dans celui-ci. Après un compliment ſi flatteur, il ſe répandit en diſcours qui ne l'étoient pas moins. Je lui trouvai toute la politeſſe du Commandeur de Monteréal avec quelque choſe de plus, je veux dire une figure ſi gracieuſe que je me ſerois applaudie de m'être fait aimer d'un pareil Seigneur quand il n'auroit pas eu toutes les richeſſes qu'il poſſedoit.

Après un entretien aſſez long & très-vif il ſe retira fort content de ſa viſite, à ce qu'il me parut, ce qui me fut confirmé par Bartolome, qui m'ayant rejointe auſſi-tôt que ce Seigneur m'eut quittée, me dit : Le Comte

Comte ſort enchanté de votre eſprit & de vos manieres. Il vient de me le dire, & je gagerois bien que de votre côté vous n'êtes pas mal affectée de lui. J'en ſuis très-ſatisfaite, lui répondis-je. Voilà de ces Seigneurs avec leſquels une femme fait agréablement ſa fortune. Il eſt vrai, reprit mon Mari, qu'il y en a d'autres qui ſont ſi plats & ſi deſagréables que leurs Maîtreſſes peuvent dire avec raiſon qu'elles gagnent bien leur argent.



CHAPITRE VII.

Des nouveaux préſents que le Comte fit à D. Franciſca ; des attentions qu'il eut pour elle ; & de quelle maniere finit leur tendre engagement.

NOus allâmes habiter notre nouvelle maiſon ſitôt qu'elle fut en état de nous recevoir. Quand elle auroit été meublée pour une Princeſſe, je ne crois pas qu'elle eut pû l'être plus magnifiquement. La richeſſe & le bon goût y régnoient également par tout. Il y avoit deux appartemens ſéparés, l'un pour mon époux & l'autre pour moi, le Comte l'ayant ainſi voulu par délicateſſe. Le mien éblouiſſoit par l'or & l'argent qu'on y voyoit

briller de toutes parts ; & celui de Bartolome, quoique bien plus modeste, auroit fait honneur à un Chevalier de S. Jacques.

Nous visitâmes la maison depuis le haut jusqu'en bas, & nous n'apperçûmes pas sans plaisir dans une Cuisine garnie de tous les ustanciles nécessaires trois personnes occupées à préparer notre souper, c'est-à dire, un Cuisinier, un Aide-de-cuisine & un Foüille-au-pot. Je m'imaginois en considérant la quantité des mets qu'ils apprêtoient, que nous serions une douzaine de personnes à table ; je croyois du moins que le Comte, qui pour nous instaler dans notre nouvelle demeure, devoit venir souper avec nous, ameneroit quelques-uns de ses amis. Cependant il arriva tout seul, & j'eûs avec lui une seconde conversation dans laquelle je resserrai ses chaînes en exerçant sur lui tous les charmes de ma voix, je veux dire en chantant

les morceaux les plus tendres de nos piéces, desquels je lui faisois l'application en le regardant d'un air de langueur qui pénétroit jusqu'au fond de son ame.

Si ce Seigneur prit plaisir à cet entretien, il n'en eut pas moins pendant le soupé. Je lui fis cent minauderies pour irriter son ardeur, & je m'en acquittai avec tant de succès, qu'il m'envoya le lendemain pour mille pistoles de vaisselle d'argent. Trois jours après on m'apporta de sa part deux habits de Theâtre superbes. Que vous dirai-je? Cela ne finissoit point; c'étoit tous les jours quelque nouveau présent.

Tous ces dons joints aux émolumens que nous tirions mon Epoux & moi de la Comedie, qui grace à notre début, étoit alors fort fréquentée, nous mirent si bien dans nos affaires, que nous commençâmes à faire une figure plus brillante. Nous primes à notre service deux

Laquais & une Femme de chambre, & je n'allai plus au Theâtre que dans un beau carroſſe dont j'étois maîtreſſe, & que je n'entretenois point.

D'abord que ce changement de décoration fut remarqué, il égaya les railleurs de la Troupe & fit bien des envieuſes ; mais on ceſſa bientôt d'en parler,& l'on s'y accoutuma. Pour moi, qui ne voyois là-dedans que du gracieux, j'imitois celles de mes Camarades qui ſe trouvoient dans le même cas ; bien loin d'en avoir la moindre confuſion, je bravois les caquets & les regards malins du Public ; & dans le fond, s'il y avoit du ridicule dans nos équipages, ce n'étoit pas ſur nous qu'il tomboit.

Je ne voyois plus qu'au Theâtre les autres Comédiennes, à l'exception de Manuela qui faiſoit comme moi rouler un carroſſe de Seigneur. Elle avoit pour Amant Don Garcie

de Padul, Gentilhomme Grenadin, qui jouïssoit d'un revenu considérable qu'il mangeoit noblement avec elle. Cette fille rechercha mon amitié, & la gagna en me donnant la sienne. Nous nous liâmes si étroitement l'une à l'autre, qu'à peine étions-nous séparées que nous brûlions d'impatience de nous revoir. Je ne sçais si nous n'étions pas plus aises d'être ensemble qu'avec nos Amans. Une si forte liaison fut cause que Don Garcie & le Comte chercherent à se connoître ; & quand leur connoissance fut faite, nous formâmes tous quatre une société dans laquelle on vit regner la gayeté, les plaisirs & la bonne chere. Nous soupions tous les soirs chez mon amie ou chez moi. Nous ne respirions que la joye, & nous vivions tous si familierement, qu'on n'eût pû dire si c'étoit ces Seigneurs qui descendoient jusqu'à nous, ou si c'étoit nous qui nous élevions jusqu'à eux.

Tandis que nous menions une vie si agréable, je faisois ailleurs des malheureux. J'appelle ainsi quelques jeunes gens qui venoient tous les jours au Theâtre pour me voir, & qui bruloient d'un feu caché, ou s'ils me le faisoient voir, n'en tiroient aucun fruit. Parmi ceux-là il y en avoit un qui se faisoit distinguer par sa naissance, & plus encore par son mérite personnel. C'étoit Don Guttiere d'Albunuelas, fils aîné du Gouverneur de Grenade & le plus beau Cavalier de son tems. Il revenoit d'achever ses études à Salamanque. Il n'avoit plus de Précepteur ni de Gouverneur, & il commençoit à goûter le plaisir d'être maître de ses actions.

Ce jeune Seigneur ne manquoit pas une Comédie où je devois paroître. Comme un Amant regarde autrement qu'un autre, il me fit remarquer sa passion dans ses yeux. Il se contenta long-tems de me sor-

gner & de m'applaudir sur la scene ; soit par timidité soit qu'il désespérât de supplanter un rival aussi redoutable que le Comte de Cantillana. Il se lassa toutefois de garder le silence ; & ne pouvant se résoudre à parler, il prit le parti de me détailler ses souffrances dans une lettre qu'il eut l'adresse de me faire tenir secretement, & à laquelle vous jugez bien que je ne fis aucune réponse. J'affectai même, pour lui ôter toute esperance, de détourner de lui mes regards toutes les fois que le hazard me fit rencontrer les siens.

Tant de rigueur ne le rebuta point ; & s'imaginant que les présents auroient plus de pouvoir sur moi que son amour & sa bonne mine, il m'envoya un écrin où il y avoit pour plus de quatre mille pistoles en toutes sortes de pierreries, qu'il avoit trouvé le moyen de voler à Madame la Gouvernante sa Mere. Je consultai Bartolome sur la conduite que je devois

tenir dans une conjoncture si délicate : Vous n'avez qu'une chose à faire, me dit-il après avoir rêvé quelques momens, il faut sans differer renvoyer ces pierreries à D. Guttiere ; nous nous perdrions tous deux infailliblement, si nous étions assez imprudens pour les regarder. Madame la Gouvernante, car je ne doute nullement qu'il ne les lui ait dérobées, ne tardera gueres à s'appercevoir de ce vol ; elle en recherchera l'auteur, & à force de perquisitions le découvrira. M. le Gouverneur se mêlera de cette affaire. Il voudra tout approfondir, & cela l'indisposera contre vous. Je ne crois pas, ajoûta-t'il, qu'il soit nécessaire que je vous en dise davantage. Vous sçavez que les femmes de Theâtre, quelques talens qu'elles puissent avoir, joüent gros jeu quand elles fâchent les personnes qui sont en place. Après le traitement que vous a fait le Corregidor de Seville, vous

devez craindre ces Messieurs-là.

Votre conseil est trop judicieux pour que je ne le suive pas, répondis-je à Bartolome. Je me suis représenté tous les inconvéniens que vous venez de m'exposer ; & je ne balance point à rendre les diamans. Je suis même persuadée que cela fera le meilleur effet du monde dans l'esprit du Comte de Cantillana. N'en doutez pas, reprit mon époux. Il vous tiendra compte du sacrifice que vous lui ferez de Don Guttiere, & vous y gagnerez peut-être plus que vous n'y perdrez. Ne pouvant donc sans péril retenir les pierreries, je les fis remettre au Fils du Gouverneur, en lui faisant dire poliment de ma part que je les lui renvoyois, ne me sentant pas capable de la reconnoissance dont il faudroit les payer.

Nous n'avions pas tort, Bartolome & moi, de penser que le Comte seroit sensible au sacrifice que je

lui ferois d'un Rival si dangereux. Dès qu'il l'apprit, il en fut transporté de joye : Vous me préferez, me dit-il, au Cavalier de Grenade le plus aimable. Ah, charmante Francisca, que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur dans ce moment ! vous verriez jusqu'à quel point je suis pénétré de cette glorieuse préférence : Comte, lui répondis-je en le regardant d'un air tendre, je ne prétens pas m'en faire un mérite auprès de vous. Un cœur que vous possedez, peut-il cesser de vous être fidéle ! Non, Comte, ajoûtai-je d'un air passionné, soyez assûré que Don Guttiere & tous les hommes du monde ensemble ne sçauroient vous l'enlever.

Le Comte à ces paroles flatteuses se jettant avec transport à mes genoux, se répandit en discours pleins d'amour & de reconnoissance. Après quoi ce Seigneur se servit d'un autre stile qui fut plus de mon goût que

les lieux communs de la galanterie.
Pour vous dédommager, me dit-il, des pierreries que vous avez refusées pour l'amour de moi, je vous fais présent d'un Château que j'ai sur les bords du Guadalquivir entre Jaën & Ubeda. Ce Château n'est pas d'un grand reveau, mais c'est un séjour fort agréable. Je remerciai ce généreux Seigneur du nouveau présent qu'il me faisoit, & dès le même jour le Contrat de donation me fut livré en bonne & duë forme.

Rien n'est égal au ravissement où se trouva Bartolome, quand je lui annonçai la nouvelle acquisition que mes charmes venoient de faire. Je sçavois bien, s'écria-t-il, que vous ne feriez pas pour rien le sacrifice de Don Guttiere. Comment diable, un Château ! Il faut avoüer que le Comte a de belles manieres. Enfin, mon Mari ne pouvoit contenir sa joye ; & cedant à l'impatience de voir ce Château qui nous avoit

couté si peu, il s'y rendit en diligence & en prit possession; puis en étant revenu peu de jours après, le Comte de Catillana, me dit-il, vous a fait un présent encore plus beau que vous ne pensez. Apprenez ce que c'est que votre Château; c'est une Maison qui semble avoir été bâtie par les Fées. Là-dessus, il m'en fit une si magnifique description, que je ne pus m'empêcher cinq ou six fois de l'interrompre pour lui reprocher qu'il en exageroit les beautés. Tout au contraire, me répondoit-il toujours; au lieu de l'embellir par mes expressions, j'en affoiblis plutôt les agrémens, puisque c'est un chef-d'œuvre de l'art & de la nature.

Outre qu'elle a dequoi charmer la vûë, poursuivit-il, elle est affermée trois mille écus au plus riche Laboureur du païs. J'en ai lû le bail, c'est un fait constant. Ajoûtez à cela, que nous sommes vous & moi

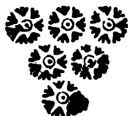
Seigneur & Dame du Village de Caralla, & que nous aurons le pas ſur tous les *Hidalgos* de la Paroiſſe. Ce qui ne laiſſe pas d'être une belle prérogative. Il eſt vrai qu'on rira d'abord un peu à nos dépens, à cauſe de notre profeſſion ; mais nous en ſerons quittes pour cela, & nous joüirons à bon compte de notre revenu & de tous nos droits Seigneuriaux. Tournent préſentement les affaires du Théatre au gré de la fortune ; que nos piéces nouvelles ayent le ſuccès qu'il plaira à Dieu, nous avons un aſile inacceſſible à la faim.

C'eſt ainſi que mon Epoux ſe réjoüiſſoit de nous voir déja ſûrs d'une retraite qui n'eſt même que très-rarement le fruit tardif des longs travaux de nos pareils. J'étois auſſi contente que lui ; & bien-tôt le Public en pâtit. Je commençai à me mettre ſur le pied de paroître moins ſouvent ſur la Scene, & in-

ſenſiblement point du tout ; & cela à l'exemple de quelques grands Acteurs qui ſous prétexte de ſe ménager, ſe diſpenſoient de remplir leur devoir. Il me ſembla qu'une Dame qui poſſedoit un Fief dominant de trois mille écus de rente, pouvoit ſe donner les mêmes airs. Bartolome à mon imitation ne voulut plus joüer que rarement. Cela déplut au reſte de nos Camarades, qui ſe liguerent contre nous, & la diſcorde ſe mit dans la Troupe.

Me voici arrivée à l'époque d'un évenement aſſez triſte pour moi ; Le Comte de Cantillana reçut alors des dépêches de la Cour. Le Duc de Lerme dont il étoit aimé, lui mandoit de ſe rendre inceſſamment à Madrid ; ce Miniſtre ayant jetté les yeux ſur lui pour remplacer un Conſeiller d'Etat qui venoit de mourir. Quoique le Comte fut d'autant plus ravi de cette nouvelle, que

son amour commençoit à se rallentir, il ne manqua pas de me témoigner qu'il en étoit au désespoir, & que peu s'en falloit qu'il ne refusât la place qu'on lui offroit; mais en même tems il me représenta que s'il ne l'acceptoit point, il se broüilleroit avec tous ses parens, & perdroit pour jamais l'amitié du Duc de Lerme. Enfin pour dorer la pilulle, il me protesta qu'il se souviendroit toûjours de sa chere Francisca. Je fis semblant d'être la duppe de ses protestations; & comme les pleurs de commande ne coutent rien à une bonne Comédienne, j'en répandis en abondance dans nos adieux.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Ce que fit Dona Francisca après le départ du Comte de Cantillana.

VOilà de quelle façon nous nous séparâmes le Comte & moi. Manuela de son côté, presque dans le même tems fut abandonnée de D. Garcie, les Seigneurs n'étant pas plus constans les uns que les autres. Padul sous prétexte d'aller voir un Oncle malade à Badajoz, s'éloigna d'elle & de Grenade. Heureusement nous étions toutes deux bien nippées, & dans un âge à nous consoler de la perte de nos volages Amans.

A peine nous eurent-ils quittées, qu'il s'en présenta d'autres pour remplir leurs places; mais outre que nous aurions été embarrassées sur le choix, les divisions qui regnoient

dans la Troupe augmenterent à un point qu'elles nous dégoûterent de la profession comique, & nous firent prendre la résolution d'y renoncer : Ma chere Manuelá, dis-je à mon amie, je suis lasse de me donner en spectacle sur un Theâtre, & de divertir le Public. Je veux me retirer à mon Château de Carilla & faire la Dame de Paroisse. Puis-je me flatter que vous m'aimez assez, pour vouloir m'accompagner ?

Ce doute m'outrage, répondit Manuela ; vous sçavez que rien au monde ne m'est si cher que votre amitié. J'en serois indigne, si je refusois d'aller partager avec vous les douceurs de votre retraite. Partons, Francisca, partons. Je suis prête à vous sacrifier tous les Galans de Grenade. Nous sortimes donc l'une & l'autre de la Troupe aussi-bien que Bartolome, qui préférant le rôle de Seigneur de Village à ce-

lui de Prince de Theâtre, nous conduisit volontiers à Caralla, où nous arrivâmes gayement tous trois dans un bon carrosse acheté de nos propres deniers, ou si vous voulez de ceux du Comte. Une chaise où étoient ma Suivante & celle de Manuela, nous suivoit avec six Valets qui menoient autant de Mules chargées de notre bagage. Après quoi venoient notre Cuisinier & le Laquais de Bartolome montés sur d'assez beaux chevaux, ce qui composoit une suite digne de l'admiration des Paysans, & de l'envie des *Hidalgos*.

Je ne trouvai point le Château audessus de la description que mon Mari m'en avoit faite ; mais il me parut bien bâti, bien meublé, & même aussi soigneusement entretenu que si le Comte y eût fait sa résidence ordinaire. Je fus surtout frappée de la beauté des jardins, & des vastes prairies qui s'étendent



du côté du Septentrion jusqu'aux bords du Guadalquivir. Je ne considerai pas avec moins de satisfaction les bois qui regnent du côté du midi. Bartolome voyant que j'étois charmée de ce sejour, me dit d'un air triomphant : Hé bien, ma Mignone, vous ai-je trompée en vous vantant votre Château ? Y en a-t'il un en Espagne où l'on respire un air plus pur, & qui présente à la vûë des objets plus rians ? Non sans doute, s'écria mon amie, encore plus enchantée que moi des agrémens de ma retraite, & il faut avoüer que c'est un vrai présent de Seigneur. Nous passerons ici nos jours fort agréablement, pour peu que la Noblesse du Pays soit raisonnable.

Il est vrai, dit Bartolome, que les *Hidalgos* sont des gens un peu fiers. Lorsqu'ils ont pour Seigneur un homme du commun, il ne doit gueres attendre d'eux de respect &

de considération ; mais étant bons Comediens nous sçaurons nous accommoder à leur sotte fierté. Cela ne nous coutera pas beaucoup ; & nous pourrons, en flattant leur orgüeil, nous réjoüir de leurs differens ridicules. J'ai meilleure opinion que vous de ces Messieurs-là, dis-je à mon tour ; je crois qu'il y en a parmi eux qui sont d'un bon caractere. Au-reste, quels qu'ils puissent être, nous les obligerons par des manieres engageantes & polies à nous rendre ce qu'ils nous doivent.

Il est certain que nous n'étions pas prévenus en faveur de ces Nobles, dont la plûpart habitoient des chaumieres. Nous nous imaginions qu'ils étoient sots & grossiers; & nous fûmes assez surpris, lorsqu'ils vinrent nous faire visite, de les trouver aussi civilisés qu'ils nous le parurent. Leurs femmes sur-tout nous firent connoître par leurs complimens, qu'elles ne manquoient pas d'esprit.

& j'en remarquai parmi elles quelques-unes qui avoient de fort bons airs. Nous leur fimes à tous un accüeil si gracieux, qu'ils eurent sujet d'être contens de nous ; aussi nous le témoignerent-ils en nous protestant qu'ils étoient ravis d'avoir des Seigneurs qui sçûssent si bien recevoir la Noblesse.

Nous allâmes les voir à notre tour chez eux ; & dans les visites que nous leur rendimes, nous mimes toute notre attention à ne rien dire & à ne rien faire qui pût blesser leur vanité. Avec cette circonspection, qui étoit d'une nécessité absoluë pour vivre avec eux en bonne intelligence, nous gagnâmes leur amitié. Après cela, il ne fut plus question que de fêtes & de festins ; il venoit presque tous les soirs souper au Château quatre ou cinq Gentils-hommes avec leurs épouses ou leurs Sœurs, & nous formions après le repas une espece de

Bal qui duroit ſouvent toute la nuit. Je paſſois ordinairement la journée dans le Château à joüer ou à m'entretenir avec les femmes, tandis que mon Epoux chaſſoit avec les hommes aux environs. Tels étoient nos amuſemens, & bientôt il ne tint qu'à moi d'en avoir d'autres.

Parmi ces petits Nobles, il y en avoit un qui ſe nommoit Don Dominique Riſador. * Il juſtifioit parfaitement bien ſon nom par ſon caractere ; c'étoit un contradicteur impoli, un diſputeur échauffé, un querelleur, un franc brutal ; avec cela, il avoit un orgueïl inſupportable. Aucune Dame juſques là n'avoit pû vaincre ſa fierté; une victoire ſi difficile m'étoit réſervée. Je lui plûs, & il me fit l'aveu de ſa paſſion avec toute la confiance d'un Galant qui s'imagine que ſon amour fait honneur à l'objet aimé. Quelque averſion que j'euſſe pour

* En Eſpagnol querelleur.

ce perſonnage, je l'écoutai ſans me révolter contre ſon amour; mais je lui déclarai de ſang-froid en termes clairs & nets, que je ne me ſentois aucune diſpoſition à l'aimer; & je le priai de ne plus remettre le pied au Château.

Vous croyez peut-être, que mortifié du mauvais ſuccès de ſa déclaration, il ſe retira plein de fureur, & changea ſon amour en haine; point du tout. Il me rit au nez, en me diſant qu'il vouloit perſiſter à m'aimer malgré moi. Je ne ſuis pas, pourſuivit-il, ſi facile à rebuter. Je connois les femmes, & je ne prends point leurs grimaces pour des marques de vertu. Allons, ma Princeſſe, ajoûta-t-il, changez, s'il vous plaît, de langage. Laiſſez là les façons, elles vous conviennent encore moins qu'à une autre.

A ce diſcours inſolent, je ne pus retenir ma colere, & dans mon premier mouvement je traitai Ri-

ſador comme un Negre ; mais il ſe mocqua de mes invectives, & ſortit en n'y répondant que par des ris qui redoublerent ma fureur. J'en pleurai de rage, & j'avois encore les yeux baignés de larmes, lorſque Manuela ſurvint : Qu'avez-vous, me dit-elle en s'appercevant de l'état où j'étois ? Quel ſujet de chagrin pouvez-vous avoir dans un ſéjour où tout le monde ne ſonge qu'à vous plaire ?

Je lui rendis compte de ce qui venoit de ſe paſſer entre Don Dominique & moi ; & quand je lui eus tout dit, au lieu d'entrer dans mon reſſentiment, elle n'en fit que rire : Vous avez tort, me dit-elle, de vous offenſer de l'impoliteſſe & du ridicule d'un Amant groſſier, vous devez plûtôt vous en réjoüir ; le mépris dont vous payez ſes feux, vous venge aſſez de ſon impertinence. Vous avez raiſon, répondis-je à mon Amie. Déſormais bien loin de

prendre avec lui mon sérieux, je prétens me divertir de ses extravagances.

CHAPITRE IX.

Un malheur qui arriva dans le Château de Caralla, & quelle en fut la suite.

JE m'étois donc déterminé à souffrir encore la vûë de Don Dominique Rifador, sans rien rabattre des sentimens que j'avois pour lui ; mais il cessa de venir au Château. Son orgüeil se soulevant enfin contre mes rigueurs, lui fit former pour m'en punir, le dessein de ne plus m'honorer de ses visites.

Il ne borna point là sa vengeance ; il insulta Bartolome, lequel étant encore plus que lui d'humeur spadassine, lui fit tirer l'épée ; & le

blessa dangereusement ; cependant Rifador n'en mourut point, & cette affaire insensiblement parut assoupie ; on n'en parloit plus. Mais six mois après, mon Epoux étant à la chasse tout seul dans un bois, y rencontra Don Dominique, qui lui lâcha traîtreusement un coup de carabine, & le coucha par terre roide mort. Quoique cet assassinat eût été commis sans témoins, son lâche auteur, persuadé que je l'en soupçonnerois & que je pourrois le faire arrêter, prit la fuite pour se dérober à la rigueur des loix.

Je pleurai amerement Bartolomé ; & j'étois d'autant plus affligée de sa mort, que je ne pouvois la venger. Je m'en consolai pourtant à l'aide de Manuela, qui toujours prête à m'offrir son assistance, avoit l'art d'adoucir mes peines. Cependant nos plaisirs furent interrompus par ce funeste événement, ou, pour mieux dire, nous nous ennuyâ-

mes de vivre dans la solitude : Je ne sçais, dis-je un jour à mon Amie, si vous êtes dans la disposition où je me trouve ; je commence à me lasser de la compagnie des Gentilshommes de Campagne, & de leurs Epouses. J'ignore ce qui peut produire en moi ce changement ; si c'est un effet de mon inconstance naturelle, ou de la mort de mon Mari. C'est à votre délicatesse seule qu'il faut l'attribuer, répondit Manuela ; une fille accoutumée aux fleurettes des Seigneurs, doit bientôt se dégoûter du commerce des personnes que nous voyons dans ce païs-ci.

Ne vous imaginez pas, poursuivit-elle, que je sois plus propre que vous à demeurer dans la solitude. Je vous dirai aussi franchement, que je m'ennuye dans ce Château ; je n'y ai plus que le plaisir d'être avec vous. Les differens originaux qui viennent ici, ne me divertissent plus. Le ridicule réjouït d'abord ;

mais il déplaît ensuite, & devient insupportable. Si vous m'en voulez croire, ajoûta-t-elle, nous suivrons une idée qui m'est venuë, & que je ne vous ai point encore communiquée.

Je demandai à mon Amie ce que c'étoit que cette idée; c'est, répondit-elle, d'abandonner ce séjour pour quelques années, & d'aller nous établir à Madrid. Nous sommes assez riches pour y vivre noblement, & nous y passerons sans peine pour des femmes de qualité, puisque nous en avons toutes les manieres. Que pensez-vous de ce projet? a-t-il votre approbation? N'en doutez pas, lui repartis-je, il me flatte infiniment. Que d'images agréables il présente à mon esprit! Hâtons-nous de l'exécuter. Je suis bien-aise, dit Manuela, que vous applaudissiez à ce voyage. J'ai un pressentiment qu'il ne sera pas

malheureux. Préparons-nous donc à partir. Laissez le soin du Château à votre Fermier, avec ordre de vous en faire toucher le revenu à Madrid. Je joindrai à cela les dépoüilles de Don Garcie, pour mieux soutenir la figure que nous nous proposons de faire dans cette Capitale de la Monarchie.

Nous ne fumes plus occupées que des préparatifs de notre départ, qui ne furent pas plûtôt achevés, que nous nous mîmes en chemin avec nos Soubrettes, toutes quatre dans un carrosse; & nous étions accompagnées de deux Valets montés sur des mules, & bien armés. Après une traite aussi pénible que longue, nous arrivâmes heureusement dans cette Ville, où nous jugeâmes à propos de changer de nom. Manuela prit celui d'Ismenie, moi, celui de Basilisa; & nous disant deux Dames veuves de deux Gentilshommes Grenadins, nous loüâ-

mes cette maiſon où nous commençâmes à recevoir compagnie. Nous y attirâmes d'honnêtes gens par nos manieres aiſées, & nous nous en fimes eſtimer par une conduite ſage.

Nous voyons, continua-t'elle, un aſſez grand nombre de Cavaliers nobles, & il n'y en a pas un qui n'ait pour nous de l'eſtime & de la conſidération. Vous en pouvez juger par Don Manuel de Pedrilla votre ami. J'ignore ce qu'il vous a dit de nous, mais je ſçais qu'il n'a pas dû vous en dire du mal. Quoique nous lui permettions de nous venir voir librement, nous ne craignons pas les rapports qu'il peut faire. Il n'a rien remarqué qui l'ait pû prévenir contre nos mœurs. Si nous ne ſuivons pas l'uſage auſtere des Dames qui s'interdiſent l'entretien des hommes, nous n'en avons pas pour cela moins de vertu.

CHAPITRE X.

De la converſation qu'eut Dona Franciſca avec Don Cherubin, après lui avoir raconté ſon hiſtoire.

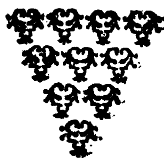
DOna Franciſca, ma Sœur, acheva dans cet endroit le recit de ſes avantures, & me dit enſuite en ſouriant : Hé-bien, mon Frere, que vous ſemble de la veuve de Bartolome ? Ne vous paroit-elle pas une Dame d'importance ? Oüi vraiment, lui répondis-je, vous avez fait votre chemin en peu de tems. Je vous en félicite, & je rends grace au Ciel d'avoir une ſœur ſi bien dans ſes affaires ; mais j'apprehende une choſe. Nous ſommes ſujets dans notre famille à ſacrifier

à l'Amour. Je crains que parmi les Cavaliers qui viennent chez vous, il ne se trouve quelque aimable fripon qui vous fasse perdre votre Château comme vous l'avez gagné. N'ayez pas cette crainte, me repartit Francisca ; je suis plus capable d'en acquérir encore un autre, que de donner le mien au même prix qu'il m'a couté.

Mais changeons de matiere, poursuivit-elle, puisque j'ai le plaisir de retrouver mon Frere, ne nous séparons plus. Je vous offre un logement dans cette maison, venez-y demeurer avec nous. Ismenie n'en sera pas moins ravie que moi. Vous nous aiderez de vos bons conseils. Il pourra se présenter des conjonctures embarrassantes, dans lesquelles votre prudence nous sera d'un grand secours ; vous nous sauverez de fausses démarches. Que nous vous ayons cette obligation-là.

La proposition, je l'avouerai, ne

me plût pas d'abord. Je me fis un scrupule d'être le conseiller & le guide de deux Beautés dont je ne laissois pas de croire la sagesse équivoque, quoiqu'en pût dire ma Sœur. Néanmoins je ne pus m'en défendre, & je m'y déterminai aux dépens de qui il appartiendroit; me réservant au surplus le droit de me séparer d'elles pour peu que je fusse mécontent de leur compagnie.



CHAPITRE XI.

Don Cherubin va loger chez sa Sœur : Des connoissances nouvelles qu'il y fit, & de l'extrême considération qu'on eut pour lui, lorsqu'on sçut qu'il avoit l'honneur d'être Frere de Basilisa.

IL me fallut donc aller demeurer avec ma Sœur & sa bonne Amie, qui me donnerent un petit appartement fort propres, qu'elles avoient de réserve dans leur Maison. Dès le soir même je me rendis chez elle avec Don Manuel de Pedrilla : Venez, lui dis-je, mon ami, venez m'installer dans mon nouveau domicile, où je vous proteste que mon plus grand plaisir sera

d'être à portée de vous servir auprès d'Ismenie. Je ne refuse pas vos bons offices, me répondit-il; mais je ne sçais si j'en serai plus heureux. Quoiqu'Ismenie paroisse avoir de tendres sentimens pour moi, elle ne veut pas mettre le comble à mon bonheur. Je doute que votre amitié ait plus de pouvoir que mon amour.

Il vint ce soir-là souper chez ses Dames deux Chevaliers de S. Jacques, qui me donnerent mille accolades quand ils apprirent que j'étois Frere de Basilisa: Mon Gentilhomme, me disoit l'un, que je vous embrasse pour l'amour de votre charmante Sœur: Voilà votre vivante image, Madame, disoit l'autre à la veuve de Bartolome. Que vous devez avoir de joye de vous revoir tous deux! je prens part à votre satisfaction mutuelle.

Ces discours ne firent que préceder une infinité de complimens

qu'il me fallut essuyer, & ausquels je répondis sur le ton, comme on dit, de la bonne Compagnie, pour montrer à ces Messieurs que je n'étois pas embarrassé de ma contenance en pareille occasion. Aussi parurent-ils très-contens des échantillons que je leur laissai voir de mon esprit. Ils le furent encore davantage de quelques heureuses saillies qui m'échapperent pendant le repas, & qu'ils releverent avec éloge.

Ces Chevaliers, dont l'un se nommoit Don Denis Langaruto, & l'autre Don Antoine Peleador, avoient des figures & des caracteres bien differens. Don Denis étoit un grand corps sec, & Don Antoine un gros petit homme trapu. Le premier pour trancher de l'Erudit, ne parloit que de sciences; & le second faisant le Guerrier, nous fatiguoit de récits militaires. C'étoit à qui des deux nous ennuyeroit davantage. Aussitôt que l'un avoit rapporté un passa-

ge d'Auteur, l'autre prenant brusquement la parole, entamoit la relation d'un Combat. Pendant ce tems-là Don Manuël & la belle Ismenie se lançoient réciproquement des regards qui les consoloient des discours fastidieux de ces deux Convives, ou plutôt qui les sauvoient de l'ennui de les entendre. Pour ma Sœur & moi, nous eumes la politesse de n'en perdre pas un mot, & même de paroître y prendre beaucoup de plaisir.

En récompense, lorsque ces Messieurs se furent retirés, je ne les épargnai point: Si tous les Cavaliers qui viennent chez vous, dis-je à ma Sœur, ne sont pas plus amusans que ceux-ci, je ne crois pas qu'en quittant vos *Hidalgos* de Caralla vous ayez gagné au change. Il est vrai, dit Francisca, que voilà deux mortels assomans; mais vous en verrez d'autres dont vous serez

plus satisfait. Cependant je le fus encore moins de deux Commis des Bureaux du Duc de Lerme, qui souperent au logis le jour suivant.

Ceux-ci voulant qu'on eût autant de respect pour eux que pour des Secretaires d'Etat, affectoient une orgüeilleuse gravité. Quand on leur eut dit que j'étois Frere de Basilisa, ils ne se répandirent point en éloges, ainsi que les Chevaliers de S. Jacques ; ils se contenterent de m'honorer d'une simple inclination de tête, comme s'ils eussent été des Conseillers du Conseil de Castille. Quoiqu'ils fussent amoureux de nos Dames, ils n'en paroissoient pas plus émus. Bienloin de leur tenir des discours galans, ils gardoient un superbe silence ; ou s'ils le rompoient quelquefois, ce n'étoit que par des monosyllabes.

Je m'imaginois que du moins ils rabattroient de leur gravité quand ils seroient à table. Je les attendois.

là pour les voir changer peu à peu de maintien & se livrer au plaisir, comme font en pareil cas tous les graves personnages. Mais ni ma bonne humeur, ni les agaceries des Dames ne purent leur faire perdre leur morgue de Bureau, ni leur arracher un souris. Je n'ai jamais vû de gens qui m'ayent tant déplû que ceux là.

Aussi dès qu'ils furent sortis, je fis de nouveaux reproches à ma Sœur : Comment, lui dis-je, pouvez-vous faire de si mauvaises connoissance, vous qui avez de l'esprit & du goût ? Ces Commis sont encore plus ennuyeux que vos Chevaliers d'hier. En vérité, ma Sœur, puisque vous vous plaisez à recevoir Compagnie chez vous, il me semble que vous devriez mieux choisir votre monde. Donnez-vous patience, répondit Francisca ; vous verrez ici plus d'un Cavalier dont vous ne serez pas fâché d'acquérir l'amitié.

J'en

J'en vis en effet dans la suite plusieurs qui pouvoient passer pour la fleur des Galans, & que je ne pus m'empêcher de regarder comme autant de Beau-freres, quoique ma Sœur me jurât tous les jours qu'elle leur tenoit à tous la dragée haute. Il y en avoit un entre autres nommé Don André de Caravajal de Zamora, qui réünissoit en lui toutes les bonnes qualités dont les hommes les mieux nés n'ont ordinairement qu'une partie. Ce Cavalier ne sçût pas sitôt que j'étois frere de Basilisa, qu'il n'épargna rien pour s'insinuer dans mes bonnes graces. Il eut peu de peine à y réüssir, étant un de ces hommes agréables qui préviennent d'abord en leur faveur. Il ne fut pas plutôt de mes amis, que voulant devenir quelque chose de plus il me fit une confidence : Seigneur Don Cherubin, me dit-il, j'aime votre Sœur, & ma plus chere envie se-

roit de l'épouser. Je suis assez riche & d'assez bonne Maison, pour me flatter qu'elle pourroit agréer ma recherche ; mais je m'apperçois qu'elle a du penchant pour un autre Cavalier, & j'ai tout lieu de craindre ce Rival.

Je demandai à Don André qui étoit le galant qu'il paroissoit tant apprehender. Vous ne le devineriez jamais, répondit-il ; & quand je vous l'aurai nommé, vous aurez de la peine à me croire ; car enfin ce n'est point Don Felix de Mondejar, ni Don Vincent de Cifuentes ; c'est Don Pedro Retortillo. Cela n'est pas possible, m'écriai-je avec étonnement ! Don Pedro le plus mal fait de tous les Amans de ma Sœur, un capricieux, un fat ; Non, je ne puis penser qu'elle soit d'un goût assez dépravé pour vous le préferer. Vous direz de ce Cavalier ce qu'il vous plaira, reprit Caravajal ; mais il est aimé de Basilisa, rien n'est plus

véritable ; elle a les yeux fermés sur ses défauts ; elle le trouve fort bien-fait ; & il a beau parler à tort & à travers , elle admire son esprit.

Je promis à Don André de traverser de tout mon pouvoir l'amour de Don Pedre ; & pour lui tenir parole j'eus avec Francisca le lendemain une longue conversation, dont on verra l'effet dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

Du malheureux succès qu'eut le service que Don Cherubin voulut rendre à son ami Don André.

JE ne sçais, lui dis-je, ma Sœur, si vous vous ressouvenez de m'avoir prié de vous aider de mes conseils. Oüi sans doute, mon Frere,

me répondit-elle ; & je vous en prie encore : Hé-bien, repris-je, puisque vous le voulez, je vais donc m'ériger en Conseiller ; mais faites-moi un aveu sincere auparavant : Aimez-vous Don Pedro Retortillo ?

A cette question Dona Francisca devint plus rouge que le feu, & se troubla : Vous rougissez, poursuivis-je, ma Sœur ; à ce que je vois, je n'ai pas besoin de votre réponse pour sçavoir ce que je dois penser, votre trouble ne me l'apprend que trop. Il est donc vrai que vous aimez D. Pedre ! O Ciel, faut-il que vous ayez jetté les yeux sur celui de vos Amans qui me paroît le moins digne de vous posseder !

Qui peut, répondit-elle, vous avoir si bien instruit d'un amour que je ne croyois pas avoir fait éclater ? C'est, lui repliquai-je, un Rival de Don Pedre qui l'a pénetré. Et ce Rival si pénétrant, reprit avec précipitation ma Sœur, est apparem-

ment Caravajal, pour qui vous avez la bonté de vous interesser? Hé-bien, continua-t'elle, puisqu'il a démêlé mes sentimens, je ne les désavoüerai point. Oüi, Don Pedre m'a sçû plaire, je ne vous le cele pas. Je suis fâchée que vous n'estimiez point ce Gentilhomme; mais sçachez que je le regarde d'un œil si favorable, que je le préfere à Caravajal, comme à tous ses autres Rivaux.

Oh pour cela, ma Sœur, interrompis-je avec quelque émotion, je ne puis m'accorder avec vous là-dessus. Je ne vois dans Don Pedre, pardonnez-moi ma franchise, qu'un tissu de mauvaises qualités. Il est bouru, emporté, plein de caprices, & je le crois avec cela très jaloux de son naturel. Qu'il soit tout ce que vous voudrez, interrompit à son tour la veuve de Bartolome d'un air brusque & chagrin, quelque mal que vous m'en puissiez dire, il

sera mon Epoux ; & c'est vouloir se broüiller avec moi pour jamais, que d'entreprendre de me détacher de lui.

Ma Sœur prononça ces paroles d'un ton de voix qui m'imposa silence. Je n'osai plus combattre sa sotte tendresse pour Retortillo, ni parler en faveur de Caravajal, qui fut obligé avec tout son mérite de ceder la place à son indigne Rival. J'en fus d'autant plus mortifié, que je sentois augmenter de jour en jour mon amitié pour l'un & mon aversion pour l'autre. Je detestai le caprice de Francisca, & je commençai à craindre que notre union ne fut pas de longue durée.

Effectivement depuis cet entretien, ma Sœur changea de conduite à mon égard. Elle rabattit beaucoup des attentions & des déferences qu'elle avoit euës pour moi jusques-là. Elle affectoit même d'éviter ma conversation ; & quand

elle ne le pouvoit, elle me parloit d'un air glacé. Enfin, ne pouvant me pardonner de n'approuver pas le dessein qu'elle avoit d'épouser un homme haïssable, elle ne me regarda plus que comme un censeur incommode & fâcheux, dont elle devoit se défaire. Aussitôt que je m'en apperçûs, je pris mon parti. Je sortis de sa maison, d'où je fis porter mes nippes à l'Hôtel garni où j'avois auparavant demeuré, & je rejoignis mon ami Don Manuel. Après cela, qu'on me vienne vanter la force du sang. Quelque amitié qu'il y ait entre les freres & les sœurs, il faut bien peu de chose pour l'alterer.

Après notre séparation, je cessai de voir Francisca, qui ne tarda gueres à lier son sort à celui de D. Pedre par un Hymen qui ne produisit pour elle que des fruits très-amers; puisqu'au lieu de trouver dans son second Mari l'humeur

commode & complaisante du premier, elle reconnut qu'elle étoit tombée entre les mains du plus jaloux de tous les hommes. Dès le lendemain de leurs nôces tout changea de face dans la maison: l'entrée en fut interdite aux Galans. Il n'y eut plus de jeu, plus de soupers; Don Pedre changea de Domestiques, & mit auprès de son Epouse la Duegne d'Espagne la plus rebarbarative. En un mot, il fit une femme miserable de la plus heureuse de toutes les Veuves. J'appris peu de tems après qu'il l'avoit emmenée à la Campagne avec Ismenie. De maniere que Don Manuel fut obligée de se consoler de l'éloignement de sa Maîtresse, comme moi de celui de ma Soeur.

Fin du second Livre.

HISTOIRE



LE BABHELIER DE SALAMANQUE.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Don Manuel de Pedrilla se voyant dans la nécessité de retourner dans son pays, engage D. Cherubin à l'accompagner. De leur arrivée à Alcaraz.

COMME on oublie plus facilement une Sœur qu'une Maîtresse, je ne pensai plus à Dona Francisca vingt-quatre heures

après que je m'en fus séparé, au lieu que Don Manuel eut besoin de huit jours pour chasser de son souvenir sa chere Ismenie. Enfin nous ne songions plus à ces Dames, lorsque mon Ami reçut une lettre d'Alcaraz, par laquelle Don Joseph son Pere lui mandoit que se sentant frappé d'une maladie dont il ne pouvoit revenir, il souhaitoit de mourir dans ses bras. Don Manuel fort affligé de cette nouvelle, se disposa dans le moment à obéir à son pere; mais voulant en même tems accorder avec son devoir l'amitié qu'il avoit pour moi, il me pria de l'accompagner, & je ne pus m'en défendre.

Nous partimes de Madrid suivis d'un Valet, tous trois montés sur de bonnes mules, & nous primes le chemin d'Alcaraz où nous arrivâmes en moins de six jours. Nous trouvâmes le bon-homme Don Joseph prêt à faire le trajet de ce

monde-ci à l'autre. Il y avoit dans ſa chambre deux Medecins qui ſaluerent Don Manuël, en lui diſant d'un air gai : Il y a trois jours que votre Pere devroit être mort ; mais grace à la vertu de nos remedes & aux ſoins que nous avons eu de lui, nous avons prolongé ſa vie juſqu'à votre retour; il deſiroit la ſatisfaction de vous embraſſer, nous la lui avons procurée. Quand ces Docteurs auroient guéri leur malade, ils n'euſſent pas paru plus contens. Cependant le Vieillard qui tiroit à ſa fin, n'eut pas ſitôt vû ſon cher Fils, qu'il expira & remplit de deüil ſa maiſon.

Il laiſſoit après lui une vieille Sœur, une jeune Fille & Don Manuël. Ces trois perſonnes pleurerent amerement ſon trépas, & lui firent des funerailles dignes d'un Gentilhomme qui avoit été Officier Général dans les armées du Roi ſous le Regne précedent. Lorſqu'ils eurent

essuyé leurs pleurs, & que Don Manuel se fût mis en possession des biens de son Pere, il reparut dans le monde & ne se refusa plus aux plaisirs de la société. Il fit son premier soin de me présenter aux plus honnêtes-gens de la Ville comme un Gentil-homme de ses amis. Voilà le personnage que j'eus à joüer & dont j'ose dire que je ne m'acquittai point mal. J'étois trop bien en habits & en argent pour faire une triste figure. Je donnois des Fêtes aux Dames, & sans vanité je ne m'attirois pas moins leur attention que mon ami.

On ne peut pas long-tems frequenter de jolies femmes sans payer le tribut qu'on leur doit : Dona Manuel devint amoureux, Don Clara de Palomar, jeune beauté d'Alcaraz, prit dans son cœur la place qu'Ismenie y avoit occupée, & même y alluma une flamme plus vive. Pour moi, je faisois ma cour aux Dames

en général, sans m'attacher à aucune en particulier ; ce qui étonnoit fort mon ami : Don Cherubin, me disoit-il, toutes les Dames d'Alcaraz auront-elles le honteux malheur d'avoir inutilement essayé sur vous leurs regards ? Quelqu'une ne vengera-t-elle pas les autres de votre injurieuse indifference ?

Je riois des reproches de Don Manuël ; mais, helas ! il ne me les auroit pas faits s'il eût pû lire au fond de mon ame. Bien loin d'être insensible, je brûlois des feux les plus ardens pour sa Sœur Dona Paula. Je l'adorois secretement, comme on adore une Divinité. Je n'avois garde de faire confidence à son Frere d'une passion si audacieuse. Quelque amitié qu'il me témoignât, je m'imaginois que si je me déclarois il se révolteroit contre ma témérité.

Je cachois donc bien soigneusement mon amour. Je pris même

la vigoureuſe réſolution de le vaincre, & ce triomphe ne me parut pas impoſſible ; car malgré ma préoccupation, je convenois que Dona Paula n'étoit pas une beauté parfaite ; & qu'il y avoit lieu d'eſperer qu'en m'éloignant d'elle, je viendrois à bout de m'en détacher. Ayant donc formé le deſſein de tenter le ſecours de l'abſence, pour ſuivre le conſeil d'Ovide, je dis à Pedrilla que je le priois de me permettre de retourner à Madrid, mais il s'oppoſa fortement à mon départ.

Eſt-ce là, me dit-il, cet ami qui me proteſtoit qu'il vouloit paſſer ſa vie avec moi ? Don Cherubin, ajoûta-ti'l, vous vous ennuyez dans cé ſéjour, ou bien je vous ai peut-être ſans y penſer, donné quelque ſujet de mécontentement. Non, lui répondis-je, mon cher Don Manuël ; je n'ai jamais été plus content de vous que je le ſuis. Pourquoi donc re-

pliqua-t'il, avez-vous envie de m'abandonner ? Là-dessus il me fit de si pressantes instances pour sçavoir mon secret que je le lui révelai : Voilà, lui dis-je ensuite, ce qui m'oblige à m'éloigner d'Alcaraz, & vous devez approuver ma résolution.

Don Manuel, après m'avoir attentivement écouté, prit un air sombre & chagrin. Je crûs que malgré l'amitié qui nous unissoit, la fierté de ce Gentilhomme se révoltoit contre un téméraire qui élevoit trop haut sa pensée ; & dans cette erreur j'ajoutai qu'il ne devoit pas s'offenser de l'aveu d'une passion que j'avois condamnée au silence, & qu'il auroit toujours ignorée, s'il ne m'eût pas forcé de la lui découvrir. En jugeant ainsi de Don Manuel, je ne lui rendois pas justice : Don Chérubin, me dit-il, je suis au désespoir que vous ne m'ayez pas plûtôt fait connoître vos sentimens pour ma

Sœur. Je l'ai promise il y a huit jours à Don Ambroise de Lorca. Que ne l'avez-vous prévenu ? Je n'aurois point donné ma parole à ce Gentilhomme, quoique ce soit peut-être le parti le plus avantageux qui puisse se présenter pour ma Sœur.

Je fus accablé de cette nouvelle, & Don Manuel partit fort touché du saisissement qu'elle me causa. Mais changeant tout-à-coup de visage : Mon ami, me dit-il, d'un air consolant, le mal n'est pas sans remede. Je me souviens qu'il y a dans mon engagement avec Lorca une circonstance qui peut le rendre nul. Je ne lui ai promis ma Sœur qu'à condition qu'elle souscriroit sans répugnance à ma promesse. Reglez-vous là-dessus. Faites bien votre cour à Dona Paula. Je vous fournirai de fréquentes occasions de la voir & de l'entretenir en particulier. Tâchez de lui plaire, & si vous en venez à bout je me charge du reste.

Ces paroles me rappellerent pour ainsi dire à la vie. Je commençai à me flatter que je pourrois bien devenir l'Epoux de Dona Paula. Je ne craignois qu'une chose : j'avois peur que cette Dame ne fût devenuë en faveur de mon Rival ; & c'étoit en effet de là que mon sort dépendoit. Heureusement dès la premiere conversation que j'eus avec elle je perdis ma frayeur. Je remarquai même que Don Abroise étoit haï, ce que j'eus la vanité de regarder comme un présage d'amour pour moi.



CHAPITRE II.

D. Cherubin se fait aimer de Dona Paula. Don Ambroise de Lorca presse D. Manuel de la lui accorder. On la lui refuse. Suite de ce refus.

EFfectivement je ne me flattai point d'une trompeuse espérance. A force de faire tantôt le languissant, le mourant; tantôt le passionné, j'obligeai Dona Paula de m'avoüer qu'elle étoit sensible à ma tendresse. Il est vrai que le Frere & la Tante ne contribuerent pas peu à lui faire agréer mes soins par le bien qu'ils lui disoient de moi tous les jours. De sorte que je me vis bientôt dans cette ravissante situation où se trouve un Amant cheri, qui est sur le

point d'épouser ce qu'il aime.

D'un autre côté, mon Rival, aussi amoureux que moi pour le moins, & comptant sur la promesse de Pedrilla, le pressoit vivement de la tenir: Don Manuel, lui dit-il un jour, il semble que vous ayez perdu l'envie d'être mon Beau-frere. Parlez-moi franchement, auriez-vous changé de sentiment au mépris de votre parole donnée? Non, lui répondit Don Manuël; mais ressouvenez-vous qu'en vous promettant ma Sœur, je vous déclarai que je ne prétendois pas la marier malgré elle. Vous devez m'entendre. Je suis fâché de vous le dire, son cœur est échappé à vos galanteries.

A d'autres, interrompit D. Ambroise, en rougissant de honte & de dépit; car c'étoit un Noble des plus fiers & des plus glorieux. Ce n'est point à moi qu'on en fait accroire. Je suis mieux informé que vous ne pensez de ce qui se passe.

Je sçais tout. Vous voulez préferer à un homme de ma qualité le fils d'un petit Juge de Village, un Bourgeois à qui je ferai donner les étrivieres pour punir son audace & son insolence ? Ce Bourgeois, lui dit Petrilla, porte une épée, & je vous apprens que ses ennemis sont les miens. Cela étant, reprit Lorca, trouvez-vous demain tous deux au lever du Soleil à l'entrée des Montagnes de Bogarra ; vous y verrez un homme disposé à vous faire connoître qu'on ne lui manque pas de parole impunément.

En prononçant ces mots d'un air menaçant, il se retira plein d'impatience d'être au lendemain. Mon ami vint me rendre compte de cette conversation, & ne me fit pas grand plaisir en m'annonçant qu'il falloit nous préparer à nous battre. Il avoit beau se montrer courageux jusqu'à se faire un jeu de cet appel, je ne m'en faisois qu'une image très-dé-

ſagréable. Néanmoins quoique je ſentiſſe fremir la nature, je ne laiſſai pas d'affecter par honneur de paroître réſolu. Je pris même un air d'intrépidité, dont je ſuis ſûr que mon ami fut la duppe. Mais tout cela ne me rendoit pas plus vaillant, & dans le fond de l'ame j'aurois voulu la partie rompuë.

Je dirai plus, pour accommoder les choſes, je fis la nuit un plan de pacification, par lequel je cedois de bonne grace ma Maîtreſſe à mon Rival. Véritablement je rejettai enſuite une penſée ſi lâche. Je me repréſentai le mépris dans lequel je tomberois ſi je ne marquois pas de la fermeté dans cette occaſion; & qu'enfin je perdrois, avec mon honneur, l'eſtime de mon ami, & l'objet de mon amour. Ces réfléxions m'échaufferent peu à peu; & m'inſpirerent tant de courage, que je ne reſpirai plus que le combat,

Je me levai dans cet accès de bravoure pour voler au rendez-vous avec Don Manuël, qui sans le secours de l'amour, étoit dans sa même disposition que moi. Nous montâmes sur nos deux meilleurs chevaux, & nous piquâmes vers Bogarra. Don Ambroise y étoit déja, avec un autre Cavalier. Nous nous joignimes tous quatre, & nous étant salués de part & d'autre, Lorca dit à Don Manuël: Estes-vous toujours dans la résolution de me refuser votre Sœur après me l'avoir promise? Oüi, lui répondit Pedrilla, & vos menaces m'ont confirmé dans ce dessein, au lieu de m'en détourner. Vous n'avez donc, repliqua Don Ambroise, qu'à descendre, votre Cherubin & vous.

Il ne fut point obligé de nous le dire deux fois: Nous mimes pied à terre dans le moment. Nos ennemis firent la même chose. Nous attachâmes nos chevaux à des ar-

bres, qui bordoient le grand chemin, & nous nous présentâmes fierement les uns devant les autres. D. Ambroise attaqua Don Manuel, & j'eus affaire à l'autre Cavalier, qui joignoit à l'avantage d'être bon escrimeur, celui d'avoir à se battre contre un homme qui ne sçavoit seulement pas manier une épée. Cependant, je ne sçai par quel hazard, je fis sentir à ce Spadassin la pointe de ma lame si rudement, que je l'étendis sur le carreau. Dans le tems que mon homme tomba sous mes coups, Don Manuel eut aussi le bonheur d'expédier le sien. De sorte que nous demeurâmes maîtres du champ de bataille.



CHAPITRE III.

Ce que firent Don Manuel & D. Cherubin après cette avanture

LA premiere chose que nous jugeâmes à propos de faire après ce triste évenement, fut de penser à notre sûreté. Don Ambroise étoit parent du Gouverneur d'Alcaraz, & nous pouvions compter que ce Gouverneur mettroit la sainte Hermandad à nos trousses, dès qu'il seroit informé de notre combat. Il faut ajoûter à cela, que le Cavalier qui avoit eu le malheur d'étrener ma rapiere, étoit d'une famille qui avoit aussi beaucoup de crédit. D'un autre côté, dans quelque endroit du monde qu'il nous prit envie de nous retirer, il nous falloit de l'argent. Tout cela bien considéré,

considéré, nous résolûmes de regagner Alcaraz avant qu'on y sçût la mort de Lorca, de nous munir d'or & de pierreries, & de nous sauver à Barcelone pour nous y embarquer sur le premier Vaisseau qui mettroit à la voile pour l'Italie.

Sitôt que nous eûmes formé ce dessein, nous retournâmes en toute diligence au logis, où sans perdre de tems nous nous chargeâmes de tout ce que nous pûmes emporter de pistoles & de bijoux. Ensuite nous dimes adieu à Dona Paula & à sa Tante, après être convenus avec elles des moyens d'avoir secrettement ensemble un commerce de lettres. Nous partimes pour Barcelone, suivis d'un seul Valet; mais ne trouvant point en arrivant dans cette Ville l'occasion de passer en Italie, nous fûmes obligés, en l'y attendant, de nous y arrêter quelques jours.

On ne sçauroit s'imaginer ce que

je souffris pendant ce tems-là. Il faut avoir fait un mauvais coup pour concevoir les allarmes & les inquiétudes qui troublerent mon repos. Quoique j'eusse tué mon Cavalier en galant homme, je n'avois pas moins de peur de tomber entre les mains de la Justice, que si j'eusse commis un assassinat. Je croyois voir sans cesse des Archers qui venoient fondre sur moi. Quand j'appercevois quelqu'un qui m'envisageoit, je le prenois pour un Espion payé pour me suivre. Enfin, j'avois le jour mille frayeurs, & la nuit je faisois des songes funestes.

Outre les craintes continuelles dont j'étois la proye, je ne me souvenois pas sans remords de ce que j'avois fait. Je me repentois d'avoir donné la mort à un Cavalier, au lieu d'avoir suivi le plan de pacification qui m'étoit venu dans l'esprit la veille du jour de notre combat. J'en avois d'autant plus de re-

gret, qu'il me sembloit que je n'aimois plus tant Dona Paula. Ce qu'il falloit attribuer à l'horrible situation où j'étois; l'Amour se plaisant à regner seul dans un cœur, & n'y pouvant souffrir que les craintes & les inquiétudes qu'il cause lui-même aux Amans.

Tandis que nous étions agités, Don Manuel & moi, de toutes les terreurs qui accompagnent un homme que poursuit la justice, Mileno notre Valet les augmenta un soir, en nous disant qu'il venoit de voir descendre à la porte d'une Hôtelerie des gens qui lui étoient suspects, & qu'il croyoit même avoir reconnu parmi eux un Alguasil d'Alcaraz; mais, ajoûta-t'il, je puis m'être trompé. Pour sçavoir la vérité, je vais me glisser subtilement dans cette Hôtelerie.

Nous laissâmes faire ce garçon dont nous connoissions l'adresse, & qui revenant nous joindre deux

de la Ville, & entr'autres le Gouverneur Don Guttiere de Terrassa, dont il étoit fort consideré. Le nom du Pere Theodore emportoit dans Barcelone une idée d'homme de bien, ou plûtôt d'homme de Dieu. Ce Carme joignoit à cela beaucoup d'esprit, mais ce qu'il avoit de plus admirable, c'étoit une humeur gaye qu'il sçavoit concilier avec une vie dure & mortifiée. Il passoit les trois quarts de la nuit à prier & à méditer; il employoit la matinée à prêter l'oreille aux Pécheurs qui vouloient se convertir par son Ministere; & l'après-dînée, dans ses heures de recréation, il avoit avec les honnêtes gens qui le venoient voir, des entretiens dans lesquels il faisoit paroître l'esprit & toute la gayeté d'un homme du monde.

Le Pere Theodore, tel que je viens de le peindre, nous fit donner deux cellules, où il y avoit deux grabats composés de chacun d'une

paillasse & d'un matelas fort mince, & qui pourtant tous durs qu'ils étoient, pouvoient passer pour des lits molets, en comparaison de ceux des Religieux de ce Couvent : Seigneurs Cavaliers, nous dit ce saint Superieur, ne vous attendez point à trouver dans cet asyle toutes les commodités, que vous auriez dans le monde. Outre que vous serez ici fort mal couchés, on ne vous y servira que notre pitance, qui n'est propre qu'à ôter la faim sans piquer la sensualité. Mais, ajoûta-t-il en souriant, je crois que vous voudrez bien souffrir cette petite mortification pour appaiser le Ciel, que vous avez irrité contre vous par votre combat. Nous nous soûmimes volontiers à cette legere pénitence. Je dirai même qu'en peu de jours, nous nous accoûtumâmes à la dureté de nos lits, & à la frugale portion des Moines, comme si nous n'eus-

sions jamais été couchés plus mollement ni mieux nourris.

CHAPITRE IV.

De quelle façon tourna l'affaire de Don Cherubin & de Don Manuel par l'entreprise du Pere Theodore. De la résolution que prit subitement le premier, & de quelle maniere il l'exécuta.

LE Pere Theodore ne négligea point notre affaire ; pour l'accommoder, il eut recours au crédit du Gouverneur de la Principauté de Barcelone, son Pénitent, qui voyant que sa Révérence y prenoit beaucoup de part, n'épargna rien pour la terminer à l'amiable. Ce Seigneur écrivit de la maniere du monde la plus forte aux Parens de

de Don Ambroiſe de Lorca, & entr'autres au Gouverneur d'Alcaraz dont, par bonheur pour nous, il étoit intime ami.

Comme Don Ambroiſe avoit été l'agreſſeur, ſes parens n'étoient pas ſi animés contre nous, qu'ils l'auroiént été s'il eût eu raiſon. Ils ſacrifierent ſans peine leur reſſentiment à Don Guttiere, & aux démarches que la famille de Don Manuel fit pour les appaiſer. Ils ceſſerent de nous pourſuivre, & cette affaire fut entierement finie au bout de ſix mois. Je ne doute point que le Lecteur ne s'imagine qu'après cela nous retournâmes gayement à Alcaraz, mon ami & moi, pour y épouſer nos Maîtreſſes; mais il ſe trompe. Je demeurai à Barcelone, où il m'arriva ce que je vais raconter.

Pendant qu'on travailloit à notre accommodement, j'avois ſouvent des entretiens avec le Pere Theo-

dore ; & plus je le voyois, plus j'étois charmé de lui. Il avoit un air de satisfaction que j'admirois ; je le lui disois souvent, & il me répondoit toujours que si je voulois l'avoir aussi, je n'avois qu'à passer ma vie dans ce Monastere. Considerez bien nos Religieux, me dit-il un jour, vous lirez sur leur visage la tranquillité qui regne dans leurs consciences. Vous êtes, ajoûta-t'il, si occupé de vos affaires, que vous n'avez pas encore pris garde à cela, quoique ce soit une chose qui mérite d'être remarquée.

J'y fis attention : & véritablement j'en fus édifié. J'étois étonné de voir des hommes si satisfaits d'un genre de vie si austere. Je commençai à rechercher leur conversation par curiosité. Je les engageois à parler pour sçavoir s'ils joüissoient effectivement d'une paix intérieure, qu'aucun chagrin ne troubloit. Je trouvai leur discours d'ac-

cord avec leurs viſages ; & j'eus lieu de penſer qu'ils étoient auſſi contens qu'ils le paroiſſoient. Cela me fit faire des réfléxions qui m'agiterent terriblement : Comment donc, dis-je en moi-même, il y a des mortels aſſez détachés des biens & des plaiſirs du monde, pour leur préferer la ſolitude des Cloîtres ? Que leur bonheur eſt digne d'envie !

Entre ces vénérables Religieux, il y en avoit un qui ſe diſtinguoit par un talent auſſi rare qu'utile. Il ſembloit n'avoir qu'une fonction ; & cette fonction conſiſtoit à confeſſer les malades, & à les exhorter à la mort. On le venoit chercher à toutes les heures du jour & de la nuit pour aller diſpoſer des mourans à faire une fin Chrétienne. Ayant entendu dire qu'il s'acquittoit à ravir d'un ſi triſte emploi, il me prit envie d'accompagner ce Pere une nuit. Il s'agiſſoit d'engager

à se confesser un vieux Gentilhomme Catalan, qui pendant quarante ans pour le moins avoit mené une vie de Miquelet. Deux Ecclésiastiques y avoient déja renoncé, n'ayant pû tenir contre les injures dont il les avoit accablés en les voyant seulement paroître dans sa chambre.

Ce Pécheur endurcit ne fit pas d'abord à notre Carme une reception plus gracieuse : Retire-toi, Moine, lui cria-t-il, ta figure me déplaît ; & ces paroles furent suivies d'une infinité d'autres pleines de fureur. Le Religieux au lieu de se rebuter, répondit avec douceur à ses emportemens, & s'arma d'une patience infatigable. Le Malade en fut étonné : Que venez-vous faire ici, Pere, lui dit-il ? retirez-vous ? Un aussi grand Pécheur que moi, doit vous épargner des discours superflus. Je suis trop coupable, pour échapper à la Justice divine.

Alors le Pere Seraphin, c'eſt ainſi que ſe nommoit le Carme, étendit les bras, & adreſſa ces paroles au Ciel, d'un ton qui émut toutes les perſonnes qui étoient préſentes : O Divin Sauveur ! Pere des miſericordes, vous voyez une de vos Créatures prête à tomber dans le déſeſpoir. Faites-lui la grace, par mon organe, de la préſerver de ce malheur. Jettez ſur elle un œil de pitié. Que votre bonté, Seigneur, la dérobe à votre Juſtice. Le Malade fut effrayé de cette apoſtrophe, & demanda au Religieux s'il lui étoit permis de concevoir quelque eſpérance de ſalut après avoir commis tant de péchés.

Là-deſſus notre ſaint Carme emporté par ſon zéle, s'approcha du Gentilhomme ; & ſe répandant en diſcours ſur la miſericorde de Dieu, il lui en tint de ſi conſolans & de ſi patétiques, qu'il fit fondre en pleurs

tous ceux qui l'écoutoient. Pour rendre ſon exhortation plus touchante encore & plus efficace, il l'accòmpagnoit de ſes larmes dont il baignoit les joües du Malade en l'embraſſant à tout moment. Il y avoit de l'onction dans la manière dont il diſoit les choſes, autant que dans les choſes mêmes. Auſſi le Gentilhomme en fut ſi pénétré, qu'il rentra en lui-même, ſe repentit de ſes fautes & mourut,. du moins en apparence, parfaitement converti.

Je ne regardai plus après cela le Pere Seraphin qu'avec admiration. Je recherchai ſon amitié, qu'il ne put refuſer à un homme dans lequel il entrevit une diſpoſition prochaine à devenir dévot, comme en effet, de jour en jour je me ſentois plus de goût pour la retraite; & les entretiens que j'avois tantôt avec ce Pere, & tantôt avec le Supérieur, m'inſpirerent inſenſible-



ment le désir d'y passer le reste de ma vie, & ce désir se tourna bientôt en résolution. Je fis confidence d'un si loüable dessein au Pere Theodore, qui le combattit moins pour m'en détourner que pour éprouver la fermeté de mes sentimens : Mon chere Enfant, me dit-il, quand votre affaire sera terminée, vous penserez peut-être autrement que vous ne faites aujourd'hui. Non, mon Pere, lui répondis-je, non ; je veux mourir dans ce Monastere sous votre habit.

Tandis que j'étois dans cette disposition notre affaire s'accommoda. Le Supérieur après m'avoir annoncé cette nouvelle, me dit d'un air riant : Hé-bien, mon Fils, qui vive présentement dans votre esprit, du monde ou de la solitude ? de l'abondance ou de la pauvreté ? Il ne tient qu'à vous de retourner à Alcaraz, où la main d'une jeune & belle personne vous attend.

Pourrez-vous préferer à un ſort ſi charmant les rudes travaux de la pénitence ? Conſultez-vous bien avant que vous vous déterminiez.

Je répondis au Pere Theodore que j'avois fait toutes mes réflexions, & que je ſouhaitois d'augmenter le nombre de ſes Religieux. J'ajoutai à cela que je voulois en prenant l'habit, lui remettre tout le bien que je poſſedois, & dont je faiſois préſent à ſa Communauté; à quoi d'abord il fit difficulté de conſentir, de peur qu'on ne dît dans le monde qu'il m'avoit ſéduit. Je combattis ſa délicateſſe, qui réſiſta long-tems à ma pieuſe intention; néanmoins, comme ſa Révérence vouloit que la volonté du Ciel ſe fît en toutes choſes, elle eut la bonté de me ſacrifier ſa répugnance.

Je n'avois point encore parlé de mon projet à Don Manuel, qui étoit fort éloigné de le pénétrer. Il s'ap-

percevoit bien que je devenois dévot à vûë d'œil ; mais il ne me croyoit pas homme à pousser la dévotion jusqu'à me jetter dans un froc ; s'immaginant que j'étois toujours épris de sa Sœur, comme lui de Dona Clara, il ne fut pas peu surpris, lorsqu'après notre affaire finie, je l'informai du changement qui s'étoit fait en moi, & du dessein que j'avois pris d'entrer dans l'ordre des Carmes Déchaussés.

J'avois compté, me dit-il, que nous retournerions tous deux à Alcaraz où vous épouseriez ma Sœur ; que nous n'y ferions qu'une famille, & qu'enfin la mort seule nous sépareroit. C'est, lui répondis-je, ce que je me promettois aussi quand nous sommes venus dans ce Couvent. Je me faisois une idée charmante de vivre avec vous, & D. Paula ; mais le Ciel en ordonne autrement. Il m'a parlé du ton dont il parle aux cœurs qu'il veut arra-

aux délices du siecle. Je ne me fais plus un plaisir de ceux que l'hymen le plus doux peut offrir à la pensée, ou plûtôt je m'en fais un de les sacrifier tous : Heureux, si ce sacrifice peut expier les désordres de ma vie passée.

Je redoublai par ce discours l'étonnement de Don Manuel. S'il étoit permis, reprit-il, de murmurer contre le Ciel, je lui reprocherois de m'avoir enlevé le plus cher de mes amis. Au lieu de vous plaindre du Ciel, lui repartis-je, craignez plûtôt qu'il ne mette au nombre de vos plus grandes fautes, celle de n'avoir pas profité comme moi des bons exemples que les Religieux de ce Monastere nous ont donnés. Cependant, mon cher D. Manuel, il en est tems encore. Laissez vos biens à votre Sœur, & renoncez courageusement à D. Clara. L'amour n'est pas une passion qui soit invincible, & le souvenir

d'une Maîtresse ne tiendra pas ici long-tems contre le secours que la grace vous prêtera pour en triompher. Allons, poursuivis-je, mon ami, faites un effort pour rompre des liens qui vous attachent au monde. Demeurez dans ce Couvent pour y partager avec moi les douceurs d'une tranquillité, qu'on ne peut trouver que dans la retraite. Quel contentement pour moi, si je vous voyois prendre cette résolution !

Ne l'esperez pas, me dit Don Manuel. Je vous admire sans pouvoir vous imiter. Nous ne sommes pas tous nés pour le Cloître. Il est beau, pour l'honneur du Christianisme, qu'il y ait des personnes qui soient détachées de la terre, & qui vivent fort austerement ; mais on peut faire son salut dans toutes les conditions de la vie en remplissant bien leurs devoirs. Demeurez donc, ajoûta-t-il, dans cette sainte

solitude, puisque le Ciel vous y arrête; mais il a sur moi d'autres vûës, il veut que je retourne à Alcaraz, & que je garde la foi jurée à Dona Clara.

Tel fut le dernier entretien que j'eus à Barcelone avec mon ami, & que nous finimes par des embrassemens mutuels: Adieu, Don Cherubin, me dit-il d'un air attendri, puissiez-vous toujours persévérer dans la ferveur qui vous anime. Je soutins avec plus de fermeté que lui notre séparation; & à peine fut-il parti, que je commençai à l'oublier: ce qui me fit croire que j'avois de la disposition à me dépoüiller de toute affection terrestre, & que je pourrois acquerir avec le tems cette sainte dureté qui rend un Religieux insensible à la voix du sang & de l'amitié.

CHAPITRE V.

Comment après six mois de Noviciat la ferveur de Don Cherubin se rallentit. De sa sortie du Couvent, & du nouveau parti qu'il prit.

JE portai pendant six mois l'habit de Novice avec plaisir, m'acquittant avec ardeur de tous mes devoirs, & comptant bien que je passerois le reste de mes jours dans ce Monastere. Malheureusement pour moi, le Pere Theodore fut obligé de quitter Barcelone, & de se rendre à Madrid pour y remplir la place de Superieur dans le grand Couvent des Carmes Déchaussez. Pour surcroît de mortification, je perdis en même tems le Pere Se-

raphin qui mourut d'une pleureſie, qu'il avoit gagnée à force de s'échauffer en exhortant un Alguaſil malade à faire une bonne fin.

Je fus vivement affligé de la perte de ces deux Religieux. Privé de ces guides, qui me conduiſoient ſûrement dans la voye du ſalut, je demeuré livré à moi-même. Je ne tardai gueres à reſſentir la tyrannie des paſſions dont je m'étois crû délivré. Elles porterent de ſi vives atteintes à ma vocation, qu'elle n'y put toujours réſiſter. Néanmoins avant qu'elle y ſuccombât, je fis tous mes efforts pour la ſoutenir. Je cherchai du ſecours contre ma foibleſſe; & m'imaginant que j'en trouverois dans les converſations de quelques Novices qui me paroiſſoient bien appellés, je dis un jour à l'un d'entr'eux: Mon cher Frere, que vous êtes heureux d'avoir oublié le monde, & de fournir votre carriere avec tant de cou-

rage ! Que ne puis-je vous ressembler !

Le Novice me répondit : Si vous lisiez dans mon cœur, vous n'envieriez point ma situation. Ma famille m'a forcé de me rendre Carme, & je suis réduit à faire de nécessité vertu : jugez si je puis être aussi content de mon état que vous le pensez. Un autre Novice me dit que s'étant fait Moine de regret d'avoir perdu une Dame qu'il aimoit, il sentoit bien qu'il étoit consolé de sa perte, mais qu'il y avoit des momens où il se repentoit de ne s'être pas servi d'un autre moyen de l'oublier. Je crois que si j'eusse interrogé tous les Novices, j'en aurois encore trouvé plus d'un, peu satisfait de sa condition.

Quoiqu'il en soit, je me dégoûtai de la vie monacale ; & reprenant mon habit séculier, je sortis du Couvent comme d'une Prison, ravi de me revoir en liberté, quoi-

que ſans argent ; car j'avois donné tout le mien à ces bons Religieux, & c'étoit à quoi il ne falloit plus penſer. Je ne laiſſai pas de me trouver un peu embarraſſé, & je ne ſçavois à quoi me déterminer. Je ne pouvois me réſoudre à retourner à Alcaraz, ignorant de quel œil Dona Paula me regarderoit. J'aimois mieux renoncer au plaiſir de la voir, que de courir le riſque d'en être mal reçu ; outre que je n'étois pas trop aſſuré de retrouver mon ami dans Don Manuel marié.

Je ne ſçavois donc ce que je devois faire, lorſque le Licencié Carambola, que je ne m'attendois plus à revoir de ma vie , s'offrit tout-à-coup à mes yeux dans la ruë. Nous fûmes également étonnés de nous rencontrer tous deux dans la Capitale de la Catalogne : Vous à Bacelone , lui dis-je en l'embraſſant ! Vous y êtes bien vous-même, me

répondit

répondit-il. Qu'eſt-ce que vous y êtes venu faire ? Une ſottiſe, lui repartis-je. En même tems je lui appris ma derniere équipée. Après m'avoir écouté juſqu'au bout, il me dit que j'avois été bien prompt à me défaire de mon argent, & que je n'aurois dû le livrer qu'à condition qu'il me ſeroit rendu, ſi je n'achevois pas mon Noviciat. La faute en eſt faite, interrompis-je, mon ami ; n'en parlons plus. Ce qu'il y a de conſolant pour moi, c'eſt que ces bons Peres en me diſant adieu, m'ont aſſuré que j'aurai part aux prieres qu'ils feront pour les bienfaicteurs de leur Couvent.

Pour obliger le Licencié à me raconter à ſon tour ce qu'il avoit fait depuis notre ſéparation : Pourquoi, lui dis-je, avez-vous abandonné le ſéjour de Madrid, & le petit bâtard confié à vos ſoins ? Le Conſeiller du Conſeil des Indes, ſon pere putatif, vous auroit-il congedié par ca-

price ? Non, me répondit-il, c'est moi qui l'ai quitté par raison. Je vais vous en apprendre le sujet.

Monsieur le Licencié, me dit un jour ce Magistrat, je suis dans l'habitude de me faire lire pendant la nuit quelque livre pour m'endormir ; sans cela je ne pourrois fermer l'œil. Mon Lecteur ordinaire est tombé malade. Voulez-vous bien prendre sa place jusqu'à ce que sa santé soit retablie ? vous me ferez plaisir. Très-volontiers, Monsieur, lui répondis-je, ne sçachant pas à quelle peine je m'exposois ; & dès le soir même, sitôt qu'il fut au lit, je m'assis à son chevet, ayant devant moi une petite table, sur laquelle il y avoit un vieux bouquin Espagnol, qu'on appelloit par excellence au logis, le Pavot du Patron, avec une tranche de Jambon, du Pain, un verre, & une bouteille de vin pour rafraîchir le Lecteur.

Je pris le livre, & j'en eus à peine lû quelques pages, que mon Conseiller s'assoupit. Quand je le crus bien endormi, je suspendis ma lecture pour reprendre haleine, ou plûtôt pour boire un coup; mais il se réveilla dans le moment, ce qui fut cause que je me remis promptement à lire. O prodige étonnant! dix lignes de ce livre admirable replongerent le Magistrat dans le sommeil. Alors saisissant d'une main le verre, & de l'autre la bouteille, je sablai un bon coup de vin de Lucene. Je voulus ensuite manger un morceau de jambon, m'imaginant que le Juge m'en donneroit le tems; mais je me trompai. Il se se reveilla si vîte que je ne pus me satisfaire.

Je reprens aussitôt ma lecture, j'endors mon homme pour la troisiéme fois; & pour rendre son sommeil plus profond, je lis jusqu'à trois pages mortelles. Après lui

avoir fait avaler une si forte dose d'opium, je crois mon Conseiller endormi pour long-tems. Pardonnez-moi, le bourreau se réveille à l'instant; & remarquant que j'ai le verre à la bouche, il s'écria d'un air brusque: Hé, que diable, Monsieur le Licencié, vous ne faites que boire! Et vous, Monsieur, lui répondis-je, vous ne faites que vous endormir, & vous réveiller! Vous n'avez, s'il vous plaît, qu'à vous pourvoir dès demain d'un autre Lecteur. Je ne veux plus prêter si désagréablement mes poulmons, quand vous doubleriez mes honoraires. C'est pourtant, reprit le Magistrat, à quoi vous devez-vous résoudre, si vous souhaitez de continuer l'éducation de mon Fils. Voyant qu'il me mettoit ainsi le marché à la main, vous connoissez la vivacité Biscayenne, je lui repartis fierement. Nous nous

broüillâmes là-dessus, & le lendemain nous nous séparâmes.

Quelques jours après, poursuivit le Licencié, un de mes amis me proposa d'élever le fils d'un Gentilhomme Catalan. J'acceptai la proposition. Il me présenta au Pere qui m'arrêta, & m'amena de Madrid à Barcelone où je suis depuis six mois. Etes-vous, lui dis-je, satisfait de votre poste ? Très-satisfait, me répondit-il. Les Parens de mon Disciple sont de bonnes gens. J'ai bien la mine de demeurer long-tems chez eux. L'Enfant qui ne fait que d'entrer dans sa huitiéme année, est un Enfant que le Pere & la mere idolâtrent & gâtent par l'aveugle complaisance qu'ils ont pour lui. Quelque espiéglerie qu'il fasse, on n'en fait que rire ; on lui passe tout. Il m'est défendu non seulement d'en venir avec lui aux voyes de fait, mais même de le gronder, de peur de le rendre malade en le chagrinant. Aussi bien loin de le corriger quand il le

mérite, j'applaudis à ses actions. En un mot, j'encense l'idole & je m'en trouve bien. Par-là je me fais aimer de mon Eleve & de ses Parens, qui ont pour moi des considérations infinies.

Je félicitai Carambola sur son heureuse situation ; après quoi nous étant embrassés réciproquement, nous nous séparâmes tous deux avec promesse de nous revoir. Lorsque je l'eus quitté, je me replongeai dans les réflexions : Quel parti vais-je prendre, disois-je, pour me tirer de l'indigence où je me trouve ? Si j'avois mon habit de Bachelier, je me remettrois dans le Préceptorat. Mais ne puis-je sous celui dont je suis revêtu faire à peu près le même métier ? Pourquoi non ? Je n'ai qu'à chercher quelque grande maison où l'on ait besoin d'un Gouverneur pour conduire un jeune-homme qu'on veut mettre dans le monde. Je ferai ce personnage aussibien que celui de Précepteur.

Je m'arrêtai à cet emploi que je me proposai d'exercer dès que l'occasion s'en présenteroit. Cependant le Ciel qui avoit d'autres vûës sur moi, en ordonna autrement, & changea tout-à-coup la face de ma fortune par un évenement auquel je ne me serois jamais attendu, & qui fut précédé d'un songe trop singulier pour n'être pas raconté.

CHAPITRE VI.

Du songe que fit D. Cherubin, & du changement subit qui arriva dans sa fortune.

JE rêvai que j'étois dans la Ville de Mexique dans un superbe appartement, où je voyois mon Frere Don Cesar en robe de chambre, assis dans un fauteüil, & dictant les articles de son Testament à un No-

taire qui les écrivoit. Il y avoit auprès de lui un coffre-fort, d'où tirant des sacs remplis de pieces d'or il me les montroit en me disant: Tien, Don Cherubin, mon cher Frere, voilà le fruit de mon voyage & des mouvemens que je me suis donnés dans les Indes pour m'enrichir. Je te laisse en mourant tous ces biens; ils sont à toi. Ensuite il me faisoit manier des Doublons, que j'étois si aise de toucher, que je me réveillai de plaisir croyant en tenir une poignée.

Ce songe fit une si forte impression sur moi, que j'en fus tout émû à mon reveil. Au lieu de le regarder comme une chimere, je pensai sérieusement que c'étoit un secret avis que mon bon génie me donnoit de quelque bonheur prochain. Cela se peut, disois-je, après toutes les histoires que j'ai oüi conter là-dessus, je crois qu'il y a des songes mysterieux; & si cela est, le mien en doit

être

être un certainement. Mon Frere est peut-être mort, & laisse après lui des richesses qui m'appartiennent. Je fus sur tout si frappé de cette idée, que si j'eusse été bien en argent, j'aurois, je crois, été assez fou pour aller recüeillir sa succession dans la nouvelle Espagne. Enfin, sur la foi de ce songe, je me levai plein de joye, & pressentant une bonne fortune, j'allai me promener dans la Ville.

Comme je traversois le marché de Notre-Dame del Mar, j'apperçus à la porte de l'Eglise du même nom plusieurs personnes qui lisoient attentivement une pancarte qu'on y venoit d'afficher. Curieux de la lire aussi, je fendis la presse pour m'en approcher, & je ne fus pas peu surpris de la trouver conçuë dans ces termes : *Le Public est averti qu'un Particulier, nommé Don Cesar de la Ronda, venu des Indes Occidentales avec de l'argent & des Marchandises,*

a Seville, y est mort deux jours après son arrivée. Ceux ou celles qui sont en droit de prétendre à sa succession, n'ont qu'à se rendre à Seville avec leurs titres, & on leur délivrera ses effets, suivant l'Inventaire qui en a été fait par ordre de Nosseigneurs les Juges du Commerce.

Je lus jusqu'à quatre fois cette affiche, n'osant me fier tout-à-fait au rapport de mes yeux; néanmoins ne pouvant plus douter de mon bonheur, j'entrai dans l'Eglise pour en remercier Dieu. Je n'oubliai pas D. Cesar dans ma priere. Je pleurai sa mort, mais de maniere qu'on n'auroit pû distinguer si mes pleurs étoient des marques de douleur ou de joye. Il ne tiendroit qu'à moi, pour faire honneur à mon naturel, de dire que je ne fus sensible qu'au trépas de mon Frere; mais outre qu'on pourroit douter de ma sincerité, je suis ennemi du mensonge, & j'avoüerai franchement que je pleurai

Don Cesar comme un bon cadet pleure un aîné qui l'enrichit.

Tout ce qui me faisoit de la peine, c'est qu'il me falloit de l'espece pour m'aller mettre en possession des biens que le Ciel m'envoyoit si à propos, & je n'en avois point. J'étois sorti du Couvent les poches vuides; & me voyant sans ressource, je me trouvois fort sot, tout riche héritier que j'étois. A force pourtant de rêver, il me vint dans l'esprit un moyen qui me parut sûr pour avoir de quoi faire le voyage de Seville. Les Peres Carmes, dis-je en moi-même, me prêteront volontiers une cinquantaine de pistoles. Ce sont de bons Religieux, qui ne demanderont pas mieux que d'obliger un homme qui leur a fait un don assez considerable.

Dans cette confiance je m'adressai au Supérieur qui avoit succedé au Pere Théodore ; je lui exposai ma situation, & le priai de me faire

donner cinquante pistoles, lui promettant de lui rendre avec usure aussi-tôt que j'aurois recüeilli la succession de mon Frere. Le bon Religieux, après m'avoir écouté avec attention, me répondit froidement qu'il ne pouvoit me faire ce plaisir, sans avoir auparavant tenu Chapitre sur cela; & là-dessus il me remit à la quinzaine, c'est-à-dire, aux Calendes Grecques.

Peu satisfait de la reconnoissance monacale, je retournai tristement à l'Hôtelerie où j'étois logé. Mon Hôte, qui se nommoit Geronimo Moreno, remarquant que j'avois un air mécontent, m'en demanda le sujet. Je ne lui en fis pas un mystere, & il ne lui en fallut pas davantage pour se déchaîner contre les Moines, ce qu'il avoit coutume de faire toutes les fois qu'il entendoit parler d'eux, de quelque Ordre qu'ils fussent. A cela près, c'étoit un bon homme, plein de franchise, obli-

geant & généreux : Seigneur Don Cherubin, me dit-il, consolez-vous de l'ingratitude de ces Révérends Peres. Vous n'avez pas besoin de leur bourse pour faire votre voyage ; Geronimo Moreno n'est pas, Dieu merci, hors d'état de prêter de l'argent à un honnête homme. S'il ne vous faut que cinquante pistoles pour aller à Seville, je les ai à votre service. Vous me paroissez un garçon d'honneur ; je vous prêterois tout mon bien sur votre parole.

Je remerciai mon Hôte de l'offre qu'il me faisoit, & je le pris au mot. Il me compta cinquante pistoles. Je lui en fis mon billet, & deux jours après je m'embarquai sur un Vaisseau Genois qui alloit à Seville. Il y avoit à bord plusieurs Passagers, & entre autres un vieux Marchand de Tortose que l'interêt de son commerce appelloit en Andalousie. Je liai connoissance avec ce Catalan ; & la sympathie qui se trouva entre nous

fit naître une amitié qui devint si forte, qu'en arrivant à Seville il me dit : Ne nous séparons point. Je sçais une Hôtelerie où nous serons bien, & chez de bonnes gens. J'y consentis, & nous allâmes tous deux dans la ruë de Lonxa loger à l'enseigne du Perroquet.

Le maître de cette Hôtelerie, sa femme & sa fille me parurent si joyeux de revoir le Marchand de Tortose, que je jugeai bien qu'ils se connoissoient de longuemain. Voici, leur dit-il, un Cavalier que je vous amene, & que je vous prie de regarder comme un autre moi-même. Il suffit, lui répondit l'Hôte fort poliment, que ce Gentil-homme soit de vos amis pour meriter toutes nos attentions. l'Hôtesse, qui pouvoit avoir quarante ans, & qui ne démentoit point la réputation que les femmes de Seville ont d'être flatteuses & coquettes, ne put s'empêcher d'ajoûter à la réponse de son mari

qu'un Cavalier fait comme moi devoit être assuré qu'on auroit pour lui tous les égards imaginables.

Le soir quand il fut tems de souper, l'Hôte, appellé Maître Gaspard, nous demanda si nous voulions être servis en particulier: Non, non, lui répondit le vieux Catalan, nous mangerons avec vous & votre aimable famille, nous aimons la compagnie. Nous nous mîmes donc à table avec l'Hôte, l'Hôtesse & la jeune Narcisa leur fille, qui joignoit au vif éclat de sa jeunesse des traits réguliers, un air riant, & des yeux plein de feu qui invitoient à la regarder. Aussi j'eus souvent la vûë sur elle pendant le repas. De son côté, elle ne fut point avare d'œillades, & elle m'en lança quelques-unes qui me donnerent fort à penser. Je crus y démêler un désir de me plaire qui fit promptement son effet. Je me troublai. Je me sentis agité de tendres mouvemens; & mon

cœur, que le sejour du Couvent n'avoit fait que rendre plus combustible, s'enflamma tout-à-coup pour la belle Narcisa.

Le Marchand de Tortose, qui peut-être s'en apperçut & voulut servir ma tendresse naissante en me faisant passer pour un homme opulent, parla de l'affaire qui m'amenoit à Seville. Il éblouït par là le Pere & la Mere, & multiplia les regards favorables que je reçus de la Fille. Maître Gaspard m'offrit ses services. Il me proposa de me mener le lendemain chez un Jurisconsulte de sa connoissance dont la principale occupation étoit de faire rendre justice aux Etrangers qui venoient à Seville pour des affaires de commerce. Cet homme-là, poursuivit-il, vous apprendra de quelle façon vous devez vous conduire pour n'être pas friponné par les officiers dont vous serez obligé d'employer le ministere ; ou plûtôt, si

vous voulez, il se chargera de tous les soins qu'il faut prendre pour cela, & vous en serez quitte pour une petite marque de reconnoissance; car c'est un homme fort désintereßé.

Le vieux Marchand me conseilla d'accepter la proposition de l'Hôte, ce que je fis sans hésiter. Après quoi l'heure de nous coucher étant venuë, nous nous retirâmes le Catalan & moi dans les chambres qui nous avoient été préparées, & qui étoient assez propres pour des chambres d'Hôtellerie. Je me mis au lit, où je m'occupai d'abord des charmes de Narcisa préférablement à la fortune brillante dont j'étois sur le point de joüir; mais l'image de la fille de Gaspard cédant à son tour à l'idée des richesses, je m'endormis sur l'or & sur l'argent.

Le jour suivant mon Hôte, pour me faire voir qu'il étoit homme de parole, me mena chez le Jurisconsulte en question & me présentant à lui:

Seigneur Don Mateo, lui dit-il, vous voyez un Gentilhomme qui est logé chez moi. Il n'entend pas trop bien les affaires, & il auroit besoin de vos conseils. Là-dessus le Docteur me demanda gravement ce qui m'amenoit à Seville. Je le mis au fait. Ensuite il me dit : Il faut avant toutes choses avoir votre Extrait Baptistaire en bonne forme, avec un Certificat qui prouve que vous êtes Frere dudit Don Cesar de la Ronda depuis peu mort à Seville. Ne perdez point de tems. Partez tout à l'heure pour aller chercher ces pieces à Salamanque. Apportez-les moi, & comptez que je vous ferai remettre aussitôt les effets de votre Frere, malgré tous les tours de passe-passe qu'on voudra faire pour en retarder la délivrance.

L'impatience que j'avois d'être muni des papiers qui m'étoient nécessaires pour tirer des griffes de la Justice de Seville les biens qui

m'appartenoit, ne me permit de differer mon départ que du tems qu'il me falloit pour m'y préparer,& me fit faire tant de diligence qu'au bout de quinze jours on me vit revenir pourvû de mon Extrait Baptistaire & de Certificats, tant du Corregidor que de tous les autres Magistrats de Salamanque ; de sorte qu'on ne pouvoit me nier que je fusse Fils de mon Pere, & par conséquent Frere dudit Don Cesar. Aussi quand Don Mateo eut examiné mes paperasses, il s'écria comme par enthousiasme : Vive Dieu, voilà des pieces victorieuses ! De plus, me dit-il, je vous apprens que pendant votre absence j'ai vû les Juges du Commerce, qui m'ont dit que votre Frere a fait un Testament la veille de sa mort, & vous a nommé son Légataire universel. Ainsi vous serez en peu de tems maître de ses biens, ou je ne veux jamais me mêler d'aucune affaire quelque

bonne qu'elle puiſſe me paroître.

Comme ce Juriſconſulte me ſembla mériter ma confiance, je la lui donnai toute entiere ; & je n'eus pas ſujet de m'en repentir, puiſqu'en trois ſemaines il me mit en poſſeſſion de tous les effets de Don Ceſar, leſquels conſiſtoient en barres d'argent, en piſtoles d'Eſpagne, & en marchandiſes de défaite. Pour dire les choſes comme elles ſe paſſerent, il ne laiſſa pas de m'en coûter beaucoup pour arracher ces richeſſes des mains qui les tenoient en dépôt, & elles ne me furent délivrées qu'après tant de formalités, qu'on peut dire que les Officiers de la Juſtice furent mes Coheritiers. Néanmoins, malgré le ſuc que ces frêlons tirerent de mes marchandiſes, mon Juriſconſulte honnêtement récompenſé, après une infinité de droits payés, tout compté, tout rabattu, je me trouvai encore de net la valeur de quatre-vingts mille écus.

Quelle bénédiction ! Le premier usage que je fis d'une si bonne fortune, fut de donner des marques publiques de ma reconnoissance à la mémoire de mon Frere. J'ordonnai pour le repos de son ame des Services solemnels dans toutes les Eglises de Seville. J'occupai pour mon argent le Clergé, tant séculier que régulier, à prier Dieu pour lui. Je fis connoître enfin, que Don Cesar de la Ronda n'avoit pas choisi un mauvais Frere pour son héritier. Lorsque je me fus acquitté des soins que je devois à sa cendre, je songeai à mes affaires. Je vendis mes marchandises, & j'en déposai l'argent, par le conseil du Marchand de Tortose, entre les mains du Seigneur Abel Hazendado, qui avoit la réputation d'être le plus sûr Banquier qu'il y eût alors dans Seville.

Tandis que je mettois ainsi mon bien en regle, Maître Gaspard chez qui j'étois toujours logé avec

le vieux Catalan, avoit pour moi de grandes considérations, aussi-bien que sa femme; & la belle Narcisa me prodiguoit les plus doux regards. Le Marchand de son côté me vantoit sans cesse le mérite de cette fille. Il loüoit son esprit & son bon caractere, sans oublier sa vertu. Je voyois bien où il en vouloit venir. Il souhaitoit autant que l'Hôte & l'Hôtesse, qu'il me prît envie d'épouser cette aimable personne dont il étoit le Parrain, & peut-être même quelque chose de plus. J'avois assez de disposition à faire cette folie; je crois même que je l'aurois faite, si je n'eusse pas eu le bonheur d'en être préservé par une nouvelle que j'appris, & qu'on lira dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE VIII.

De la nouvelle qui empêcha Don Cherubin d'épouſer la fille de Maître Gaſpard, & qui fut cauſe qu'il s'éloigna de Seville, avec autant de précipitation que s'il eût fait quelque mauvais coup.

IL eſt conſtant que j'aimois Narciſa, & que m'imaginant en être uniquement aimé, j'étois ſur le point d'en faire la demande à ſon Pere, lorſque le hazard me fit rencontrer Mileno, que je croyois encore au ſervice de Pedrilla : Hé, te voilà, lui dis-je, mon cher Mileno ! Don Manuel ſeroit-il à Seville ? Je ne ſuis plus à lui, répondit-il. Nous nous ſommes ſéparés

tous deux à l'occasion d'un different que j'ai eu avec son Cuisinier pour la Soubrette de Dona Paula. Le Cuisinier & moi, nous étions fort épris de la petite personne, nous devînmes jaloux l'un de l'autre, nous nous battîmes ; je blessai mon homme, & je pris aussitôt la fuite. Je suis venu à Seville, où j'ai l'honneur de servir un jeune Chanoine qui sçait accorder avec son Bréviaire le plaisir d'avoir une Maîtresse. Il voit secretement par le ministere d'une officieuse Vieille & par le mien, la fille d'un Maître d'Hôtelerie.

Ces dernieres paroles me firent frémir ; je demandai en tremblant à Mileno s'il sçavoit le nom de cet Hôtelier. Il s'appelle, répondit-il, Maître Gaspard, & sa Fille se nomme Narcisa. Vous la connoissez apparemment, ajoûta-t'il, puisque vous changez de visage en entendant prononcer son nom ? Vous

prenez

prenez quelque interêt à cette Dame; Plus que tu ne peux penser, repris-je, mon Enfant. Je suis amoureux de cette Beauté perfide. J'allois en faire mon épouse. Tu me rends un bon office, en me donnant un avis dont je t'assûre que je profiterai.

Si j'eusse sçû, me dit-il, que vous étiez dans le dessein de lier votre sort à celui de Narcisa, je me serois bien gardé de vous révéler la foiblesse qu'elle a pour le Licencié Don Blas Mugerillo mon Maître. Il ne faut nuire à personne, & je serois fâché que mon rapport vous empêchât d'épouser une charmante fille qui n'a qu'une petite galanterie sur son compte, Monsieur Mileno, repliquai-je, cessez, s'il vous plaît, de faire avec moi le mauvais plaisant; & continuez de servir si honnêtement votre chaste Maître. Apprenez-moi des nouvelles de Don Manuel. N'est-il pas

fin toutes nos réflexions aboutirent à me déterminer à prendre au plûtôt le chemin d'Alcaraz. Je sortis secretement de Seville ; mais en partant je fis tenir à la fille de Maître Gaspard un billet, par lequel je lui mandois, qu'étant obligé de m'écarter d'elle pour quelque tems, j'avois chargé un jeune Chanoine de la Cathédrale, du soin de la consoler pendant mon absence.

CHAPITRE IX.

Il se rend à Alcaraz. Dans quel état il y retrouva Don Manuel & sa Sœur. De l'accüeil qu'ils lui firent.

APrès avoir été mal nourri, mal couché sur la route, & m'être fort ennuyé pendant six jours j'arrivai à Alcaraz. J'allai descendre

chez Pedrilla, qui crut voir un Phantôme lorſque je parus devant lui. Eſt-ce une illuſion, s'écria-t'il ? Eſt-ce Don Cherubin de la Ronda que je vois ?

Oüi, lui répondis-je, mon ami, c'eſt lui-même. C'eſt moi que vous avez laiſſé à Barcelone, ſous un habit que ma foible vertu ne m'a pas permis de porter juſqu'au bout. En même tems, je lui contai de quelle façon ma ferveur s'étant rallentie, je n'avois pû achever mon Noviciat. Et les Moines, me dit-il, vous ont-ils du moins rendu une partie de l'argent que vous leur aviez donné en prenant le froc ? Non, lui répartis-je, c'eſt de quoi il n'a pas été queſtion. Mais je ſerois content d'eux, s'ils n'euſſent pas refuſé de me prêter cinquante piſtoles que je leur demandai quelques jours après ma ſortie. A ces mots, Don Manuel hauſſa les épaules d'une maniere qui valoit la plus vive déclama-

tion contre les Moines : Souffrez, reprit-il ensuite, que mon amitié vous reproche de ne m'avoir pas mandé l'état où vous étiez. Ne sçavez-vous pas qu'entre Espagnols, c'est offenser un ami, que de ne pas recourir à lui quand on a besoin de sa bourse ou de son épée ?

Pour réparer votre faute, continua-t-il, vous demeurerez toujours avec moi, & partagerez de ma fortune. Tout ce que j'exige de votre reconnoissance, c'est d'être persuadé que votre mauvaise situation ne lassera jamais mon amitié. Je dirai plus, je vous ai promis ma Sœur, & je vous renouvelle cette promesse. Elle conserve encore les sentimens qu'elle avoit pour vous avant votre départ pour Barcelone ; car ne vous imaginez pas que pour l'avoir quittée, vous ayez perdu la place que vous occupiez dans son cœur. Elle a pleuré votre inconstance, sans se plaindre de vous.

Je ne pus entendre parler ainsi Pedrilla sans m'attendrir, & le serrant étroitement entre mes bras : Ah, mon cher Don Manuel, m'écriai-je ! quel bonheur pour moi d'avoir un ami si parfait ! & qu'il m'est doux d'apprendre que je puis encore aspirer à la possession de Dona Paula ! J'en ai d'autant plus de joye, que je ne suis point dans l'état indigent que vous pensez. J'ai quatre-vingts mille écus à lui offrir, avec ma foi. Est-il possible, interrompit Don Manuel, que la fortune ait répandu tant de biens sur vous en si peu de tems ?

Alors je rendis compte à mon ami de ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie du Couvent ; & mon détail lui fit tant de plaisir, qu'il me conduisit aussitôt à l'appartement de sa Sœur, à laquelle il dit en entrant tout transporté de joye : Grande, grande nouvelle ! Voici Don Cherubin de la Ronda, qui revient

à vous plus amoureux que jamais. Oüi, Madame, dis-je à Dona Paula, l'amour me ramene à vos pieds. Le Ciel content des efforts que j'ai faits pour me détacher de vos charmes, vous renvoye un Amant qu'il n'a pas voulu vous enlever. Je vous pardonne ces efforts, me répondit-elle en souriant; ma fierté n'en est point offensée, & je respecte trop la cause de votre changement pour vous le reprocher.

Que vous êtes heureux l'un & l'autre, s'écria mon ami. Vous touchez au moment qui va combler vos souhaits. Pour moi, miserable joüet de l'Amour, j'ai perdu l'espérance de posseder Dona Clara. Je viens d'apprendre qu'elle a fait profession, & que la cruelle me laisse le pénible emploi de l'oublier. Don Cherubin, ajoûta-t-il, vous ne vous attendiez pas à cette nouvelle. Je la sçavois déja, lui répondis-je. Milemo, que j'ai rencontré à Seville,

m'a tout dit. J'ai ressenti vivement vos peine; mais j'espere qu'en les partageant avec vous, j'aiderai à les adoucir.

Je demeurai donc chargé de deux soins, de consoler le Frere, & de faire ma cour à la Sœur. Je m'en acquitai si bien, que je diminuai le chagrin de l'un, & augmentai l'amour de l'autre. Il est vrai, que si je redoublai les feux de D. Paula, de son côté cette Dame irrita les miens, & leur rendit leur premiere vivacité.



CHAPITRE X.

Par quel hazard il apprit des nouvelles de sa Sœur ; & de quelle façon il en fut affecté. Il se marie à Dona Paula.

JE passois fort agréablement le tems avec la plus brillante jeunesse d'Alcaraz, en attendant que je devinsse l'heureux Epoux de D. Paula, lorsqu'étant un soir dans une des principales maisons de la Ville, je vis arriver un grand homme maigre, à qui la Compagnie s'empressa de faire beaucoup de civilités. Je considerai ce Cavalier, que je reconnus d'abord pour Don Denis Langaruto, ce Chevalier de St Jacques que j'avois vû chez ma Sœur à Madrid. Il me remit aussi, & venant se jetter à mon coû : Le Sei-

gneur Don Cherubin, me dit-il, veut bien que je l'embrasse? je suis ravi de le revoir. Pour ne pas demeurer en reste de politesse avec ce Gentilhomme, je lui témoignai une joye égale à la sienne; & Dieu sçait pourtant à quel point cette rencontre nous étoit indifferente à tous les deux.

Nous soupâmes ensemble dans cette maison. Comme nous étions dix ou douze à table, la conversation ne pouvoit être toujours générale. Chaque Convive de tems en tems s'entretenoit tout bas avec son voisin. Ainsi me trouvant auprès de Don Denis, nous nous adressions souvent la parole à demi voix de part & d'autre: Seigneur Don Cherubin, me dit-il, j'ai pris, je vous assure, toute la part possible au triste accident qui est arrivé au mari de votre Sœur, à Don Pedro Retortillo. Je lui demandai d'un air surpris ce que c'étoit que cet accident.

Comment donc, reprit-il! vous ignorez que D. Pedre étant à la chasse il y a trois mois, tomba de cheval, & se blessa; de façon qu'il ne vêcut pas deux heures après sa chûte. Voilà ce que je ne sçavois pas, lui dis-je, & cela ne doit pas vous étonner; je suis broüillé avec ma Sœur depuis son mariage avec Don Pedre, & nous avons rompu tout commerce ensemble. Mais de grace, ajoûtai-je, Seigneur Don Denis, apprenez-moi si ce que vous venez de me dire est véritable. Vous n'en devez pas douter, répondit-il; ce malheur est arrivé à votre Beau-frere auprès de Cuenca dans son Château de Villardesaz, où il s'étoit retiré avec sa Femme quelques jours après l'avoir épousée.

Je fus si émû de cette nouvelle, que j'en eus l'esprit occupé le reste de la soirée. Ma Sœur, pour qui je ne croyois plus avoir que de l'in-

difference, s'offrit à ma pensée d'une maniere qui me fit sentir que je m'interessois encore pour elle. La cause de notre broüillerie ne subsistant plus, le sang reprit aisément ses droits.

Sitôt que je revis Don Manuel, je l'informai du funeste accident que Don Denis m'avoit appris. Ensuite, je lui témoignai un desir curieux de sçavoir dans quel état pouvoient être alors les affaires de ma Sœur. Je n'ai pas moins d'envie que vous d'en être instruit, me répondit mon ami. Nous irons, si vous voulez, au Château de Villardesaz consoler cette belle Veuve de la mort de son Epoux, & nous reverrons en même tems Ismenie que je crois toujours avec elle. Mais, ajoûta-t-il, je suis d'avis que nous remettions ce voyage après vos nôces. Je consentis à ce délai, d'autant plus volontiers que j'avois plus d'impatience

d'être Beau-frere de Don Manuel du Pedrilla.

On fit donc les apprêts de mon Mariage avec magnificence, & j'épousai Dona Paula qui lia son sort au mien avec une satisfaction qui rendit mon bonheur parfait. Ce ne fut pendant quinze jours, que concerts, que bals, que festins : Quand j'aurois été un grand Seigneur, je ne crois pas que mon hymen eût été célébré par plus de fêtes & de réjouissances.

CHAPITRE XI.

Avec quel Cavalier Don Cherubin fit connoissance, & ce qui s'ensuivit.

PArmi les jeunes Gentilshommes qui se trouverent à mes Nôces, il y en eut un surtout qui

me frappa par son air noble & agréable. D'abord que je le vis, je démandai à Don Manuel qui étoit ce beau Cavalier-là. Il s'appelle, me dit-il, Don Gregorio de Clevillente.

A ce mot de Clevillente, je changeai de visage, & me troublai; ne doutant nullement que ce Gentilhomme ne fût le séducteur de ma Sœur Francisca. Néanmoins je dérobai mon trouble aux yeux de Pedrilla, qui poursuivit ainsi: Il revient de Calatrave, & passe par Alcaraz pour retourner à son Château qui est auprès d'Alicante. Je me sçais très-bon gré d'avoir fait connoissance avec lui; il me paroît un Cavalier accompli.

Si Don Grégorio charma Don Manuel, Don Manuel ne plût pas moins à Don Gregorio, qui s'arrêta quinze jours à Alcaraz, pendant lesquels il se forma entre ces deux Gentilshommes une amitié si vive

que j'en fus d'abord un peu jaloux. Mais ma jalousie ne put tenir contre les avances que me fit Clevillente pour devenir de mes amis ; de sorte qu'oubliant ce qui pouvoit s'y opposer, je répondis de bonne foi aux sentimens affectueux & sinceres qu'il me témoigna. Ce Cavalier la veille de son départ, en nous marquant le regret qu'il avoit de nous quitter, nous proposa de nous mener à son Château pour quelques jours : ce qu'il fit avec des instances si pressantes, que nous y consentimes. Je partis donc pour le Château de Clevillente, non que je me fisse un plaisir de voir un séjour que le Frere de ma Sœur ne pouvoit regarder sans peine, mais entraîné par une secrette inspiration du Ciel qui vouloit par mon ministere accomplir ses desseins.

Le premier objet qui frappa ma vûë dans ce Château, fut un garçon de dix à douze ans qui vint se

jetter dans les bras de Don Gregorio, qui l'ayant fort caressé nous le présenta en nous disant : Vous voyez le fruit de mes premieres amours. Nous trouvâmes ce petit garçon fort joli, nous l'embrassâmes Don Manuel & moi, & nous félicitâmes le Pere d'avoir un Fils d'une si belle espérance. Clevillente se montra sensible aux complimens que nous lui fimes là dessus, & nous dit : Cet Enfant m'est d'autant plus cher, qu'il sort d'une Mere que je ne puis me consoler d'avoir perduë.

Il accompagna ces paroles d'un soupir que je relevai dans l'intention de l'engager à nous raconter une histoire dans laquelle je craignois que ma Sœur ne fût interessée : Seigneur, lui dis-je, il est bien triste de se voir enlever par une mort prématurée un objet cheri. La personne dont je pleure la perte, interrompit-il, n'est point morte ;

je ne le crois pas du moins. Mais il y a dix ans qu'elle disparut subitement de ce Château ; & quelques perquisitions que j'en aye pû faire, je ne sçais ce qu'elle est devenûë.

Vous nous donnez, dit Don Manuel, une grande idée des charmes de cette Dame. Elle devoit être ravissante, puisqu'après dix ans vous prenez encore plaisir à vous souvenir d'elle. Ce n'étoit pas répondit-il, une beauté achevée ; cependant on ne pouvoit la voir sans l'aimer, tant elle avoit l'air gracieux : Vous en allez juger par vous-même, ajoûta-t'il, si vous voulez me suivre. A ces mots, il nous mena dans son cabinet, où parmi plusieurs portraits étoit celui de ma Sœur. Je le reconnus d'abord, tant il étoit ressemblant. Toute la différence que j'y trouvois, c'est que la Copie avoit un vif éclat de jeunesse que l'Original commençoit à n'avoir plus.

Voilà, nous dit Clevillente, en nous montrant du doigt le portrait en question, les traits de la Mere de Francillo. N'ai-je pas raison de regretter une si charmante personne? Je ne fis pas semblant de reconnoître Francisca dans ce portrait; cependant je demeurai persuadé que Francillo étoit un Enfant de sa façon. Je ne puis, disois-je, m'empêcher de le croire, quoiqu'elle n'ait fait aucune mention de ce Bâtard dans le recit de ses avantures; elle aura jugé à propos de supprimer cette circonstance, croyant par cette suppression rendre son histoire plus innocente. Puis changeant de pensée: Peut-être aussi, ajoûtois-je, que ce fils naturel est de quelque autre Dame que Clevillente aura séduite comme Dona Francisca.

Pour sçavoir mieux à quoi m'en tenir en faisant parler Don Gregorio, je lui dis: Vous devez en effet

être sensible à la perte d'une beauté si touchante ; mais comment l'avez-vous perduë ? Vous a-t-elle quitté par inconstance, ou si vous lui avez donné sujet de se plaindre de vous ? Helas ! me répondit-il tristement, je suis la cause de notre séparation. C'est ma faute, & c'est ce qui me rend inconsolable. Si D. Francisca m'eût abandonné par légereté, il y a long-tems que je l'aurois oubliée ; au lieu que reconnoissant mon mauvais procedé à son égard, je ne puis l'ôter de mon souvenir. Je l'avoüe, poursuivit-il, je ne puis imputer sa faute qu'à mes parjures. Quand je l'enlevai du Couvent où elle étoit Pensionnaire, je promis, je jurai que je l'épouserois ; & elle se rendit moins à la violence de mon amour, qu'à ce serment. Cependant, loin de lui tenir parole, je l'amusai, je la trompai, & je lassai enfin sa patience. Après une année de séjour, elle s'échappa de ce Château, sans pou-

voir être retenuë par un enfant nouveau-né, qu'elle me laissa pour que sa vûë me reprochât sans cesse ma perfidie & ma trahison.

Je fis, continua Don Gregorio, chercher par-tout Francisca sitôt que je sçus sa fuite; mais les personnes que je chargeai de ce soin s'en acquittérent si mal, qu'ils n'en apprirent aucunes nouvelles. Depuis ce tems-là je ne suis pas tranquille. J'ai toujours Francisca dans l'esprit, & son image vengeresse me poursuit la nuit & le jour. Je crois la voir; je crois l'entendre déplorant sa crédulité, se répandre en imprécations contre moi. Peut-être, dis-je à Clevillente, ne vous la peignez-vous pas telle qu'elle est. Peut-être que n'accusant qu'elle-même de son malheur, le souvenir de ses bontés pour vous ne lui arrache que des larmes. Peut-être enfin regnez-vous encore dans son cœur malgré votre ingratitude.

Ah, si je le croyois, s'écria-t-il, & que je sçusse où elle est, j'irois détester à ses pieds l'indigne traitement qu'elle a reçû de moi! Oüi, j'irois la trouver, quand elle seroit au bout du monde. Vous n'auriez pas besoin, lui repliquai-je, de l'aller chercher si loin, si vous étiez effectivement dans la disposition d'expier par un mariage l'atteinte mortelle que vous avez portée à son honneur, & l'affront que vous avez fait à sa famille. Qu'entends-je, me dit D. Gregorio d'un air étonné! Don Cherubin, seroit-il possible, que vous connussiez la Dame que représente ce portrait? N'en doutez pas, lui répondis-je, & elle n'est pas inconnuë à Don Manuel.

A ces paroles Pedrilla considéra le portrait avec plus d'attention, & démêlant les traits de ma Sœur: Qu'est-ce que je vois, mon ami, me dit-il d'un air troublé? Je n'ose vous découvrir ma pensée. J'aime

mieux croire que mes yeux me trompent en ce moment : Non, non, lui repartis-je, leur rapport est fidele. D. Francisca qui vous est connuë sous le nom de Basilisa, est l'original de cette peinture. Clevillente à séduit ma Sœur, elle me la elle-même avoüé. Il l'enleva d'un Couvent de Cartagene où elle étoit Pensionnaire, & l'amena dans ce Château. C'est un rapt dont l'honneur veut que je demande raison ; mais puisque Dona Francisca est veuve, il est un moyen plus doux de contenter l'honneur.

Après les sentimens que Don Gregorio vient de faire paroître, dit alors Don Manuel, je suis persuadé que sa plus chere envie est d'épouser Dona Francisca. Je n'ai pas un autre dessein, s'écria Clevillente ; les remords dont je suis la proye depuis dix ans doivent vous en répondre. Enseignez-moi seulement l'endroit d'Espagne que cette

Dame habite, & j'y vole à l'instant. Je prétends vous y conduire moi-même, lui dis-je, pour être témoin de la joye que vous aurez tous deux à vous revoir. Je crois que Don Manuel ne refusera pas de nous accompagner. Non sans doute, répondit Pedrilla; j'ai mes raisons aussi pour faire ce voyage, indépendamment de la complaisance que vous êtes en droit d'attendre de mon amitié.



CHAPITRE XII.

ET DERNIER.

Du voyage que ces trois Cavaliers firent au Château de Villardesaz, & quel en fut le fruit.

NOus primes donc tous trois sur le champ la résolution d'aller au Château de Villardersaz, où je jugeai que ma Sœur devoit être encore. Nous nous disposâmes à partir; & suivis de trois Valets montés comme nous sur des mules, nous nous mîmes en chemin pour Cuenca, où nous nous rendimes en moins de six jours.

Lorsque nous fumes dans cette Ville, nous trouvâmes à propos de nous y arrêter pour nous informer de ce que nous voulions sçavoir,

quoi le ſatisfaire. Vous verrez qu'on ne fait point dans ce Château les choſes à demi.

En achevant ce mots, il ſe retira, nous laiſſant la liberté dont nous avions beſoin pour céder à l'envie qu'il nous prit de rire de l'hoſpitalité qu'on nous faiſoit. Il étoit en effet aſſez plaiſant de voir traiter ainſi des Pelerins tels que nous,&cela nous rejoüiſſoit infiniment.Nous attendions que le même Domeſtique revint: & nous n'étions pas peu curieux de ſçavoir en quoi conſiſteroit le ſoupé dont il nous avoit fait fête, lorſqu'un quart d'heure après il rentra dans la ſalle avec un panier dans lequel il y avoit du pain, du fromage & des oignons, Il étoit ſuivi d un autre Valet qui portoi une grande cruche de vin de la Manche; & s'approchant de nous d'un air gai: Voici,nous dit-il,des rafraîchiſſemens que je vous apporte pour vous donner de nouvelles forces. Bourrez-vous-en bien l'eſ-

tomac, car c'eſt lui qui porte les pieds.

Ce garçon nous paroiſſant un gaillard qui ne demandoit qu'à parler ; nous lui fimes tous trois tour à tour des queſtions auſquelles il repondit en ſerviteur diſcret & affectionné. Nous lui donnâmes occaſion de nous conter le malheur de Don Pedre, ce qu'il nous détailla ſans oublier la moindre circonſtance : Et Madame ſon Epouſe, lui dis-je enſuite, a-t'elle été fort touchée de ſa mort ? Elle l'eſt bien encore, me répondit-il. Je n'aurois jamais crû qu'une femme pût pleurer ſi longtems ſon mari. D. Pedre votre Maître, lui dit D. Grégorio, étoit apparemment un Cavalier fort aimable ? Pas trop, repartit le Domeſtique; c'étoit un mortel d'un aſſez mauvais caractere, un jaloux, un grondeur, un homme plein de fantaiſies. Cependant malgré tout cela, il avoit un je ne ſçais quoi, qui le rendoit agréable,

à Madame. Hé! n'y a-t-il personne qui cherche à consoler cette belle Veuve, dit Don Manuel ? pardonnez-moi, reprit le Domestique ; outre que la Segnora Ismenia son amie combat sans cesse sa douleur, il vient ici presque tous les jours un jeune Gentilhomme de Cuença qui me paroît propre à soulager les ennuis du veuvage.

Ce Cavalier, continua-t'il, se nomme Don Simon de Romeral. Je ne doute point qu'il n'ait envie de succeder au Seigneur Don Pedre, & la chose n'est pas impossible. Depuis quelques jours Madame me paroît un peu moins affligée qu'à son ordinaire, soit que les discours d'Ismenie ayent operés, soit que Don Simon commence à plaire.

Le rapport de ce Valet me fit craindre que nous ne fussions arrivés trop tard, & que ce Don Simon ne se fut déja rendu maître du cœur de Francisca: si cela est, disois-je en

moi-même, ma Sœur ne me sçaura peut-être pas trop bon gré du soin que je prens de son honneur. Elle ne reverra point avec plaisir son premier Amant si elle est actuellement prévenuë en faveur d'un autre. Don Gregorio faisoit à peu près les mêmes reflections, & nous commencions l'un & l'autre à douter que notre pelerinage fût heureux.

A force de faire des questions à ce Domestique qui n'étoit pas sot, nous nous rendîmes suspects: Messieurs, nous dit-il en branslant la tête, vous m'avez bien la mine d'être des fins pelerins. Vous n'êtes pas des *Picaros*, comme le sont pour la plûpart ceux qui portent votre Habit. Vous avez tout l'air d'être des gens d'importance. Vous vous êtes déguisés de cette sorte pour joüer quelque Comédie, & peut-être même avez-vous choisi ce Château pour le lieu de la Scene! Si vous avez besoin, ajouta-t'il, d'un quatriéme Acteur pour re-

présenter votre piéce, je vous offre mes talens.

Nous le primes au mot ; & voyant que c'étoit un homme qui pourroit nous être utile, nous nous découvrimes à lui ; & pour mieux l'engager à nous rendre service, nous lui donnâmes une trentaine de pistoles. Il connut par là qu'il n'avoit point mal jugé de nous ; & charmé de nos manieres à son égard, Messieurs, nous dit-il, disposez de Clarin votre serviteur, vous n'avez qu'à commander. Quel est votre dessein ? que puis-je faire pour vous ? Nous connoissons, lui dis-je, la Maîtresse de ce Château & son amie. Il y a long-tems que nous ne les avons vûës, & nous nous faisons une fête de paroître devant elles pour voir si elles nous remettront sous cet habillement. Allez, poursuivis-je, allez dire en secret à Dona Francisca, que si elle est curieuse d'apprendre des nouvelles de Don Cherubin de la Ronda,

Ronda, il y a ici un Pelerin qui pourra ſatisfaire ſa curioſité. Si vous n'éxigez que cela de moi, répondit Clarin, c'eſt peu de choſe. Je me ſerai bientôt acquitté de cette commiſſion.

En effet, nous ayant quitté, il revint à nous quelques momens après: Venez avec moi, me dit-il, Madame veut vous entretenir. En même tems il me conduiſit à un fort bel appartement, où ma Sœur étoit ſeule avec Iſmenie. Elles me reconnurent d'abord toutes deux: Ah! mon frere, s'écria ma Sœur, quelle agréable ſurpriſe pour moi de vous revoir! Mais pourquoi vous offrir à ma vûë ſous cet habillement? Ma Sœur lui répondis-je, vous ceſſerez de vous étonner que je paroiſſe devant vous ſous cette forme, quand vous ſçaurez la cauſe de mon pélerinage. Mais permettez auparavant que je vous témoigne la part que j'ai priſe à la mort du Seigneur Don Pedre,

Comme je n'ignore pas que vous êtes très-ſenſible à la mort de vos Epoux, je viens ici partager votre affliction.

La Veuve à ce diſcours ſentit renouveller ſa douleur, & ſes yeux ſe couvrirent de larmes. Je crus qu'elle alloit ſe répandre en nouveaux regrets, & je m'attendois à eſſuyer la bordée; mais heureuſement Iſmenie détourna l'orage en diſant à ſon amie : Ma mignone, vous avez aſſez pleuré, il eſt tems de vous conſoler; votre Frere vient ici dans l'intention d'y contribuer. Oh, pour cela, oüi, dis-je, c'eſt mon deſſein; & j'oſe vous prédire que les choſes vont bien changer de face dans ce Château. Je ſuis accompagné de deux bons Pelerins qui ſont dans la réſolution d'y faire ſucceder la joye à la triſteſſe. Et qui ſont ces Pelerins, dit Dona Franciſca? je ne veux pas les voir que je ne le ſçache. Souffrez, lui repartis-je, que je ne

vous les nomme point, pour vous laisser le plaisir de la surprise. Ordonnez qu'on vous les amene. Alors Ismenie ayant appellé Clarin, le chargea d'aller chercher les deux autres Pelerins, qui n'avoient pas peu d'impatience de se montrer sur la scene.

Dès qu'ils y parurent, Ismenie reconnut Don Manuel; mais ma Sœur ne démêla pas dans le moment Don Gregorio, qui ne l'eut pas sitôt apperçuë, qu'il courut se jetter à ses pieds: Souffrez, Madame, lui dit-il, qu'un coupable entraîné par ses remords, vienne vous demander grace. Dona Francisca, moins frappée de ces paroles que du son de la voix de Clevillente, se le remit, & s'évanoüit aussitôt. Je m'étois bien douté que la vûë du Pere de Francillo la troubleroit; mais je ne m'étois point attendu qu'elle feroit sur elle une si vive impression.

Nous lui donnâmes, Ismenie & moi, promptement du secours ; & lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens ; elle garda quelques momens le silence. Ensuite m'adressant la parole : Mon Frere, me dit elle, vous voyez l'effet de votre imprudence. Ne deviez-vous pas me prévenir avant que d'offrir à mes yeux Don Gregorio ? Vous n'ignoriez pas les raisons que j'ai d'éviter sa présence. J'ai tort, lui répondis-je, ma Sœur, je conviens que j'aurois dû par un entretien particulier vous préparer à revoir un Amant à qui vous êtes en droit de faire les reproches les plus sanglans, & qui pourtant n'est pas indigne de pardon. Il a reconnu sa faute, & il la pleure depuis dix ans. Permettez-lui de vous exposer ce qu'il a souffert, daignez l'écouter. Je vous réponds de sa sincérité.

Oüi, Madame, s'écria Clevillente, donnez-moi de grace un mon

ment d'audience ; accordez-le aux prieres de mon ami Don Cherubin. Quelque prévenuë que vous puissiez être contre moi, les choses que j'ai à vous apprendre desarmeront votre ressentiment. Hé ! que pouvez-vous dire pour votre justification, repliqua la veuve de Don Pedre ? Plût au Ciel que vous ne fussiez pas le plus perfide & le plus ingrat de tous les hommes ! Je demeure d'accord de ma perfidie, lui repartit Don Gregorio ; mais que n'ai-je point fait pour l'expier ? En même tems il enfila le détail de ses souffrances que nous lui laissâmes, Ismenie & moi, continuer en particulier, & qui ne manqua pas de produire son effet, c'est-à-dire, d'attendrir Francisca ; d'où il faut conclure, que si les premieres passions ne sont pas toutes à l'épreuve du tems, du moins ce sont des feux mal éteints, qui peuvent aisément se rallumer.

Tandis que ces deux Amans s'entretenoient tous bas, je les observois, & il me sembloit que la colere de ma Sœur s'éteignoit à vûë d'œil. Je crois que mon Neveu Francillo ne fut pas oublié dans leur conversation, & qu'il ne nuisit point à leur racommodement. Pendant ce tems-là, Don Manuel & moi, nous aprîmes à Ismenie de quelle façon nous avions fait connoissance avec Don Gregorio, & tout ce qui s'étoit passé entre nous & ce Cavalier au Château de Clevillente.

Vous me ravissez, nous dit Ismenie, en m'annonçant le retour d'un Parjure que mon Amie n'a jamais pû entierement bannir de sa mémoire; mais par ma foi, vous ne pouviez l'amener ici plus à propos. Il étoit tems. Un mois plus tard, vous auriez trouvé Dona Francisca remariée. Elle commençoit à se sentir du goût pour Don Simon de Romeral, & je la voyois dispo-

sée à l'épouser. Grace au Ciel, m'écriai-je, nous sommes donc arrivés bien heureureusement, pourvû que ma Sœur ne s'avise pas de vouloir préferer au premier en date le dernier venu. Fi donc, reprit Ismenie, rendez plus de justice à D. Francisca. Quand même son penchant l'entraîneroit du côté de D. Simon, elle se déclareroit pour Clevillente sans balancer. L'Amant offert par l'amour céderoit à l'Amant présenté par l'honneur.

Quoiqu'Ismenie pût dire, pour me rassurer là-dessus, je ne laissois pas de craindre que ma Sœur ne pensât autrement qu'elle. Cependant ma crainte fut vaine. D. Gregorio étoit un Galant de la premiere classe. Il possedoit l'heureux talent de persuader les Dames; aussi D. Francisca sentit-elle renaître toute la tendresse qu'elle avoit eüe pour lui; & comme elle n'étoit pas de son côté moins habile que ce

Cavalier dans l'art de plaire, elle le rendit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été. Don Manuel ne revit pas non plus Iſmenie ſans reprendre les ſentimens qu'il avoit eus pour elle à Madrid; & cette Dame lui fit aſſez connoître par la maniere obligeante dont elle le reçut, que ſon bonheur ne dépendroit que de lui, s'il l'attachoit au plaiſir d'être ſon Epoux.

Ces deux Pelerins, qui ne s'ennuyoient pas avec leurs Maîtreſſes, furent interrompus par l'arrivée d'un Domeſtique, qui vint avertir que le ſouper étoit prêt. Là deſſus la veuve de Don Pedre nous mena dans une Salle où il y avoit une table couverte de toute ſorte de viandes bien apprêtées. A la vûë d'un repas où regnoit l'abondance & la propreté, je me reſſouvins du fromage & des oignons que Clarin nous avoit apportés dans l'Ecurie. Je dis à Pedrilla: Beau-frere, voilà

des mets qui valent bien ceux qui nous ont été présentés tantôt. Qu'en pensez-vous ?

Cette réflexion excita un éclat de rire générale, & nous mit tous en train de nous réjoüir: Messieurs, nous dit Ismenie, sous votre habillement nous vous avons pris pour trois Avanturiers, & nous reglons ici l'Hospitalité sur la mine de nos Hôtes; mais des Pelerins tels que vous méritent que nous les recevions comme d'honnêtes-gens. Aussi sommes-nous, mon Amie & moi, très-disposées à vous faire un bon traitement. Je n'ai pas besoin de vous le protester, ajouta-t'elle en regardant avec un souris mes deux compagnons, vous devez déja vous en être apperçûs. Enfin, notre Pelerinage fit la matiere de notre entretien pendant le souper, & nous fournit mille plaisanteries qui nous amuserent agréablement jusqu'au milieu de la nuit. Alors

plusieurs Domestiques qui portoient des flambeaux, parurent pour nous conduire aux appartemens qui nous avoient été préparés. Ainsi les trois Pelerins, au lieu de reprendre le chemin de l'Ecurie pour y coucher sur la paille, allerent se reposer comme des Inquisiteurs dans des lits de duvet.

Le lendemain dans la matinée, ma Sœur m'envoya dire qu'elle vouloit avoir une conversation particuliere avec moi. Je me rendis à son appartement, où m'ayant fait asseoir au chevet de son lit : Mon Frere, me dit-elle, je suis contente de Don Gregorio ; il se repent de m'avoir offensée. Il en a, dit-il, depuis dix ans des remords qui le suivent, comme autant de furies. Il me cherchoit par tout, pour expier par le Mariage son mauvais procédé. Il me retrouve ; il m'offre sa main ; & plus épris de ma personne que jamais, il me jure un éternel

amour. Il a rallumé dans mon cœur tous les feux qu'il y avoit fait naître à Cartagene, & j'accepte son offre avec transport.

J'applaudis à ce discours de ma Sœur : Vous faites bien, lui dis-je ; Clevillente est votre premier vainqueur, & le gage qu'il a de votre amour doit vous le faire regarder comme un Epoux qui vous rejoint, après avoir été long-tems séparé de vous. Ces paroles firent rougir D. Francisca, qui me dit : Je crois, mon Frere, que vous voudrez bien me pardonner de vous avoir fait un mystere de ce gage dont vous parlez. Lorsqu'une fille tendre raconte son histoire, il ne faut pas trouver mauvais qu'elle en supprime quelque circonstance. Ah, vraiment, lui répondis-je, ma chere Sœur ! Je vous le pardonne volontiers ; mais aussi qu'il me soit permis de vous entretenir aujourd'hui de Francillo. Il n'y a jamais eu d'enfant plus ai-

mable. Quand vous l'aurez vû, vous le plaindrez d'avoir été privé de vos caresses dans sa premiere enfance, & vous avoüerez qu'il mérite bien que son Pere & sa Mere le reconnoisse pour leur légitime héritier. Enfin, je plaidai si bien la cause de mon Neveu, que Dona Francisca s'attendrit sur son sort, jusqu'à verser des larmes. Francillo, lui dis-je, n'est plus à plaindre, puisque le Ciel rassemble ici ses parens, & que l'hymen va les unir tous deux. Ils fixeront son état, & par là donneront un nouveau membre à la Noblesse de Valence.

Après nous être entretenus assez long-tems de Francillo, nous parlâmes de la mort de Don Cesar notre Frere, & du riche héritage qu'il m'avoit laissé. Ma Sœur, (je lui dois cette justice,) au lieu de témoigner un avare regret de n'y avoir point eu de part, fut assez généreuse pour m'en féliciter de bonne foi. Il est

vrai qu'étant encore mieux que moi dans ses affaires, & sur le point d'épouser un Gentilhomme opulent, elle devoit être contente de sa fortune. Notre entretien finit par des questions qu'elle me fit sur mon mariage, & elle eut tout lieu de juger par mes réponses, que je ne me repentois pas de m'être marié.

Après cette conversation, j'en eus une autre avec Don Gregorio, qui sentant irriter de moment en moment son amour, parut fort impatient de posseder Francisca. Tandis que j'étois avec ce Cavalier, Don Manuel arriva: Je viens, nous dit-il, de quitter Ismenie. J'en suis enchanté; je meurs d'envie de joindre mon sort au sien. Hé bien, Messieurs, leur dis-je, puisque vous êtes si amoureux, il faut hâter votre bonheur. C'est un soin dont je me charge. Je vais trouver vos Dames, & leur marquer l'impatience

que vous avez d'être unis avec elles ; je doute fort qu'elles ayent la cruauté de vouloir vous faire languir dans cette attente. Véritablement dès qu'elles virent que leurs Amants se soumettoient de si bonne grace au joug de l'hymenée, elles se conformerent, sans hésiter, à leurs intentions.

Quand je vis que les quatre parties interessées étoient d'accord, nous tinmes un grand conseil sur ce qu'il convenoit de faire ; & il fut résolu, que ce double mariage seroit célébré au Château de Clevillente pour plus d'une raison. Cela étant arrêté, nous fimes venir de Cuenca nos Valets avec notre équipage, & nous nous préparâmes à partir, ce que nous fûmes bientôt en état de faire. Nous quittâmes nos robes de Pelerins pour reprendre nos habits de Cavaliers ; & ma Sœur ayant laissé au Fermier le soin du Château de Villardesaz,

prit avec nous & tous ses Domestiques le chemin d'Alicante, où nous n'arrivâmes qu'au bout de huit jours, n'ayant pas voulu faire plus de diligence de peur d'incommoder nos Dames. Nous ne nous arrêtâmes point dans cette Ville, & nous gagnâmes promptement le Château de Clevillente, où la veuve de Don Pedre se rappellant les chagrins où peut-être les plaisirs qu'elle y avoit eus, ne put retenir ses larmes, qui furent redoublées par la vûë de Francillo. Mais cet aimable Enfant essuya lui-même les pleurs qu'il faisoit couler, & inspira pour lui tant de tendresse à sa Mere, qu'elle en fit son idole. Outre qu'elle voyoit en lui sa vivante image, il étoit son Fils unique ; car elle n'avoit point eu d'enfant de ses deux maris.

On ne s'occupa dans le Château que des apprêts des nôces de mes Beaux-freres. Tandis qu'on y travailloit, j'allai chercher à Alcaraz Dona

Paula ma Femme, sans laquelle la fête n'eut pas été complette. Ce ne fut qu'un voyage de six jours, après lesquels le Château de Clevillente me revit avec mon Epouse, dont l'heureuse arrivée augmenta la joye qui y régnoit. Ismenie & Dona Francisca lui firent à l'envi des caresses, & trouverent en elle une personne disposée à vivre avec ses Belles-sœurs en bonne intelligence.

Don Manuel & Don Gregorio se donnerent tant de mouvemens pour hâter le jour qui devoit combler leurs vœux, qu'il arriva bientôt. Ils reçurent la Benediction Nuptiale de la main de l'Evêque d'Origuela, parent de Clevillente; Sa Grandeur, qui étoit un Moine de l'Ordre de St. Dominique, ayant bien voulu prendre la peine de venir au Château pour cet effet.

Voilà de quelle façon Ismenie & ma Sœur furent mariées. Après s'ê-

tre donné bien du bon tems. Elles eurent le bonheur d'épouser deux Gentils-hommes, qui par un excès d'amour pour elles, en firent deux Dames d'importance. Que l'Amour est admirable! Il tire le rideau sur la vie passée d'une Coquette, quand il veut la marier à un honnête homme.

Ces deux mariages furent suivis de réjoüissances qui durerent plus de trois semaines. Après quoi D. Manuel & moi, nous priâmes D. Gregorio & son Epouse de nous permettre de nous retirer à Alcaraz; mais nous eumes bien de la peine à les y faire consentir. Il y avoit si long-tems que ma Sœur vivoit dans une étroite liaison avec Ismenie, qu'elle ne pouvoit se résoudre à cette séparation. Cependant elle cessa de s'opposer à notre départ, à condition que pour être ensemble la moitié de l'année, nous irions, Don Manuel & moi, avec nos

épousés passer trois mois de l'Eté au Château de Clevillente, & que Don Gregorio & ma Sœur viendroient l'Hyver demeurer trois autres mois à Alcaraz. Ils nous laisserent enfin la liberté de les quitter, sur la promesse que nous leur fimes d'observer exactement la convention.

Fin du troisiéme Livre, & du premier Tome.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre, *le Bachelier de Salamanque, &c.* Et je crois que le Public y trouvera le genie & le ſtile d'un Auteur qui a donné de très-bons Ouvrages dans le même genre. Fait à Paris le 12 Décembre 1735.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé GABRIEL VALLEYRE, ImprimeurLibraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *le Bachelier de Salamanque, ou les Mémoires de D. Cherubin de la Ronda, tirés d'un Manuſcrit Eſpagnol, & redigé par le Sieur L. S.* & *les Amans Jaloux*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires; offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer ou faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou

séparement, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition quelles soyent, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Imprimeurs Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Impri-

meurs & Libraires de Paris dans trois mois de la datte d'icelle : Que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'Impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur CHAUVELIN; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenu pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers - Secre-

taires, foi soit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelle tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le neuviéme jour du mois de Mars, l'an de grace 1736, & de notre Regne le vingtuniéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX, de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 255. folio 233. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 11. Mars 1736.

Signé G. MARTIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de G. VALLEYRE, ruë de la Vieille Bouclerie.

Librairie Paul Jammes

24.1.1989

[ZAH.]

2 vols



